

Grand homme

Dédié au 110e anniversaire
de la naissance de Kim Il Sung

Grand homme

Editions en langues étrangères
R P D C
An 111 du Juche (2022)

Avant-propos

Voilà arrivé le 110e anniversaire de la naissance du Président Kim Il Sung (15 avril 1912).

Lui, non point un personnage mythique, mais un grand homme réel, est l'objet de la sincère vénération du peuple coréen avec qui il partagea joies et malheurs au cours des années de création et de développement.

Durant sa vie, il anticipa des événements du dernier siècle à la tête de la révolution coréenne.

Engagé à l'âge de 13 ans dans la voie de la révolution, il réussit à conduire le peuple coréen à triompher dans sa lutte clandestine, ses deux guerres révolutionnaires, ses deux révolutions sociales, ses deux reconstructions et sa construction du socialisme en plusieurs étapes.

Mais il fut plus un grand homme qu'un leader.

Au dernier siècle, le peuple coréen, qui vécut, avec à sa tête Kim Il Sung, les années de grands changements, en vint à ressentir que l'histoire d'un éminent dirigeant revenait à celle d'un grand homme et

que la révolution dirigée par lui donnait lieu à une histoire sacrée.

En vérité, son aspect humain fit évoquer un homme descendu du ciel.

Un vaste savoir, un ardent amour pour l'être humain, un esprit irréductible, des goûts plébéiens marquèrent sa vie sublime. Avec sa haute intelligence, il éclaira la voie à la révolution coréenne et au peuple coréen, et avec son amour sans bornes pour l'homme, il entretint un jardin de l'affection humaine. Son esprit inflexible fut à la source de la dignité et des victoires du peuple, et ses nobles vertus furent à la base de l'union monolithique de celui-ci.

A la fois belle, ferme, noble, sa vie est un manuel de vie pour tous. Aussi Kim Il Sung vit-il toujours dans le cœur du peuple coréen comme Soleil.

Table des matières

Vie caractérisée par des études inlassables

1

Le premier point de la grandeur de Kim Il Sung fut son haut niveau intellectuel.

Son intelligence peu commune est, plutôt qu'une disposition innée, mais un résultat des efforts d'étude et de réflexion qu'il consentit inlassablement toute sa vie avec un goût prononcé pour les choses intellectuelles.

Parvenu à une haute intelligence à force d'études et de recherches, il fit appel à la raison et à la vérité pour éclairer la voie à suivre par l'époque, l'Histoire et les masses populaires.

La révolution coréenne fut pour lui une spécialité d'étude, et le peuple un maître de toute la vie. De ses efforts persévérants pour étudier virent le jour un étendard à porter par les masses populaires et une force motrice qui leur permirent d'accomplir des changements et victoires spectaculaires.

Savoir exclusivement acquis à travers la pratique

L'intelligence humaine, produit social, s'acquiert principalement par l'instruction. Presque la plupart des illustres savants et hommes de lettres du monde sont issus d'universités prestigieuses, un fait indéniable.

Quoique Kim Il Sung ne fût sorti d'aucune université, il posséda un savoir si vaste que nul ne pouvait l'égaler en profondeur et étendue. Dans sa carrière d'étude se reflétèrent les amertumes et les souffrances de la nation colonisée.

En automne 1919, son père Kim Hyong Jik (10 juillet 1894-5 juin 1926), en raison de la répression japonaise, s'installa à Linjiang en Chine du Nord-Est. En printemps 1920, il fit entrer son fils à l'école primaire de Linjiang.

Sa famille ayant déménagé de nouveau à Badaogou, Kim Il Sung fut inscrit à la deuxième année de l'école primaire de Badaogou pour étudier de l'été 1921 au début de 1923.

Suivant la recommandation de son père de bien connaître son pays, il parcourut un chemin long de 400 km, distance séparant Badaogou et Mangyongdae, son village natal, pour continuer ses

études du début d'avril 1923 au mois de janvier 1925 à l'école Changdok où il fut admis à la cinquième année.

En janvier 1925, à la nouvelle de l'arrestation de son père par la police japonaise, lui, déterminé à ne jamais retourner à la patrie à moins de la librérer, revient, après un voyage à pied sur le chemin long de 400 km, à la Chine du Nord-Est. Admis en avril 1925 à la sixième année de l'école primaire n° 1 de Fusong, il s'adonna à ses études jusqu'en printemps 1926.

Après le décès de son père en juin 1926, sur la recommandation de militants des troupes indépendantistes, il s'inscrivit à l'école Hwasong, établissement d'enseignement militaire et politique de deux ans, et interrompit ses études au début de décembre de la même année.

Pour étudier les idées progressistes, il entra en janvier 1927 à la deuxième année du lycée Yuwen à Jilin. En automne 1929, il abandonna ses études afin de s'adonner exclusivement à la révolution.

Voilà sa carrière scolaire au cours de laquelle il reçut une instruction régulière. De surcroît, ses études scolaires furent coupées à maintes reprises. Surtout, ses dernières années à l'école Hwasong et au lycée Yuwen furent consacrées en même temps aux activités révolutionnaires visant à libérer le pays de la domination militaire japonaise.

Arrêté en automne 1929 par la police du clan militaire sous les auspices de l'occupant japonais, il séjourna jusqu'au début de mai 1930

à la prison de Jilin où il mûrit l'idéologie et le moyen de conduire à la victoire la révolution coréenne. A la sortie de la prison, il choisit de se mêler aux exploités et opprimés et de se consacrer à la révolution.

S'engager dans la pratique en tant que révolutionnaire professionnel fut certes sa résolution. Mais pourtant, au moment où il se décidait à interrompre ses études secondaires, son cœur fut bien compliqué. Il écrira ultérieurement son cœur de cette époque-là dans ses mémoires ***A travers le siècle*** comme suivant :

« Cependant, après ce refus, au moment de quitter Jilin, une foule de souvenirs me passaient par la tête : mon père m'avait renvoyé au pays natal, seul en plein hiver, m'enjoignant de m'instruire au pays; à mon retour de l'école, il m'avait fait asseoir devant la table pour me donner des cours d'histoire et de géographie de la Corée ; au dernier moment de sa vie, il avait dit à ma mère qu'il voulait coûte que coûte qu'au moins, moi, j'aille à l'école secondaire, et l'avait priée de respecter cette dernière volonté et de m'assurer une instruction secondaire, quand même il lui serait difficile de joindre les deux bouts. Tous ces souvenirs troublaient mon cœur.

Quelle déception ce sera pour ma mère d'apprendre que j'ai interrompu mes études un an avant la fin, cette femme qui se tuait depuis trois ans à gagner de quoi subvenir chaque mois

à mes besoins, se faisant engager comme laveuse ou couturière ? Quelle tristesse s'emparera de mes frères cadets ? Quel regret pour les amis de mon défunt père qui avaient contribué à mes études, me considérant comme un des leurs ? Quelle désolation pour mes copains d'école ?

Mais ma mère, elle, me comprendra, me dis-je. Quand mon père avait quitté le lycée Sungsil, elle avait soutenu et approuvé sans condition sa volonté de vivre en révolutionnaire à plein temps. Aussi étais-je sûr qu'elle ne désapprouverait pas son fils quand même il voudrait quitter une grande école, si c'était pour la révolution, pour son pays.

L'interruption de mes études pour rejoindre les rangs du peuple peut être qualifiée de tournant décisif dans ma vie. Depuis ce jour-là, mes activités clandestines ont commencé : ma vie nouvelle, celle du révolutionnaire à cent pour cent, a démarré. »

En somme, ses antécédents d'études résument le sort déplorable des jeunes et enfants coréens qui ne pouvaient assouvir leur ardent vœu d'étudier sous le joug colonial. Dans cette optique, il est à remarquer une fois de plus son niveau intellectuel élevé. Car vu le caractère social de l'intelligence, il est inconcevable d'imaginer un univers intellectuel sans fondement.

Néanmoins, Kim Il Sung ne cessa d'étudier et de réfléchir pour

élargir ses connaissances. Dès sa tendre enfance, il fit preuve d'un esprit chercheur exceptionnel. Chaque objet et chaque phénomène n'échappèrent à son observation, et sur chaque sujet, il n'arrêta jamais ses efforts d'étude et de réflexion jusqu'à saisir son fond.

L'épisode de l'arc-en-ciel dont il parvint à découvrir le mystère et celui d'un phonographe qu'il démonta entièrement afin de connaître son mécanisme à l'âge de 3 ans suffisent largement pour montrer son esprit chercheur révélé dès l'enfance. Lors de ses études primaires, il fut tenu pour un élève questionneur à tel point qu'à quelques fois, ses questions mirent les instituteurs dans l'embarras.

Selon lui qui considéra tôt le mysticisme comme une maladie, celui qui en est atteint est voué à être un imbécile. Comme dit le proverbe : « Un cerveau maigre à une grosse tête », à ses yeux, cette espèce d'homme était on ne peut plus misérable. Si l'on persévère dans ses efforts de réflexion et de recherche pour aller au fond d'une chose, rien au monde n'est mystérieux, tels furent son point de vue et son attitude à l'égard d'une recherche infatigable.

Découvrir des vérités dans la réalité constitua sa méthode de recherche habituelle.

Le fréquent changement de champ d'activité de son père Kim Hyong Jik, dirigeant du mouvement de libération nationale antijaponaise de Corée, en raison de la répression japonaise et

des exigences de la révolution, obligea sa famille de déménager souvent.

Aussi Kim Il Sung fit-il de nombreux déplacements avec sa famille ; à 5 ans, de Mangyongdae à la commune de Ponghwa, à 6 ans, de Ponghwa à Mangyongdae, de 7 à 13 ans, plusieurs va-et-vient entre Mangyongdae et la Chine du Nord-Est. Ce périple qu'il effectua lui permit de se rendre compte dès sa tendre enfance de la situation déplorable des masses populaires exploitées et opprimées, ainsi que de la nature des oppresseurs et exploiteurs.

Entre-temps, il en vint à aspirer à la justice et à la vérité et se prépara à avoir une conception révolutionnaire du monde.

Sa responsabilité d'ouvrir en toute indépendance une nouvelle voie à la révolution coréenne et son ardeur à la recherche le poussèrent à s'engager dans la pratique révolutionnaire.

Son passé n'enregistra aucun diplôme universitaire ni aucun travail dans un institut. Pas plus que dans un organisme scientifique ou dans un établissement de presse. En somme, jamais il ne put s'adonner aux études ou aux travaux de recherche dans une bibliothèque paisible.

Mais ce n'est pas que l'occasion ne lui fut guère fournie de jouir d'une instruction universitaire ; au début des années 1930, l'Internationale communiste et ses camarades lui recommandèrent

d'aller à Moscou étudier dans une université sous son égide.

Pour trouver une stratégie, une tactique et des méthodes relatives à la révolution coréenne, répondit-il alors à cette invitation, je dois me rendre à notre peuple ; je trouverai le moyen d'achever la révolution coréenne en partageant heur et malheur avec lui et j'apprendrai auprès de lui la théorie et les méthodes de la révolution coréenne au lieu d'aller en Union soviétique.

Dans son entretien du 5 décembre 1984 avec les responsables du Parti et de l'Etat, il dit :

« Pendant bientôt 60 années de mon combat révolutionnaire, j'ai connu toutes les péripéties : j'ai dirigé la lutte clandestine, puis la lutte armée, j'ai mené la révolution démocratique, puis la révolution socialiste et enfin, je suis là à présent à diriger l'édification du socialisme. Et tout ce que j'ai de connaissances et d'expérience je ne le dois guère à des professeurs d'école. Les livres m'ont aidé dans une certaine mesure, mais l'essentiel venait de la pratique : je me suis mêlé aux camarades révolutionnaires et au peuple ; j'ai partagé avec eux le pire comme le meilleur. »

Et le premier janvier 1988, il dit aux cadres : le peuple est le mieux averti de la révolution coréenne ; pour trouver la stratégie, la tactique et les méthodes d'achever la révolution coréenne, il nous faut entrer au sein du peuple ; cette conviction m'a fait renoncer à aller

étudier en Union soviétique ; c'était pour moi un choix bien heureux.

Ce qu'il se proposa en choisissant de se consacrer exclusivement à la révolution, c'était de tenir pour maître le peuple et d'apprendre de lui tout ce qui lui était utile. Si la pratique révolutionnaire fut sa spécialité à approfondir, le peuple lui était le meilleur maître.

Le peuple a été pour moi un sincère protecteur, un bon bienfaiteur et un excellent maître, avoua-t-il à l'occasion de son 70e anniversaire.

En avril 1994, à la question du groupe de journalistes de *CNN* des Etats-Unis en visite en Corée, il répondit :

« Le peuple est mon maître le plus éclairé et le plus érudit. Chez le peuple, on trouve tout, de la philosophie, de l'économie et de la littérature. C'est pourquoi je me rends souvent auprès de lui m'instruire. »

Ses propos résument son histoire de direction de la révolution au cours de laquelle il considéra invariablement le peuple comme son maître. Le peuple est mon maître, c'était son crédo de toute la vie et son principe à appliquer dans le travail et la vie quotidienne.

Chacune de ses réflexions et recherches fut consacrée à la liberté et au bonheur du peuple, à la victoire de la révolution et du développement du pays.

C'était toujours en s'entretenant en toute franchise avec les gens du commun qu'il trouva des sujets de recherche.

Dans son entretien du 14 juin 1980 avec une délégation de l'Association d'amitié et de culture Pérou- RPDC, il dit : les paroles des ouvriers et paysans contiennent des éléments substantiels, aussi simples soient-elles.

Pour lui qui faisait cas de l'intelligence plus que personne, le peuple fut non point un être inculte voué à être exploité et opprimé, mais le meilleur maître qui soit au monde.

En 1991, Son Won Thae, un ressortissant coréen aux Etats-Unis, exprima son étonnement devant la haute compétence de Kim Il Sung de diriger l'ensemble des affaires du pays, très versé en celles économiques.

Celui-ci dit : vous appréciez l'exactitude avec laquelle j'analyse les questions économiques, bien que je ne sois pas économiste ; mais moi, je me mêle toujours au peuple pour s'apprendre réciproquement.

Il apprit tout ce qui lui était utile auprès des gens du commun ou dans la pratique révolutionnaire, à savoir le but de recherche d'un révolutionnaire, le contenu à assimiler tout au long de toute la vie, par où commencer et quelle méthode adopter pour atteindre un ambitieux objectif de recherche.

« Puisque le Président Kim Il Sung apprit toute la vie du peuple en le tenant pour son maître, il sut créer les idées du Juche, idéologie privilégiant l'homme, et mettre au point une pensée et une

théorie encyclopédiques. Mis au courant de ce fait, je ne sais guère comment exprimer mon cœur. Je jure que lui, qui érige le peuple en maître, est le grand homme sans second. »

Voilà les propos de Yasui Kaoru, premier administrateur général de l'Institut international des idées du Juche. Ancien professeur et docteur en droit de l'université Hosei du Japon, il se vit décerner le prix de paix international de Lénine et le prix de paix d'Allemagne pour ses activités dynamiques contre les bombes A et H dans les années 1950. En 1965, il fonda l'institut de paix international et travailla comme son directeur. De son vivant, il visita, en expert de renom en questions internationales, de très nombreux pays et rencontra beaucoup de célèbres politiciens.

Le contact des idées du Juche et l'audience avec Kim Il Sung lors de ses visites en République populaire démocratique de Corée (RPDC) au début des années 1970 le décidèrent à changer d'orientation dans sa vie.

Dans son article, il écrira :

« Voilà bientôt 50 ans que j'ai connu le marxisme-léninisme. J'ai tiré de nombreuses leçons des patrimoines des créateurs de cette doctrine, mais chaque fois que je l'étudiais, je me sentais mal à l'aise. C'est justement le kimilsunisme qui a donné à mes questions un éclaircissement universel, profond et riche.

Le Président Kim Il Sung était versé dans tous les domaines : politique, philosophie, économie, littérature. Pour ce qui est des questions internationales, il avait des connaissances si profondes et si riches que moi aussi, spécialiste en la matière, je tombais en admiration envers lui. De même, il avait son propre point de vue sur toute question abordée. »

Yasui Kaoru s'occupa de l'étendue des connaissances de Kim Il Sung qui était, non pas un savant, mais un homme politique d'Etat. Au cours de son entretien ultérieur avec une délégation de sociologues coréens, il se rendait compte que le Président devait son bagage si vaste au peuple en qui il vit son maître dès le jour de son engagement dans la révolution et de qui il apprit toute la vie. Voilà en quoi résidait sa grandeur sans pareille qui le distingua des hommes politiques de naguère.

Malgré plus de ses quatre-vingts ans, Kim Il Sung ne cessa de visiter usines et fermes agricoles pour être à l'écoute du peuple, se familiariser avec lui, étudier des nouveautés en vue de leur définition. Par sa recherche inlassable et sa pratique révolutionnaire, il connut plus que personne les aspirations du peuple, fut versé dans la politique et les affaires militaires, dans l'économie et la culture, et éclaira la stratégie et la tactique de la révolution coréenne.

Somme toute, le peuple fut son meilleur maître et la pratique

révolutionnaire, son université suprême et sa spécialité indispensable.

Il se mêla au peuple pour donner toute sa vie à se spécialiser, non pas dans un ou deux domaines, mais dans une œuvre grandiose qu'est la révolution.

Aussi synthétisa-t-il une pensée et des théories accessibles à tout le monde, destinées à l'émancipation des masses populaires et à même de répondre à toutes les questions posées par la révolution coréenne.

Ses idées et théories de la libération nationale, de la libération de classe et de l'émancipation de l'homme telles que celles de la révolution démocratique anti-impérialiste et antiféodale, de la révolution et de l'édification socialistes, de la révolutionnarisation de toute la société, de son modelage sur la classe ouvrière et de son intellectualisation, ainsi que ses théories concernant tous les domaines, notamment parti, Etat, forces armées, économie, culture, ont une vitalité éternelle par leurs actualité, originalité et perfection.

Si les questions concrètes et réalistes de la révolution coréenne furent l'objet de sa recherche primordiale, Kim Il Sung étudia également les expériences avancées et les situations d'autres pays.

En s'appliquant à la réflexion et à l'étude de tous les sujets tels que des idées avancées, de l'économie, de la science, de la culture, il s'opposa catégoriquement aux tendances isolationnistes et nationalistes. Ce qu'il rejetait toute sa vie, ce furent une imitation

dépourvue de l'esprit d'indépendance, un recours à autrui sans confiance en soi, une tendance à gober les expériences d'autrui. Ce n'eut rien à voir avec l'isolationnisme.

Nous devrons nous garder, insista-t-il en parlant de la nécessité de bannir la servilité envers les grandes puissances, de pratiquer la politique d'isolement et d'emprunter la voie isolationniste comme le cas d'un roi de naguère, et de se refuser à l'adoption des réalisations scientifiques et techniques étrangères.

En 1984, lors de sa visite d'une usine d'automobiles de Tchécoslovaquie, il se renseigna par le menu sur la production, à savoir le temps pour la fabrication d'un camion, son poids, sa consommation de carburant, le métal utilisé pour le moulage de son moteur.

Ses accompagnateurs de ce pays ne purent retenir leur admiration devant le soin et l'esprit chercheur avec lesquels il examinait, lui, éminent homme politique du monde, même des questions techniques peu importantes du secteur économique comme la production de véhicules.

Ainsi, il s'intéressa à tout ce qui était susceptible de contribuer tant soit peu à la richesse, à la puissance et à la prospérité de la patrie et de la nation.

La vie de Kim Il Sung, qui sut posséder, toujours parmi le peuple, un savoir si vaste à force d'étude et de recherche, fut marquée par une succession ininterrompue des études.

Lecture incessante

Inconcevable est la vie humaine séparée du livre. Aimer la lecture est une chose bien naturelle pour celui qui a une saine raison et un zèle ardent pour la recherche.

Néanmoins, rare serait un grand homme comme Kim Il Sung qui, quoique très occupé à diriger la révolution et le développement du pays, ne se sépara jamais du livre et retira de la lecture la joie de vivre.

Lui, très attaché au livre, n'en finit jamais de lire toute sa vie. Son ardeur peu commune à lire tient de la sublimité de sa conception du livre et de la lecture.

Il vit en livre, non pas un simple transmetteur de connaissances, mais une arme des plus efficaces de la vie et de la lutte. Le livre est comme un maître muet qui dispense les connaissances et enseigne les vérités, affirma-t-il souvent.

Un jour de février 1987, le rédacteur en chef de la revue *Littérature pour enfants de l'Union soviétique*, après sa visite à la maison natale de Kim Il Sung à Mangyongdae et à d'autres objets historiques d'alentours, lui posa une question à propos de l'impact des livres sur sa formation, surtout au temps des épreuves.

Mon idée, ma foi et ma volonté se sont formées, non point du jour au lendemain, mais au cours d'une longue lutte et d'une longue vie, répondit-il, et leur formation a débuté dès mon enfance où j'aimais lire ; le livre a été vraiment pour moi un excellent maître qui m'a enseigné la vérité de la vie et m'a aidé à m'engager dans une vie méritoire.

Sa famille n'avait même pas de quoi payer ses études. Cette pauvreté ne lui permit pas de lire à son souhait. A tel point qu'à l'époque de ses études secondaires, responsable de la bibliothèque de l'école, il mit plus de la moitié du fonds de sa gestion à acheter de nouveaux livres pour lire et se paya une carte d'admission pour un mois en vue de la lecture de journaux.

Voici une anecdote qui témoigne de son attachement au livre.

A la veille de la libération du pays (1945), accompagné de quelques commandants de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne (ARPC), il se rendit à Moscou participer à une discussion sur les opérations à engager contre les Japonais.

Une nuit, il fit un rêve étrange à propos du livre : Kim Jong Suk, héroïne de la résistance antijaponaise, l'accueillant dans une vaste pièce garnie d'une riche bibliothèque, lui disait : « Voici des livres pour vous. Choisissez à votre goût et lisez tout votre content. Avec un aussi grand nombre de livres, vous pourrez lire à votre souhait toute votre vie. »

Informée du rêve, elle le garda toujours à l'esprit. A la Libération, elle prit soin de garnir son cabinet de travail d'une belle bibliothèque remplie de livres relatifs à divers domaines. Cette histoire se passa dans leur résidence au pied de la colline Haebang. Ce jour-là, ravi de voir être assouvi son vœu de vieille date, il posa avec elle devant la bibliothèque pour une photo souvenir.

Son zèle pour la lecture fut à tel point qu'il y aspira même dans le rêve.

En général, l'époque de lecture d'un homme est restreinte.

Mais, Kim Il Sung qui considéra le livre comme une source d'aliments spirituels indispensables à un révolutionnaire, son premier compagnon à ne jamais quitter dans la voie de la révolution, fit de la lecture une tâche immuable de toute la vie.

En effet, sa vie fut surchargée. Il dut porter sur lui-même le lourd fardeau des deux guerres révolutionnaires pour la défense du destin du peuple et de plusieurs étapes de la révolution sociale. De surcroît, les tâches grandes ou petites du pays concernant, par exemple, le Parti, l'Etat, l'armée, l'économie, la diplomatie, attendirent sa direction. De même, des leaders et personnalités de nombreux pays d'Asie, d'Europe, d'Afrique et d'Amérique latine n'en finirent pas de le visiter.

Toujours est-il qu'en tout temps et en tous lieux, jamais il ne

se sépara du livre. Il s'adonna à lire autant que possible tout en dirigeant la révolution et le développement du pays ; levé tôt dans le matin, il lut des journaux et de nouvelles informations, aux heures de loisir, divers livres et revues, et enfin pendant la nuit, des romans et autres livres relatifs à divers domaines.

Grâce à une lecture appliquée, il put connaître parfaitement déjà à l'âge tendre des classiques précédents inaccessibles même aux adultes, entre autres *le Manifeste du parti communiste*, *le Capital*, *l'Essence du socialisme*. Et il dévora non seulement des livres traitant de l'histoire et de la vie ancienne de la Corée tels que *l'Histoire de Ri Sun Sin*, *l'Histoire de Chun Hyang*, *l'Histoire de Sim Chong*, mais aussi bon nombre d'œuvres littéraires révolutionnaires et romans traitant des faits historiques comme *Au bord du fleuve Amnok*, *la Mère*, *Histoire d'Ah Q*, *Vie de Lénine*, *le Jeune Vagabond*, *les Bénédictions*, *Et l'acier fut trempé*, *Tchapaiev*, *Taon*, *Xiyouji*.

Et il s'adonna à l'étude de langues étrangères tant et si bien qu'il maîtrisa la langue parlée et écrite de plusieurs pays. Quant au chinois, il s'y connut au point de converser ou discourir sans préparation préalable. Ainsi put-il poursuivre, malgré son grand âge, sa lecture de nombreux livres politiques et revues scientifiques édités à l'étranger.

Pour lui, le livre a été une lanterne. Aussi ne le quitta-t-il jamais de toute sa vie. Comme il pensait nourrir le peuple à la viande et aux œufs, il lut des livres sur l'élevage de poules au plus fort de la guerre. Quand il se proposait de l'alimenter en suffisamment de patate, il passa des nuits blanches à lire des livres concernant sa culture. Et il dédia plus de deux heures de chaque jour à lire des livres étrangers sur les techniques agricoles avancées.

Ainsi, un homme de lettres a dit avec émotion que si l'on voulait mesurer à sa juste valeur le niveau intellectuel que le Président Kim Il Sung avait atteint au prix de ses efforts de recherche inlassables liés au livre, la taille de l'humanité devrait plus haute qu'à présent.

Docteur du cœur humain

Considérant l'homme comme le plus précieux du monde, Kim Il Sung se mêla toujours au peuple tant et si bien qu'il sut voir dans l'âme de toutes sortes de gens.

En travaillant avec les gens, il saisit avant tout leur pensée.

Avant de donner ses instructions et d'organiser le travail, il se renseigna sur l'état d'âme des gens.

Même quand il s'agissait de donner de petites tâches à des cadres et de s'enquérir de telle ou telle chose auprès d'eux, il les rencontra en personne afin de se rendre compte de ce qu'ils pensaient.

Connaître le cœur d'un être humain n'est jamais de tout repos.

Car sa pensée et son état d'âme ne se révèlent pas toujours tels quels.

Comme le dicton : Le cœur de l'homme est un abîme, c'est bien possible de voir le fond d'un puits, aussi profond soit-il, mais non le cœur humain.

Kim Il Sung ne négligea jamais de pénétrer le cœur des gens, chose si difficile. A peine rencontra-t-il un homme, il parvint à voir dans son for intérieur.

Dans ce cas, il s'intéressa toujours aux sentiments et aux aspirations des gens qui se trouvaient dans des circonstances concrètes.

Quand il s'entretenait avec les gens de toutes couches sociales, son premier soin fut de s'enquérir de leurs sentiments.

La sensibilité qu'il arriva à comprendre concerna toutes sortes de gens depuis les enfants, les jeunes gens, les hommes de diverses professions jusqu'aux personnes âgées.

Aussi des écoliers chuchotèrent-ils à son oreille leur secret intime et des vieillards lui parlèrent-ils à cœur ouvert.

Quand il faisait ses premières activités révolutionnaires, son âge ne dépassa vingt ans. Pourtant, partout où il se rendit, il jouissait du respect sincère du peuple puisqu'il comprenait plus que personne son cœur et le traitait aimablement.

C'était au milieu des années 1930 où il commandait les opérations d'une troupe de partisans dans la zone de guérilla à Wangqing. Un jour, la troupe, partie de Xiaowangqing, se dirigeait vers Gayahe, quand une jeune fille inconnue, un sourire aux lèvres, mais les yeux baissés, passa à vive allure. Or, un des partisans se retourna pour jeter un coup d'œil en arrière, la tête baissée, avec un air méditatif.

Seul Kim Il Sung ne tarda pas à deviner une tendresse juvénile dans leur étrange conduite. Il le prit à part pour lui demander à voix basse, à l'oreille, s'il avait quelque lien avec elle.

Le questionné lui confessa avec un sourire gêné le fait qu'elle était sa fiancée et son désir de se présenter en uniforme devant elle.

Ainsi donna-t-il Kim Il Sung à la troupe l'ordre de faire halte. Fou de joie, le jeune combattant s'éloigna en coup de vent vers son aimante. Après, ces deux jeunes gens luttèrent bien jusqu'au dernier souffle de leur vie contre l'occupant japonais.

De tels épisodes aussi émouvants n'en finirent pas d'émailler

non seulement l'époque de la résistance antijaponaise mais toujours celles ultérieures.

Ce dont Kim Il Sung fit non moins grand cas que du sentiment des gens pour saisir leur âme, c'étaient leurs aspirations.

Si pour comprendre leur pensée, il ne manqua pas de connaître d'abord leur sentiment, la pénétration de leurs vœux et revendications fut pour lui un autre objectif important pour aller dans leur for intérieur.

Tout au long de sa vie, il se proposa comme l'une des affaires les plus importantes de savoir correctement les aspirations et les revendications des masses populaires pour s'y investir en tout temps et en tous lieux.

Innombrables sont ceux qu'il rencontra toute sa vie. Puisqu'ils étaient si différents aux points de vue de la nationalité et de la carrière, de l'âge et de la profession, de l'origine et de la position sociale, leurs aspirations et leurs besoins matériels le furent d'autant.

Avant de procéder à toute entreprise, il les examina toujours attentivement. Une fois dans les usines, pour rencontrer les ouvriers, il n'hésita pas à visiter des chantiers de production où l'on sentait le gaz.

L'épisode des plaintes déposées par le peuple dont il amena les cadres à avoir une vision et une attitude correctes montre son grand intérêt aux préoccupations des gens.

La plainte est une requête adressée par les citoyens aux organismes du Parti et de l'Etat, aux unités d'activité, aux organisations de travailleurs pour prévenir l'atteinte portée aux droits et intérêts de l'individu ou de la collectivité ou pour se faire dédommager de leurs droits et intérêts lésés. En général, la plainte, une fois déposée, se voit réglée au moyen d'une enquête de la situation et de la prise d'une mesure.

Pourtant, Kim Il Sung considéra que cette méthode seule ne suffit pas pour satisfaire les préoccupations intimes des gens. Lors de ses plusieurs entretiens, notamment son discours du 18 octobre 1966 devant les cadres du Comité central du Parti du travail de Corée (PTC), il donna de précieuses directives concernant la vision et l'attitude à adopter par les cadres à l'égard des plaintes déposées par le peuple.

En fustigeant la tendance bureaucratique de certains cadres à régler à tort et à travers les plaintes du peuple en agissant comme un « roi des enfers », il recommanda aux cadres de chercher à comprendre la rancune de ceux qui les ont déposées pour trouver le moyen judicieux de les résoudre.

Aussi considéra-t-il une aptitude à saisir les pensées et sentiments des gens comme la qualité fondamentale d'un révolutionnaire. Et il profita de toutes les occasions pour insister

aux cadres sur la nécessité d'essayer de savoir l'état d'esprit des gens tout comme une institutrice qui connaît comme dans sa poche les pensées de ses écoliers, avant de travailler en conséquence.

A travers de sa longue lutte révolutionnaire, il en vint à s'y connaître en psychologie des gens de diverses couches sociales.

Mes années d'études primaire et secondaire me permettent, enseigna-t-il souvent, de connaître à fond la psychologie des jeunes, y compris les enfants, et mon ancienne longue carrière militaire me fait savoir plus que d'autres ce que pensent les militaires.

Et avec l'amour paternel dont il avait fait preuve pendant la résistance antijaponaise en assouvissant le désir de ses combattants de manger à satiété du melon lorsque la troupe passait près d'un champ de melon, il invita les commandants de l'Armée populaire à alimenter quotidiennement leurs hommes en gâteau de riz, en nouilles, en maïs en herbe, en melon de sorte qu'ils ne regrettent pas leur maison natale.

C'était lorsque le Commandement suprême de l'Armée populaire de Corée (APC) siégeait dans la commune de Konji après le commencement de la seconde contre-attaque. La guerre entra dans une étape de grand changement, mais la situation matérielle du Commandement suprême était très difficile.

Un jour de janvier 1951, un commandant vint à la compagnie

des gardes du corps du Commandement suprême l'informer que le Commandant suprême allait la visiter. S'il vous demande ce que vous avez pris, leur recommanda-t-il, vous lui répondrez que vous avez mangé du riz avec de la soupe à la viande, sinon il s'en affligerait comme un père très désolé de voir ses enfants se nourrir mal.

Venu comme prévu à la compagnie, Kim Il Sung entra d'abord dans le réfectoire. Mis au courant de la fin du petit-déjeuner, il leur demanda gentiment :

–Qu'avez-vous mangé ce matin ?

–Nous avons mangé du riz avec de la soupe à la viande.

–De quelle viande vous êtes-vous nourris ?

–De la viande de porc congelée…

–Vous organisez très bien le ménage puisque la marmite de la soupe à la viande est purement déshuilée. Puisque je ne vous ai pas menti, j'espère que vous le fassiez comme moi.

Toute l'assistance restait muette, la tête baissée, quand un militaire lui avoua qu'on avait pris du mélange de riz et d'autres céréales avec de la soupe salée.

Après un moment de regard affectueux vers ses gardes du corps, il blâma sévèrement l'officier en disant : depuis quand avez-vous appris à vos hommes à mentir ? nous devrons leur faire manger à leur faim, quelque difficile soit-elle notre situation.

Et il lui ordonna de ne pas tarder à apporter du riz économisé et du maquereau salé en lui indiquant où il pourrait s'en procurer afin de leur en servir. Quelques jours après, la compagnie fut approvisionnée en vivres comme du riz, de la viande, du poisson et des légumes.

Tel un père qui comprend bien son enfant, il entoura les gens de soins méticuleux en les comprenant jusque dans leur for intérieur. Entièrement fasciné par sa noblesse d'âme, le peuple coréen put réaliser des exploits prodigieux.

Docteur du cœur humain, tel est le titre respectueux que lui donnèrent plusieurs dizaines de millions de gens, à lui qui a toujours commencé par la pénétration des cœurs humains pour s'occuper de l'ensemble des affaires du pays.

Mémoire étonnante

Un homme intellectuel authentique voit clair dans le monde avec une pénétration remarquable et a une mémoire exceptionnelle. Un grand homme versé dans bien des choses et capable de se rappeler les vérités et les faits en dépit de l'oubli du temps est digne de représenter l'intelligence de l'humanité.

Doué d'une mémoire peu commune, Kim Il Sung garda vivement dans son esprit presque tout ce qu'il avait vu, écouté, éprouvé et expérimenté au cours de dizaines d'années de sa direction de la révolution et se les rappela à tout moment de sa vie.

Des faits et des événements sans nombre entrés dans l'Histoire ainsi que de nombreuses gens qui y sont impliqués, il se les remémora tels quels jusqu'au soir de sa vie.

Il en est de même pour d'innombrables événements petits et grands du XXe siècle, des milliers de choses survenues et de personnes connues au cours de la révolution de longue haleine.

Un jour, il demanda à un cadre s'il avait eu l'occasion de lire *Kaebyok*, revue coréenne d'avant la Libération. A sa réponse négative, il lui enjoignit d'en rechercher des exemplaires, publication qui avait inséré de bons écrits.

Informé par lui de la trouvaille de plus de 70 exemplaires de la revue, il lui dit : elle avait inséré le reportage de Ri Ton Hwa, philosophe contemporain, sur son voyage en Mandchourie et son autre article sur l'orgueil des Huit provinces de la Corée ; l'auteur avait mentionné ce qu'il avait vu et entendu en voyageant jusqu'au district de Xingjing de la Chine, entre autres tels ou tels points des coutumes des Chinois ; son écrit sur l'orgueil des Huit provinces de la Corée mérite d'être lu.

Le cadre fut surpris de le voir se rappeler si vivement, en dépit de son grand âge, ce qu'il avait lu près d'un demi-siècle auparavant dans une revue inconnue.

Les faits et événements gardés dans la mémoire de Kim Il Sung se rapportèrent à diverses époques de la révolution coréenne : la résistance armée antijaponaise de la nation coréenne, l'édification d'une patrie nouvelle d'après la Libération consistant à fonder le parti, l'Etat et l'armée, la guerre de Libération de la patrie, la révolution et l'édification socialistes ; ils englobèrent une envergure vraiment vaste, y compris même des épisodes tout insignifiants aux yeux des autres.

A tout moment, il sut se rappeler de nombreux faits dans leurs moindres détails depuis le motif et le déroulement, la circonstance et la situation jusqu'au résultat et à la portée, à l'étonnement général.

Le 20 juillet 1983, son collaborateur de longue date lui rapporta les données sur l'impression des visiteurs étrangers au haut lieu de la révolution de Ryongpho.

Le lendemain, Kim Il Sung lui évoqua avec émotion qu'il avait visité du 26 au 29 avril 1951 le commandement d'une unité de l'APC à Ryongpho dans l'arrondissement de Popdong, province du Kangwon.

Après un moment d'air pensif près de la fenêtre, il questionna

son collaborateur : vous aussi, vous m'y avez accompagné alors, n'est-ce pas ?

Le questionné essaya de se rappeler les choses qui s'étaient produites il y a plus de 30 ans, mais en vain.

Kim Il Sung dit qu'il lui avait alors donné une tâche d'emmener leur voiture en panne.

Celui-ci en vint à évoquer cette nuit-là.

Voici l'histoire qui se passa alors : quand il accompagnait le Commandant suprême Kim Il Sung en route pour l'inspection du front, la voiture tomba en panne ; il était obligé de veiller à cette voiture toute la nuit après l'avoir laissé partir dans l'autre ; cette nuit-là était, selon son expression, tout maussade et effrayante d'autant plus qu'il y avait partout des soldats ennemis en déroute ; bien que cette nuit dramatique l'eût marqué tellement, le temps le plongea forcément dans l'oubli.

Mais Kim Il Sung, avec une mémoire peu commune, se souvint tel quel de ce qu'il avait vécu plus de 30 ans auparavant.

Presque l'ensemble des histoires et faits qu'il se remémora se rapportèrent aux gens qui en avaient été protagonistes.

Surtout, quant à ses compagnons d'armes qui l'avaient quitté après avoir surmonté ensemble les épreuves, il aima caresser, jusqu'au dernier moment de sa vie, leur souvenir sans en perdre personne.

Un jour du mois de mai 1964, alors qu'il était en tournée d'inspection dans la province du Hwanghae du Sud, il visita un port militaire situé dans cette région.

Quand il recevait le rapport du chef d'état-major de la base de marine, il le regarda d'un œil scrutateur en disant : vous êtes très jeune. Au cours de son enquête sur les préparatifs de combat de l'unité et la vie des marins, il le rappela près de lui pour lui poser quelques questions.

Au retour de son inspection, il demanda à un cadre de qui était né ce jeune commandant.

A sa réponse négative, il l'enjoignit de se renseigner sur ses antécédents familiaux en disant que la vue des cadres de la jeune génération lui faisait venir en souvenir ses compagnons d'armes tombés.

Nul ne pouvait savoir jusqu'alors que dès la première vue du jeune chef d'état-major, il avait vu une ressemblance de traits entre lui et son compagnon d'armes décédé. Ayant appris quelques jours plus tard qu'il était le fils d'un commissaire politique d'une troupe de partisans de Helong à l'époque de la résistance armée antijaponaise, il s'en félicita fort comme s'il avait retrouvé son enfant perdu en disant : bien exactement, il calque son père, en particulier pour le regard.

Et il raconta en détail au sujet du commissaire politique Ri

Yong Chan de la guérilla de Helong : son caractère, ses traits, sa compétence digne d'un cadre politique, et voire le garant politique que s'était porté un ancien combattant de la révolution antijaponaise pour son admission dans le parti.

La mémoire étonnante avec laquelle il se souvenait des traits de son camarade d'il y a plusieurs décennies força l'admiration de l'assistance d'autant plus que sa fonction de commandant politique n'avait duré que près d'une année.

En vérité, il ne le vit que quelques fois pour lui donner des tâches : par exemple lors de sa direction d'une réunion des agents politiques et chefs des organisations révolutionnaires clandestines dans une cabane de Dalazi pour rétablir les organisations révolutionnaires détruites à la suite de la révolte du 30 mai 1930 déclenchée par les fractionnistes en Mandchourie de l'Est à l'occasion du 5e anniversaire du massacre du 30 mai de Shanghai et lors de la préparation de la fondation d'une guérilla antijaponaise après la conférence de Mingyuegou tenue au printemps 1931. Après la fondation de la guérilla antijaponaise, les activités de la troupe de Helong lui furent rapportées par un agent de liaison.

En effet, ses compagnons d'armes vivent toujours dans sa mémoire. Parmi ceux qu'il garda dans sa mémoire, il n'y a pas que des Coréens.

Un jour de 1994, il eut une rencontre émouvante à Pyongyang avec la femme de Chai Shirong, un combattant chinois ayant participé à la révolution antijaponaise.

Il lui réserva un accueil chaleureux en disant : vous avez dû vous donner beaucoup de peine pour venir ; c'est peut-être en août 1945 que nous nous sommes séparés ; votre deuxième fils que vous amenez ici avait alors près de 2 ans. Et il se souvint des jours qu'il avait passés un demi-siècle auparavant avec son mari en partageant joies et souffrances.

Votre mari était un chef de police dans le district de Helong avant de s'enrôler dans l'armée de salut national, se rappela-t-il en lui révélant le vrai nom de son mari, il a participé avec moi à la bataille du chef-lieu du district de Dongning et à celle de Luozigou, et après le déplacement de son champ d'activité en Mandchourie du Nord, il a monté en grade pour commander la 5e armée des Armées antijaponaises unifiées du Nord-Est ; j'ai mené de nombreuses opérations conjointes avec ses troupes lors de notre 2e expédition en Mandchourie du Nord ; il m'estimait comme aîné révolutionnaire, lui, mon aîné de vingt ans, et se montrait toujours modeste à mon égard.

Devant la rare mémoire qui lui permît de se rappeler les moindres détails de ce qui s'était passé un demi-siècle auparavant, non seulement la femme de Chai Shirong, mais encore des cadres qui

y étaient là ne pouvaient retenir leur étonnement mêlé d'admiration.

Même aux dernières années de sa vie, il sut se remémorer exactement les noms de nombreux étrangers, voire ceux de policiers et de propriétaires fonciers de son village qu'il avait entendus dans son enfance.

Pour lui qui était, non pas un savant en histoire, mais un chef d'Etat appelé à s'occuper de l'ensemble des affaires du pays, garder en souvenir nombre de faits et événements grands ou petits, ainsi que d'innombrables personnes concernées, est une chose vraiment incroyable. Pourtant, presque tout ce qu'il avait vu, écouté, ressenti, vécu de toute sa vie resta gravé dans son esprit.

Pour lui, chacun des moments qu'il a vécus à travers le siècle était, non pas seulement un simple fait ou un événement ordinaire de naguère, mais une page de l'histoire à consulter pour tirer des leçons et accumuler des expériences pour le présent et pour l'avenir.

Ses mémoires ***A travers le siècle*** contiennent une partie importante où il donna, après avoir analysé les deux époques historiques concernant l'événement du 18 Septembre et la guerre de Corée, une définition précise sur la façon habituelle des impérialistes de perpétrer des guerres d'agression et leur vrai visage d'agresseurs.

Evoquant ceux deux guerres d'agression déclenchées par des

impérialistes différents à des époques différentes dans des endroits différents, il fit une analyse scientifique des distincts traits communs qui les caractérisent.

Somme toute, les provocateurs des deux guerres, pour voiler leurs actions d'agression, avaient agi de la même manière qui était incompatible avec les circonstances créées à la veille de ces événements fâcheux.

Si, en 1931, les auteurs de la guerre générale déclenchée pour l'invasion de la Mandchourie simulèrent un « repos » tranquille en arrosant leur table à Séoul, Truman, fauteur de la guerre de Corée, passa un temps « paisible » dans son villa au moment de son éclatement en 1950.

A travers son examen de ces deux événements, il mit à nu la perfidie, le cynisme, l'agressivité des impérialistes.

A propos de l'attitude à adopter pour voir mille événements et faits survenus à des époques différentes et dans des conjonctures non identiques, il écrivit dans ses mémoires comme suivant : **« Certains considèrent l'histoire comme une accumulation d'événements toujours nouveaux, mais il n'en faut pas moins tenir compte des traits analogues ou communs qui caractérisent de tels événements. »**

Ainsi qu'il l'a affirmé, l'histoire n'est pas un simple amas

d'événements irréguliers. Chacun d'eux a sa raison, son processus, son résultat, mais ils contiennent en eux les points communs et les vérités dont est pénétrée d'un bout à l'autre l'histoire de l'humanité, ainsi que les expériences et leçons de valeur à ne jamais négliger.

Plus averti que personne de cette vérité de l'histoire, toute sa vie et si vivement, Kim Il Sung garda dans son esprit d'innombrables épisodes et incidents survenus dans le passé.

Un autre trait qui caractérise sa mémoire, c'était de la manière la plus exacte et en rien de temps qu'il sut garder dans son cœur toutes les choses, si compliquées et nouvelles soient-elles.

Lors de sa visite au mausolée de Tito en Yougoslavie en 1984, il fit tomber des nues ses accompagnateurs et des employés du lieu.

Y était exposée une grande peau d'ours. Le guide lui expliqua que Tito l'avait pris en Bosnie-Herzégovine et qu'elle s'est vue décerner une médaille d'or à un festival international. A l'issue de son explication, Kim Il Sung dit qu'il avait déjà écouté de la bouche de Tito en visite en RPDC que celui-ci s'était classé parmi les meilleurs dans un concours de chasse aux ours avec les points : 493.

Dans ses mémoires ***A travers le siècle***, Kim Il Sung écrivit :

« Le temps détruit et ensevelit dans l'oubli trop de choses. Les plus grandes joies comme les plus profondes tristesses pâlissent et se perdent au cours des jours, des mois, des années,

dit-on. Pourtant, cela ne semble pas être exactement le cas pour moi. Jamais je ne pourrai oublier mes compagnons d'armes disparus. Peut-être que l'éternel adieu échangé s'est figé dans mon cœur en une douleur éternelle. Leurs figures persistent dans ma mémoire, imprimées en des centaines et des milliers de clichés nets. »

Ces clichés reproduisant fidèlement sa vie orageuse sont une appréciation donnée par l'histoire à sa mémoire peu commune avec laquelle il garda au fond du cœur tous les événements grands et petits de la révolution coréenne parsemée de mille épreuves.

Ses mémoires sont une encyclopédie marquée des hauts faits du grand homme qui, portant sur lui le sort de son peuple au nom de l'époque et de l'histoire et de la patrie, inaugura la révolution coréenne et la conduisit à une progression victorieuse durant des dizaines d'années à travers le siècle.

Elles traitent de très nombreuses gens qu'il rencontra déjà il y a plus d'un demi-siècle et des épisodes se rapportant à eux, recèlent les souvenirs de divers faits et événements de l'histoire et de personnes sans nombre.

Kim Il Sung, qui orna avec une mémoire extraordinaire sa vie entière de beaux souvenirs, nous enseigne la signification et la valeur de l'intelligence humaine en modèle en la matière.

Perspicacité

La perspicacité est l'un des indices importants qui caractérisent l'intelligence de l'être humain.

Le présent où nous vivons est une prolongation du passé, aussi bien qu'une étape préalable au futur. Vivant dans ce courant de l'histoire, l'homme regarde en arrière le passé, contemple la réalité et prévoit l'avenir. C'est de cette façon qu'il acquiert des expériences et leçons de valeur, choisit des moyens et méthodes efficaces au remodelage de son destin avec un but précis. Ce qui y compte le plus, c'est d'être doué d'une perspicacité propre à voir dans l'avenir.

La sagacité est une qualité indispensable pour un homme illustre.

Il recourt, non point à l'argent ni au fouet, mais à sa clairvoyance pour dessiller les yeux des gens et en fait le moyen le plus efficace pour conduire le progrès social.

Avec une perspicacité géniale, Kim Il Sung sut apporter des solutions parfaites aux nombreux problèmes théoriques et pratiques posés par la révolution et le développement du pays. Qu'il ait conduit avec clairvoyance l'œuvre d'émancipation des masses populaires,

c'est l'une de ses qualités dignes d'un éminent leader.

La prévoyance est la capacité d'un homme à prévoir un événement futur. Cette qualité qui décide de l'issue de toute action humaine, la nature n'en fait pas le don à quiconque le veut. En témoigne l'expression : « Ne voir que son nez ».

La sagacité prévoyante de Kim Il Sung fut issue de sa force morale exceptionnelle.

La responsabilité de se frayer un chemin inexploré et résoudre en toute indépendance toutes les questions posées par la révolution coréenne l'obligea à faire appel à une telle force morale.

Lorsque Kim Il Sung inaugurait la révolution coréenne, le plus sérieux handicap fut l'absence de manuel et de précurseur à consulter pour la faire avancer. Recourir aux forces extérieures pour résoudre le destin du pays et de la nation ne fut guère de solution acceptable. Pour faire progresser la révolution coréenne, il était indispensable de résoudre tous les problèmes de son propre chef et avec ses propres forces.

Dans cette conjoncture, Kim Il Sung se tint au principe de faire appel à son propre jugement et à sa propre décision.

L'élaboration indépendante d'une ligne de conduite et d'une politique et leur réalisation fructueuse présupposent une appréciation juste et une détermination réaliste.

Aussi Kim Il Sung prit-il pour règle immuable de voir juste la voie à suivre par la révolution et de juger exactement les conditions subjectives et objectives et la situation qui devraient intervenir dans l'avenir avant de définir toutes les lignes et politiques et toutes les stratégies et tactiques.

La réforme agraire en Corée fut l'une des plus importantes tâches de la révolution démocratique anti-impérialiste et antiféodale accomplies en priorité par le peuple coréen sous sa direction après la libération du pays du joug militaire japonais.

Cette mutation sociale sans précédent dans l'histoire fut originale à tous les points, en particulier les terres à confisquer, les personnes à déposséder, le processus par étapes. Surtout, elle fut effectuée en vue de création des prémisses pour la révolution socialiste, future tâche indispensable.

A l'époque, en Corée, pays agricole sous-développé, les paysans représentaient 80 % de sa population. Pour les gagner dans la révolution, il était nécessaire de leur distribuer des terres pour réaliser leur désir séculaire d'avoir leurs propres.

Tenant compte de cette situation, Kim Il Sung veilla à effectuer une réforme agraire consistant à dépouiller les terres de 44 000 propriétaires fonciers et à les distribuer à 720 000 familles de paysans pour assouvir leur aspiration de longue date. En même temps, il

s'arrangea avec clairvoyance pour qu'elle contribue à la création des conditions favorables à la révolution socialiste ultérieure et au développement socialiste du pays.

Déjà lors de l'élaboration d'un projet de loi sur la réforme agraire, il prit soin, en prévision de la coopérativisation de l'économie rurale qui s'accomplirait à l'étape de la révolution socialiste, d'y préciser l'interdiction aux paysans de la vente, de l'affermage et de l'hypothèque des terres distribuées.

Ainsi, conformément à leur ardent vœu de posséder leurs propres terres, leur fut attribuée la propriété foncière en même temps que furent entravés le retour au système de fermage et la renaissance des cultivateurs riches. En outre, ces derniers se virent obligés de travailler eux-mêmes leurs terres et empêchés d'employer des mains-d'œuvre permanentes. Ces mesures visèrent, par la restriction de leurs exploitations, à préparer des prémisses favorables à la coopérativisation de l'économie rurale. Elles s'imposèrent d'autant plus que les cultivateurs riches étaient les cibles principales de la dernière entreprise.

Grâce à la prévoyance de Kim Il Sung, la réforme agraire fut achevée en moins d'un mois et des conditions préparées pour le meilleur succès dans la transformation socialiste de l'économie rurale de l'après-guerre.

La ligne stratégique de la révolution coréenne, indépendance politique et économique et autodéfense, doit aussi le jour à sa perspicacité de voir loin dans l'époque et la révolution.

Cette ligne stratégique constitua les principes directeurs importants des idées du Juche. Selon Kim Il Sung, l'indépendance est vitale pour chaque pays et chaque nation. L'époque contemporaine est celle de l'indépendance où s'effectuent dans le cadre d'un Etat-nation la révolution et l'édification. Sur la base d'une pénétration scientifique de l'époque de l'indépendance et du processus logique de son développement, il définit la voie de l'indépendance comme celle à suivre par la révolution coréenne.

Sa perspicacité fut celle de juger et prévoir de la façon la plus juste les tendances et la situation mondiales. Il considéra toujours de tout près les faits et les événements qui intervenaient à l'échelle mondiale. Chacun de ces événements fut l'objet de son analyse, de sa généralisation et de sa prévision.

Un homme politique de Russie en visite en RPDC après la chute de l'Union soviétique énonça : « Par le passé, la RPDC a été l'objet des critiques pour sa position indépendante de ne pas vouloir adhérer au Conseil d'assistance économique mutuelle. Mais l'ensemble des pays membres de cette organisation ont fini par tomber, excepté le vôtre qui sait sauvegarder son socialisme en

s’appuyant sur son économie indépendante. La RPDC a réussi dans son édification du socialisme. »

La prévoyance de Kim Il Sung se manifesta plus nettement pendant les dures épreuves de la guerre de Libération de la patrie (25 juin 1950-27 juillet 1953).

Ayant perçu l’importance toujours grande que revêtait la défense côtière à mesure des succès dans les opérations de l’offensive dans son pays péninsulaire, il fit affecter à la défense des côtes est et ouest les effectifs de deux corps d’armée.

Tout le processus de la guerre prouva la justesse de son orientation stratégique en matière de renforcement de la défense côtière.

Depuis 1951 jusqu’à la fin de la guerre, les agresseurs américains tentèrent plusieurs fois de couper la Corée par leur débarquement à des points des côtes est et ouest, notamment Wonsan et Hanchon, dans le dessein de faire avancer loin dans le Nord le front.

Néanmoins, leurs visées ayant abouti à l’échec, ils furent obligés de plier devant le peuple coréen.

Déjà en 1952, alors que l’âpre guerre battait son plein, le plan de la reconstruction d’après-guerre fut élaboré tandis que des militaires du front furent rappelés aux universités, faits extraordinaires attribuables à Kim Il Sung qui prévoyait le jour de la victoire.

Un jour de la guerre, un journaliste étranger visita le Commandement suprême avec le désir de s’informer de la perspective de la guerre en ce qui concerne la « nouvelle offensive » d’envergure des Américains.

Entré dans le bureau de Kim Il Sung, il resta ahuri du silence qui y régnait contre son attente.

Celui-ci voyait un cahier devant la table d’opérations tandis qu’un jeune soldat lui disait.

Il est en train de diriger les études du militaire qui irait étudier à l’étranger en prévision de la reconstruction d’après-guerre, dit-il le guide.

C’est le signe qu’il soit déjà convaincu de la victoire dans la guerre ?!, pensa le journaliste. « C’est bien ça, j’ai déjà terminé mon reportage. »

Avec une telle prévoyance, Kim Il Sung conduisit à la victoire la révolution et le développement du pays.

Sa prévoyance peu commune est inconcevable sans sa vaste érudition et son bon discernement en quoi nul ne peut l’égaler.

Erudit et riche en expériences de pratique, il était toujours en garde contre la tendance à s’obstiner dans des expériences démodées pour trouver solution aux problèmes.

En octobre 1954, il passa une nuit avec le président de gestion

de la ferme coopérative d'I-ap de l'arrondissement de Jungsan, province du Phyong-an du Sud, afin de consoler son malheur d'avoir perdu une trentaine de membres de famille par les agresseurs américains lors de la guerre.

Le lendemain, à bord d'une barque, il fit un tour dans un marais couvert de roseaux.

Puis, il s'assit pour discuter avec des paysans : l'aménagement d'une digue dans le marécage vous permettra d'obtenir une rizière de quelque 100 000 *phyong* (1 *phyong*=3,3 m^2) dit-il, une fois réussie la production du riz dans cette superficie portera sûrement la vie des villageois à celle de cultivateurs riches moyens.

Alors, ils n'en crurent pas leurs oreilles puisqu'ils doutaient de l'exactitude de la superficie qu'il prévoyait de ce marécage peu grand. Bien que des dizaines d'années ils y eussent vécu, ils ne purent deviner sa superficie ni n'eurent l'idée de le faire.

Les faits ultérieurs confirmèrent sa prévision : après sa visite, les coopérateurs s'engagèrent dans le défrichement de cette lande marécageuse pour le convertir en terre fertile ; ils restèrent béants d'étonnement, car la terre cultivée mesurait exactement la dimension qu'il avait prédite.

Somme toute, sa clairvoyance géniale a été à la base de la sagacité de sa direction.

2 Culte pour le peuple

Kim Il Sung a été un homme de cœur.

Né d'une famille qui tenait l'amour du genre humain pour sa première coutume, recevant de ses parents une bonne éducation et vivant dans une extrême pauvreté, il a fait du bon cœur sa noble qualité.

C'est grâce à son amour pour le genre humain, pour le peuple qu'il inaugura la révolution coréenne, conduisit à la victoire les deux guerres révolutionnaires et ouvrit une nouvelle histoire à la création et à l'édification.

Si ardent et si constant était son amour pour le peuple que celui-ci voit toujours en lui un père affectueux.

Peuple déifié

L'amour est une éthique propre au monde humain. Grâce à lui, le dernier est aussi beau, et par la force de l'amour, l'homme modèle son destin en s'unissant et en s'entraidant.

L'amour de Kim Il Sung pour le genre humain se traduisit par son culte pour le peuple comme un dieu, par son entière confiance en lui, par sa tendresse profonde et méticuleuse prodiguée à lui. Il se manifesta aussi dans la générosité et la magnanimité illimitées avec lesquelles il veilla sur tous les compatriotes de la nation et de nombreux amis étrangers et dans sa noble camaraderie révolutionnaire propre à faire fleurir même sur le rocher.

Doué d'un amour particulier pour l'être humain, il a été un véritable modèle en la matière.

Il n'est pas fortuit que tous ceux qui ont été reçus en audience par lui s'accordèrent à affirmer qu'ils étaient charmés par sa noblesse d'âme et sa grandeur de vertu. Son sourire rayonnant, sa voix à la fois résonnante et pleine de tendresse, sa largeur d'esprit et sa magnanimité sans bornes, tels sont des traits particuliers qui captivèrent au premier abord tous les gens honorés de son audience.

C'est justement dans sa famille qu'il commença à cultiver un amour pour le genre humain.

La vie de chacun débute dans son foyer, où sous l'influence de ses parents, il en vient à apprendre les vérités de la vie et à cultiver sa personnalité et ses qualités humaines. La famille de Kim Il Sung qui faisait de l'amour pour l'être humain la première vertu de l'homme lui servit d'un terroir pour se faire dès son enfance une chaleur humaine, un amour pour le foyer et la nation, celui pour la patrie et le peuple.

Son amour pour l'être humain s'exprima également par son véritable respect de l'homme en qui il voyait l'être le plus précieux du monde et par sa primauté du peuple.

Les idées du Juche créées par Kim Il Sung sont une doctrine préconisant le respect et l'amour de l'être humain car elles érigent l'homme en être le plus digne et le plus précieux au monde et déclarent que les masses populaires sont les artisans de l'histoire les plus intelligents et les plus puissants.

Sa vision et son attitude à l'égard de l'homme et du peuple sont parvenues à leur paroxysme par son culte pour le peuple. Durant sa vie, Kim Il Sung vénéra le peuple et lui prodigua son affection en père affectueux.

Les masses populaires aspirent non pas seulement à l'amour

paternel mais aussi à l'éthique sociale régissant le respect de la personnalité et de la dignité de chacun et l'entraide.

Kim Il Sung mit toute sa vie à soigner le beau jardin caractérisé par l'amour des êtres humains. Faisant du respect de la dignité et de la personnalité de l'être humain son affection primordiale, il porta la bannière de l'amour pour l'être humain et du respect des masses populaires.

Son amour pour l'être humain s'exprima dans son culte pour le peuple qu'il déifia. Selon sa vision du peuple, ce sont justement les masses populaires qu'il devrait toute la vie honorer et servir.

Il a noué des liens profonds avec Pak In Jin, chef provincial du Chondogyo (religion orthodoxe coréenne née au milieu du XIXe siècle), et sa femme.

Pak In Jin fut une des grandes figures patriotes de la révolution antijaponaise.

Lors du Soulèvement populaire du Premier Mars en 1919, il organisa à Phungsan une manifestation antijaponaise pour lutter à la tête d'un millier d'insurgés. Pour malheur, il fut grièvement blessé sous le feu de l'ennemi et arrêté. Cependant, les terribles peines qu'il connut dans la prison de Sodaemun à Séoul n'eurent pas raison de sa profonde foi religieuse et de sa volonté de résistance.

Après, il fut obligé de vivre en réfugié dans un village bien

reculé, où il s'appliqua à l'assistance des troupes indépendantistes et à la propagation du chondoïsme.

Il prit contact avec un agent politique de guérilla et exprima son approbation pour la Déclaration constitutive de l'ARP et le Programme en dix points de l'ARP (Association pour la restauration de la patrie, front uni national antijaponais, fondée le 5 mai 1936 par Kim Il Sung).

Au début de l'hiver 1936, il vint voir Kim Il Sung à un camp secret.

Pendant quelques jours, ils échangèrent jour et nuit leurs vues sur la situation nationale et internationale, l'état du mouvement national, le développement de la lutte armée antijaponaise et d'autres questions.

Un jour, à l'heure de l'office (rite chondoïste consistant à se recueillir devant un bol en laiton d'eau claire), Kim Il Sung invita son hôte à prier. Pak déclina cette invitation en disant qu'il n'oserait pas le faire devant le Général. Celui-ci lui suggéra que lui, fidèle croyant, ne devrait pas manquer la règle religieuse, ne fût-ce qu'une seule fois.

Après le rite, Pak l'interrogea d'un ton sérieux : Avez-vous un être quelconque auquel vous rendez un culte comme nous adorons le Ciel ? Si vous en avez un, quel est cet être sacré ?

Kim Il Sung répondit :

« … Bien sûr, j'en ai un, que j'adore comme Dieu. C'est justement le peuple. Je le considère comme le Ciel, et je me dévoue à lui comme on le ferait pour Dieu. Le peuple n'est que mon Dieu. Il n'y a pas au monde d'être plus savant, plus sage et plus puissant que le peuple. Aussi me fais-je la devise de toute ma vie de considérer le peuple comme mon Dieu. »

A cette réponse, Pak assura qu'il avait bien fait de venir là, au mont Paektu et qu'il en est venu à comprendre ce qu'était vraiment le Ciel et où il était.

La vision originale de Kim Il Sung jamais vue nulle part : « Le peuple est le Ciel » a érigé le peuple en être le plus puissant et le plus précieux.

Déifier le peuple et se dévouer à lui, telle est la devise qu'il s'est fait de toute sa vie.

« Le peuple est mon Dieu », voilà l'idée essentielle de sa noble devise concernant le peuple.

Sa déification du peuple de très longtemps bafoué tenait à une croyance ferme en la force inépuisable que celui-ci, une fois éveillé et rallié, manifesterait.

Absolue et invariable était sa confiance en la force du peuple : une fois sa force unie, on pourra avoir raison de tout, même du ciel.

Pak In Jin, arrêté par la police japonaise, fut atrocement torturé par elle, au point de se rendre infirme.

Au printemps 1939, il fut mis en liberté sous caution. Avant de rendre le dernier soupir, il recommanda à sa femme d'aller avec ses enfants rejoindre Kim Il Sung, une fois la patrie libérée.

Et il dit à son disciple le plus aimé : « Tant que le Général Kim est sain et sauf, tant que l'ARPC est saine et sauve au mont Paektu, les Coréens ne manqueront pas de voir le jour se lever. Vous autres vivrez un jour dans le pays du Ciel où s'épanouiront mille sortes de fleurs. Mes yeux voient déjà ce jour distinctement. »

En été 1992, Kim Il Sung, rencontra la veuve de Pak In Jin, âgée de plus de 90 ans.

Elle accourut tout droit vers lui et l'appela sans cesse Ciel. Il la pria de ne pas l'appeler ainsi, mais en vain.

L'histoire de Kim Il Sung qui s'employa toute sa vie à entretenir le jardin de l'amour pour l'être humain se perpétue dans le cœur du peuple coréen.

Il honora invariablement le peuple comme un être omniscient et omnipotent en faisant de sa volonté celle du ciel.

En somme, le peuple coréen chante sa louange en voyant en sa personne le Protecteur de la vie, le Soleil de la nation

Point essentiel de méditation et d'activités

Un jour, Kim Il Sung dit à ses collaborateurs : les membres de ma famille n'avaient pas de cheveux blancs, sauf moi : si mes cheveux ont blanchi, cela tient à mes soucis sans nombre, celui d'épargner à notre peuple la souffrance de la division du pays en le réunifiant au plus tôt et celui de lui assurer une vie heureuse ; d'autant plus que le souci de réaliser son désir de longue date : vivre dans une maison à toit de tuiles en mangeant du riz blanc accompagné de la soupe à la viande et en s'habillant de soie, me préoccupe jour et nuit.

Ses propos sincères témoignent en résumé de sa vision du peuple dont il s'inspira toute la vie pour donner le meilleur de lui-même au bien de celui-là.

L'amour du peuple était toujours au centre de chacune de ses pensées et de chacune des ses activités.

Un des plus grands souhaits que Kim Il Sung caressait sans cesse était de faire son peuple vivre heureux sans rien avoir à envier à personne.

Voici une histoire qui se passa dans les années 1990. Un jour,

il remarqua au jardin une poule à longs poils multicolores dans le derrière des pattes. Celle-ci, destinée au plaisir des yeux, y fut récemment amenée pour lui procurer un temps agréable, ne fût-ce que lors de sa promenade.

Il demanda à son collaborateur combien d'œufs elle pondait par an.

–Quelque 80 œufs…

–Une poule pond en moyenne 200-250 œufs, et alors, elle ne vaut rien avec ses 80.

–Respecté Leader, cette poule est destinée, non pas à la production d'œufs ou de viande, mais au spectacle. Elle est donc coquette à voir.

–La raison d'être de la poule est la ponte, plutôt que la belle apparence. S'il y en a une qui pond abondamment, je sortirai tous les jours la voir, hideuse soit-elle. Je veux qu'il y en ait une race qui dépose environ 400 œufs. Ainsi, on alimentera notre peuple en davantage d'œufs.

Tout objet ne vaut rien, aussi neuf et magnifique soit-il, s'il ne profite réellement au peuple, tel était la manière d'apprécier de Kim Il Sung.

En prodiguant son amour au peuple, il se préoccupa en priorité des enfants qu'il a érigés en rois du pays. Aussi les chérit-il plus que personne et fit-il tout son possible pour les rendre heureux.

Il est de notoriété publique qu'il célébra chaque année le jour de l'An avec les enfants, mais rares seraient ceux qui savent qu'eut lieu au restaurant Okryu le réveillon des enfants en sa présence.

A la veille de l'année 1961, un souci le hantait : où donner le spectacle des enfants à l'occasion de la nouvelle année. A ses yeux, le cinéma de Taedongmun, lieu qui avait jusqu'alors abrité le réveillon, était incompatible avec sa dimension et le nombre de ses participants.

Lors d'une délibération avec des cadres sur ce sujet, il proposa le restaurant Okryu à la veille de son inauguration, à l'étonnement général. L'assistance ne put en croire ses oreilles car on le prédestinait aux banquets nationaux.

Nous ferons mieux de le céder aux enfants d'autant qu'il n'est pas encore entré en service, dit-il, il nous faut avoir une vision et une attitude correctes à leur égard ; on doit leur réserver le restaurant de sorte qu'ils y dansent et chantent à cœur joie, quitte à offrir ailleurs un banquet national. Ainsi le restaurant Okryu destiné au banquet national fut-il choisi comme le lieu de cérémonie des enfants.

Le 8 avril 1973, alors que le Palais des sports de Pyongyang était aménagé, il dit : à quoi servirait cette vaste maison, sinon au peuple ? si l'on supprime la tribune d'honneur, le palais pourra recevoir l'ensemble des Pyongyangeois ; puisque les cadres ne sont pas nombreux, c'est bien possible qu'on aménage dans un coin leurs places ; ainsi, on pourra donner ici le grand spectacle des enfants à l'occasion du nouvel An.

Grâce à son amour des enfants, un emplacement idéal au cœur de la capitale Pyongyang, fut choisi pour la construction d'un palais pour eux, et même alors que le pays, du fait de sa promotion parallèle de l'économie et de la défense nationale, traversait une période de difficultés, le Palais des enfants de Pyongyang fut érigé.

En effet, Kim Il Sung poursuivit le chemin de dévouement pour le peuple.

Dans son allocution prononcée au banquet offert le 15 avril 1992 par le gouvernement de la RPDC à l'occasion de son 80e anniversaire, il dit :

« J'ai pris la voie de la révolution, animé de la détermination de sacrifier ma vie à la patrie et au peuple. Depuis lors jusqu'à aujourd'hui, mon cœur s'est toujours attaché au peuple. »

Dès le début, il considéra la révolution comme l'amour de l'être humain. L'un de ses jours où il s'affligeait le plus, c'était lorsqu'il voyait, pendant la guerre antijaponaise, la scène déplorable des membres du Corps des enfants qui souffraient d'atroces peines dans un lugubre camp secret de Maanshan, injustement accusés d'être appartenus à *Minsaengdan*, organisation d'espionnage et

de complot mise sur pied en février 1932 par les Japonais pour détruire de l'intérieur les rangs des révolutionnaires antijaponais.

Alors, il s'adressa d'une voix rauque aux personnes chargées de l'intendance du camp secret : aujourd'hui, je suis amené à réfléchir de nouveau sur la valeur des révolutionnaires ; dans quel but avons-nous entrepris la révolution et pour quelle raison la poursuivons-nous malgré toutes les difficultés ? nous nous sommes engagés dans la révolution, non pas par le désir de tout détruire, mais par l'amour de l'homme ; nous avons hissé l'étendard contre ce monde maudit pour libérer les hommes de toutes les injustices et de tous les maux, défendre ce qui est humain et préserver tous les biens et toutes les beautés créées par l'humanité.

Il combattit sans transiger les moindres actes propres à porter atteinte et à nuire aux intérêts du peuple.

Il se félicita le plus de rencontrer des cadres qui s'employaient à assurer au peuple une vie plus aisée.

Sa pensée et sa pratique pour l'amour du peuple se manifestèrent au plus haut point dans ses soins scrupuleux portés à l'amélioration de la vie de celui-ci.

Père affectueux de la grande famille qu'est le pays, il se préoccupa de résoudre les problèmes concernant l'alimentation, l'habillement et le logement du peuple. Ce qui l'angoissa le plus,

c'était quand il apprenait que l'alimentation de la population était en difficulté.

Selon lui, la nourriture de la population était une question qu'on devrait résoudre sans le moindre compromis ni la moindre négligence. Quand il recevait un rapport sur la sous-alimentation de la population, il s'en tourmenta au point d'oublier le sommeil.

Peu nombreux seraient ceux qui savent que quand il travaillait comme Président du Comité populaire provisoire de Corée du Nord après la Libération, celui-ci discuta d'abord de la sauce de soja destinée à la population.

On n'en finira plus de raconter les histoires de son amour pour le peuple. En effet, sa vie a été entièrement dédiée à l'amour et au dévouement pour le peuple qu'il déifia.

Confiance constante

L'amour de l'être humain de Kim Il Sung a été ardent et solide car il était enraciné dans sa confiance absolue en être humain.

Sa confiance en être humain, point de départ et fond de son affection innée, a été à la source de l'histoire de la révolution coréenne marquée par l'amour de l'homme.

C'est par la confiance en homme qu'il inaugura la révolution et c'est toujours en recourant à cette confiance qu'il la conduisit. Sa vie a été littéralement celle de la confiance en son peuple et en ses camarades. Il s'en anima en tout temps comme une vérité philosophique de la vie pour promouvoir la révolution.

Sa confiance en être humain, credo philosophique de toute sa vie, a fidèlement reflété les vérités de la révolution et de la vie humaine.

Sa philosophie de la confiance s'est formée et consolidée dès les premiers jours de la révolution antijaponaise.

Quand Kim Il Sung s'engageait, avec sa mission de libérer le pays, dans la révolution en se frayant un chemin inexploré, il n'eut pas de chance de réussite ni de fonds. Littéralement, il n'avait que les deux mains.

L'unique chose qu'il ait, c'était sa confiance en peuple, qui lui serait un soutien moral. Se fier à la fidélité et au sens du devoir mutuel de ses camarades révolutionnaires, ainsi qu'à l'intelligence, à la force et au patriotisme des masses populaires, telle était la seule voie qu'il ait choisie pour faire la révolution.

Grâce à sa profonde confiance, d'innombrables révolutionnaires connus ou inconnus furent formés pour faire preuve d'une abnégation et d'une bravoure incomparables au cours de leur lutte pour la patrie et la révolution, pour le Parti et le peuple. Même ceux qui sont tombés dans

le camp contre-révolutionnaire ou servi d'acolytes à l'ennemi furent charmés par sa confiance humaine pour être gagnés à la révolution.

Le 7e tome des mémoires de Kim Il Sung ***A travers le siècle*** insère une partie intitulée *Le chasseur de belettes*. Cette histoire se passa en 1937, alors que les troupes de l'ARPC faisaient leurs études politiques et militaires dans le camp secret de Matanggou.

Le vieux chasseur de belettes qui concourait à l'armée de guérilla, une fois tombé dans les tentacules des Japonais, tourna casaque. Kim Il Sung et ses hommes, qui l'avaient déjà soupçonné à plusieurs occasions, le traitèrent comme si de rien n'était. Au contraire, ayant de la pitié pour lui qui vivait au jour le jour de la chasse aux belettes, ils lui réservèrent une bonne hospitalité. A l'encontre d'un règlement défendant alors à tout civil d'entrer au camp secret, il y fut amené pour lui servir du riz mélangé de millet, le laisser visiter toute l'unité, l'inviter à assister aux séances de divertissement, à la conférence, au débat d'études, etc., et tout cela pour lui dessiller les yeux.

Le vieux chasseur fut profondément touché de la confiance et de l'hospitalité dont il y jouissait.

Un jour, il révéla de lui-même son vrai visage et avoua ses fautes en apportant de dehors une hache qu'il avait cachée sous un bouleau : sa faute d'avoir reçu des Japonais la tâche d'attenter à la

sûreté du Quartier général ; celle d'avoir caché la hache et de ne pas se déclarer coupable tout de suite, malgré l'accueil chaleureux qu'il avait reçu ; celle de n'avoir pas mis à bon escient le Quartier général au courant de la trahison d'une personne au profit de l'ennemi, qu'il liait avec la troupe de guérilla.

Tout, le Quartier général et la troupe, aurait alors été perdu, rappela-t-il Kim Il Sung dans ses mémoires, la confiance témoignée envers le vieux chasseur fit que sa conscience inhérente à l'être humain pouvait avoir raison de sa mauvaise foi, et c'est grâce à cette confiance qu'il put échapper à un malheur.

Sa vie révolutionnaire abonda en épisodes de ce genre. Et chaque fois, il fit appel à la confiance en être humain pour convertir la situation défavorable en celle favorable, le malheur en heur. La méfiance donne rien, mais la confiance donne beaucoup, telle était sa ferme conviction.

La confiance de Kim Il Sung en homme s'est traduite dans ce qu'il se fia entièrement aux camarades révolutionnaires, aux civils et aux militaires.

Ce n'est point un individu ni un groupe social quelconques, mais tout le peuple du pays, c'est-à-dire la classe ouvrière, la paysannerie, les intellectuels et les militaires qu'il donna toute sa vie à ériger en artisans de l'histoire et en maîtres de leur destin.

Peu nombreux seraient ceux qui savent pourquoi les deux ans se sont écoulés depuis la proposition de l'armistice de la guerre de Corée jusqu'à sa conclusion.

L'ambition chimérique des Américains d'occuper dans l'espace de trois jours toute la Corée a échoué devant la contre-attaque de l'APC, qui parvint à libérer en moins d'un mois plus de 90 % du territoire de la Corée du Sud et plus de 92 % de sa population.

Or, alors que l'ennemi était acculé par l'attaque de l'APC dans un endroit exigu des provinces du Kyongsang du Nord et du Sud, celle-ci fut obligée, par manque d'armes, de faire un repli stratégique. Le peuple et l'armée coréens, forts de la confiance de Kim Il Sung envers eux, purent se replier en surmontant de dures épreuves. Et l'APC mit à l'échec les tentatives ennemies d'une « offensive générale » à l'occasion de Noël, achevant ainsi victorieusement les opérations de la 3e étape de la guerre. Elle fonça vers le Sud en refoulant de nouveau les agresseurs américains au sud du 38e parallèle. A ce propos, MacArthur avoua : « … il est impossible que les Etats-Unis triomphent en Corée. » Les Américains, faute de mieux, furent obligés de proposer un armistice un an après le déclenchement de la guerre.

Mais pourtant, la guerre se prolongea encore de deux ans. Bien entendu, sa prolongation tenait à diverses raisons, surtout une

nouvelle « offensive » que les Américains préparaient derrière le paravent des pourparlers d'armistice. Il s'agissait là principalement du problème des prisonniers de guerre.

Aux yeux de Kim Il Sung, un armistice proposé par les Américains, provocateurs de la guerre de Corée, signifiait leur capitulation. Aussi s'arrangea-t-il pour que les revendications légitimes leur soient avancées lors de négociations. L'une des exigences essentielles était le renvoi des prisonniers de guerre. Dès le moment où le cessez-le-feu s'annonçait certain, il veilla à mener sans relâche une lutte sans coups de feu pour le retour des militaires tombés aux mains de l'ennemi.

Toute guerre présuppose les prisonniers. Le droit international stipule un traitement humanitaire pour eux, l'interdiction des sévices, des tortures et des meurtres contre eux, leur utilisation à des expériences in vivo et leur retour inconditionnel à leur pays d'origine.

Pourtant, pendant la guerre de Corée, les Américains, pour les faire se convertir et les dresser de force contre leur propre pays, perpétrèrent des crimes contre l'humanité : tortures, intimidations, chantages.

Affligé plus que personne de leur sort, Kim Il Sung travailla à les amener tous dans le giron de la patrie. En considérant leur retour

comme la question à ne jamais marchander, il donna à cette époque-là plus de 100 coups de téléphone en la matière au délégué coréen de la commission militaire d'armistice. Notre âpre discussion avec les Américains sur l'échange des prisonniers dura plus d'une année, se rappela-t-il ultérieurement, sinon le traité d'armistice aurait été conclu plus tôt. Quand la guerre ravageait impitoyablement la nature de la patrie et faisait les gens souffrir d'incessantes douleurs morales ou physiques, ce qui l'incita à s'employer à faire réussir le retour des prisonniers, c'était sa confiance en eux.

Plus par sa chaleur humaine et sa ferme croyance en soldats que par son obligation envers eux en tant que Commandant suprême, il se préoccupa tellement de leur retour. Si je ne m'étais pas alors fié à eux, je n'aurais guère pensé à les faire rentrer, évoqua-t-il ultérieurement.

Disant que celui qui a une méfiance viscérale envers les gens est voué à vivre seul dans une île, il prit soin de remédier sans tarder à toute tendance de ce genre.

Quand un cadre du secteur des forces armées lui rapportait après son contrôle d'une division de l'APC que 85 % de la troupe étaient des personnes de mauvaise foi, il le blâma sévèrement en disant que son action était plutôt pernicieuse, au lieu de l'unité contrôlée. Il critiqua également ceux qui se montraient étroits d'esprit à l'égard de gens à de mauvais antécédents familiaux.

Sa confiance ne faisait aucune discrimination. Sa confiance absolue donna le jour à une politique de bienfaisance sans précédent dans l'histoire et à une union monolithique sociale en RPDC.

Sa confiance était entièrement désintéressée. Aussi insista-t-il souvent à propos de la confiance en l'homme : quant à la confiance, il ne peut y avoir ce qui est de faux.

Aussi n'hésita-t-il pas à risquer sa vie pour défendre le sort des gens.

A chacun des gens qu'il rencontrait, il disait sans ambages qu'il comptait sur lui. Disant qu'il croyait ferme en eux, il leur révéla tel quel son cœur sincère. Une fois investis de sa confiance, ils y tinrent comme à leur vie et donnèrent le meilleur d'eux-mêmes pour bien la mériter jusqu'au dernier moment de leur vie.

Lorsque, pendant la guerre de Libération de la patrie, voyant déjà le jour de la victoire, il envoyait nombre de techniciens faire un stage à l'étranger afin de les former en experts nécessaires à la reconstruction d'après-guerre, il dit à certains cadres à un esprit étriqué qui mettaient en cause l'origine sociale et la carrière des candidats : naguère, parmi les Coréens, les fils et les filles d'ouvriers ou de paysans, faute d'argent, n'eurent pas la chance d'aller à l'école tandis que ceux qui ont été tant soit peu instruits sont tous des descendants de riches ; si l'on s'en prenait aux intellectuels

coréens, personne d'entre eux n'aurait échappé à de telles ou telles accusations ; je suis convaincu que les techniciens dans la liste ne feront pas de l'espionnage au profit de l'ennemi pendant leur stage à l'étranger ni d'actes subversifs de retour à leur pays ; je demande d'envoyer à l'organisme concerné du pays étranger la liste des candidats au stage avec mon bon de garantie.

Ainsi, grâce à son ardent amour et à sa profonde confiance, la RPDC voit le Dirigeant et le peuple partager le même sort, unis par des liens indissolubles.

Une humanité aussi profonde que la mer

S'occuper d'autrui, lui venir en aide et veiller sur lui avec le plus de cœur, de talent et de force possible, tel est un véritable amour pour l'être humain. L'amour n'est pas simplement l'expression d'un sentiment, mais un sacrifice de soi ardent, sincère et actif pour une personne digne de respect et de confiance.

Avec une tendresse aussi profonde que la mer, Kim Il Sung traita les gens et donna tout ce qu'il avait au bien du peuple.

L'humanité dont il est doué est à la source de son amour des plus sincères de l'être humain.

C'est toujours avec une sensibilité si affectueuse qu'il prit soin du peuple, telle est l'un des traits qui caractérisent la noblesse de son amour de l'être humain.

Le chef d'Etat est la plus haute fonction d'un pays. Mais, Kim Il Sung recourut à l'amour, à la bonté et à l'humanité plutôt qu'aux ordres ou aux directives pour veiller sur les gens et les conduire.

Avec cette chaleur humaine qui touche mille cœurs, il éleva lui-même des orphelins en dépit de la situation de la guerre et visita souvent des familles dont le chef qui est passé au Sud pendant la guerre pour consoler leurs membres qui vivaient sans maris ni pères. Son giron était si tendre et affectueux que les adultes et les enfants se sentirent soulagés de tous soucis.

De tout temps, quant aux illustres guerriers ou aux grands hommes politiques, on imaginait à priori leur tempérament austère. Puisque d'après le sens commun, l'aspect affectueux n'a rien à voir avec eux.

De tout temps, les gens voient en humanité la première vertu de l'homme qui embellit la société. Or, celle de Kim Il Sung, vaste comme une mer, est propre à émouvoir tous les cœurs.

Son sourire rayonnant et tendre témoigne en résumé de la tendresse pour l'humain qu'il avait en propre.

Son aspect gravé dans le cœur du peuple coréen évoque un père très affectueux qui sourit en tout temps comme un soleil.

Chaque fois qu'il rencontrait les gens des différentes couches : ouvriers, paysans, enfants, cadres, militaires et novateurs, son visage rayonna d'un large sourire. Voire même en face de ceux qui, fautifs, se trouvaient gênés, ne sachant comment s'excuser, il les consola de son sourire généreux en les invitant à remédier à leurs erreurs. En cas de réunions et d'audiences, ainsi que sur la tribune des cérémonies du Parti et de l'Etat, on le voyait toujours sourire lumineusement.

C'est justement avec cette chaleur humaine qu'il put vaincre toutes les épreuves et difficultés inimaginables de l'histoire et endurer secrètement toutes les peines qui déchiraient le cœur.

Le président de la sous-commission de l'Asie et du Pacifique de la commission diplomatique de la Chambre des représentants des Etats-Unis fut le premier politicien américain à avoir visité la RPDC après la guerre de Corée.

Lors de l'interview avec les journalistes tenu en 1980, alors que le dossier sur son entretien avec Kim Il Sung fut rendu public après 20 ans, il dit : au cours de notre dialogue en quelque 4 heures, le Président Kim Il Sung avait certes l'air extraordinaire et doux ; il souriait au long de la conversation ; en somme, j'ai eu l'impression qu'il était un homme de cœur.

Même en face de ceux qui se livraient à dénigrer par derrière tout en n'approuvant que pour la forme, Kim Il Sung se montrait généreux à leur égard, au lieu de gronder et de s'en prendre à leur duplicité qu'il n'ignorait pourtant pas, afin de leur donner l'occasion de s'avouer coupables ou de s'amender.

Devant l'ennemi, il a les yeux furibonds de rage tandis qu'en face des gens du commun, son visage s'illumine d'un sourire affectueux.

Hong Myong Hui, renommé comme un talent de la nation, qui souffrait le martyre d'apatride, dit un jour à son fils que Kim Il Sung avait été charmé par son éblouissant sourire.

Sa réponse traduit le cœur du peuple coréen et de nombreuses gens du monde captivés par son sourire radieux.

Lorsque Kim Il Sung visitait en juin 1984 la Yougoslavie, un reporteur photographe de ce pays manqua le moment historique où le Leader coréen descendait de son train, un sourire éclatant au visage. Et il confessa son erreur : il avait un sourire désarmant, débordant d'affection ; son sourire dont émanent la magnanimité, la générosité, l'attraction, la chaleur humaine, nul caméraman au monde ne serait à même de le reproduire fidèlement.

Le sanglotement désespéré du peuple coréen au moment des derniers adieux à Kim Il Sung en juillet 1994 s'expliqua par le fait qu'il ne pouvait pas retenir le regret du père affectueux.

En général, l'homme exprime par le sourire ses sentiments tels que joie, contentement et plaisir qu'il éprouve dans sa vie quotidienne.

Chacun du peuple coréen garde dans le cœur l'aspect du père affectueux au sourire rayonnant. Mais pourtant, peu de gens au monde sauraient ce qu'il avait dans son for intérieur, lui qui avait tant pleuré des malheurs des autres.

En vérité, dans sa vie octogénaire, il n'y avait pas que la gaieté, le contentement, la joie. Toute sa vie riche plus de larmes que de joies, il dut, plus que personne, souffrir tant de douleurs de pertes.

Il connut toutes les peines qu'un être humain puisse éprouver, et les afflictions des plus grandes lui coûtèrent tant de larmes. En effet, les larmes n'en finissaient plus de couler de son cœur.

Si, bien que commandant prestigieux à la volonté de fer et doyen politique, il s'affligea secrètement et pleura plus que personne, cela tenait à ce qu'il avait de l'affection pour l'être humain et de la chaleur humaine.

Si la chaleur humaine est l'un des sentiments les plus véritables de l'être humain, elle s'exprime par de sincères larmes.

Celui qui sait pleurer est digne d'être un vrai héros, tel est son point de vue particulier.

Le 2 janvier 1988, le 8 juin et le 6 novembre 1989, Kim Il Sung dit aux cadres du Parti, de l'Etat et de l'armée : l'homme doit avoir

beaucoup de larmes ; un homme froid et insensible ne verse pas une goutte de larme, même s'il y est invité ; un vrai héros sait pleurer.

C'est par la tendresse pour son peuple et par l'amitié pour ses compagnons d'armes qu'il versa tant de larmes. Quand il eut perdu ses camarades aimés, il pleura à fendre le cœur.

La disparition de ses compagnons d'armes lui causa dans l'âme des plaies qui ne se cicatrisent jamais.

Chaque fois que ses camarades le quittait aux journées de la guerre antijaponaise, il s'affligea à tel point qu'il oublia sommeil et repas, rédigea lui-même leur oraison funèbre ou enterra leurs dépouilles tout en versant des pleurs à n'en finir plus.

A l'époque de cette guerre, à la nouvelle de la mort d'un agent de l'Internationale communiste avec qui il se lia à peine depuis dix jours, tombé, frappé de balles ennemies, il s'enferma dans une pièce pour passer toute la journée à pleurer sa mort. Après la Libération, la disparition de ses compagnons d'armes, dont Kim Chaek, An Kil, Pak Tal, celle des patriotes tels que Ho Hon, Hong Myong Hui et celle des combattants patriotes de la réunification comme Kim Jong Thae, Choe Yong Do lui causèrent des douleurs indicibles au point qu'il ne s'arrêta plus de verser des larmes.

Quand son conducteur décéda d'une mort subite, frappé d'une paralysie cardiaque, il présida ses funérailles et choisit en personne l'emplacement de sa tombe. Et après son enterrement, il fit retarder le départ en proposant de passer une nuit encore avec le défunt, si pressé soit-on, et il resta à jeun toute la journée, le visage baigné de pleurs sans fin.

Il considéra le combat avec l'ennemi comme gagné ou perdu principalement en fonction de la perte en effectifs.

Un jour, à l'époque de la guerre de Libération de la patrie, il fustigea certains commandants qui, contrairement à l'orientation du PTC en matière de guerre souterraine, ont introduit une quelconque « guerre de mouvements » incompatible avec la situation du pays dans les batailles, ayant pour conséquences la perte de nombreux soldats. Et il dit d'un ton catégorique : une bataille qui est finie avec une grande perte dans nos rangs n'est pas celle victorieuse.

Nous rejetons la manière de penser des guerriers bourgeois qui portent un toast de victoire, tout indifférents aux sacrifices lourds de la masse des soldats en qui ils ne voient que des moyens de guerre, poursuivit-il.

Un regard rétrospectif nous fait savoir que l'histoire des guerres mondiale abonde en exemples où l'on a trinqué au succès des opérations gagnées sur une montagne de cadavres : au début du XXe siècle, les Japonais lancèrent plus de 130 000 hommes à l'assaut du port de Lüshun défendu par quelque 51 000, qu'ils prirent au

bout de 7 mois au prix d'une grande perte (plus de 110 000 morts et blessés), pourtant, ils crièrent victoire ; lors de la Seconde Guerre mondiale, les troupes américaines et britanniques sacrifièrent plus de 122 000 hommes dans leur débarquement à Normandie, qu'elles présentèrent pourtant comme « modèle » du débarquement moderne ; le débarquement à l'île I-o japonaise de 20,3 km^2 commandé par MacArthur, censé victorieux, valut au commandant une promotion de général à cinq étoiles.

A l'époque de la lutte armée antijaponaise, Kim Il Sung fit appel aux ingénieuses tactiques de guérilla dans les combats pour en sortir victorieux presque sans subir de perte en vies, mais le rare sacrifice de ses soldats lui fit verser des larmes sans fin ; à l'époque de la guerre de Libération de la patrie aussi, il ne considérait jamais des batailles pour gagnées si elles eurent coûté une perte en effectifs.

Il haïssait le plus des hommes insensibles.

Du 25 mars au 3 avril 1989, le pasteur Mun Ik Hwan, conseiller de la Coalition pour le mouvement démocratique national de Corée du Sud, visita Pyongyang. Au cours de sa visite, il rencontra Kim Il Sung pour exprimer son soutien pour le projet de convocation de négociations politiques des personnalités dirigeantes du Nord et du Sud en vue de consulter le projet de réunification par fédération, proposé par lui dans son message du nouvel An 1989.

A peine arrivé à l'aéroport de Kimpho en Corée du Sud, il fut arrêté par les autorités qui le condamnèrent à 7 ans d'emprisonnement pour la visite en RPDC. Elles eurent l'effronterie de proposer à celle-ci des pourparlers.

A ce propos, Kim Il Sung dit : le gouvernant sud-coréen est un homme cruel, purement dépourvu de chaleur humaine, étant donné son culot d'avoir incarcéré le vieux pasteur septuagénaire qui avait à veiller sur sa mère malade ; à quoi servirait une rencontre avec cette espèce d'homme.

L'humanité dont il est doué est sincère et constante, car même le temps ne la terne ni ne l'altère.

Après la Libération, un jour, Jo Ki Chon, auteur de l'épopée *le Mont Paektu*, le visita. Kim Il Sung admira, en premier lecteur de l'épopée, ce que le poète récitait devant lui. L'épopée est riche en parties qui touchent le cœur. Ce qui l'émut le plus, c'était la partie reflétant l'affliction du protagoniste du poème qui enterre Yong Nam tué par les balles de l'ennemi. Voici la partie :

…

Toi, bûcheron des hautes montagnes !
Abats les arbres avec précaution,
Car ils protègent les âmes des soldats
Qui ont péri pour la patrie

Et toi, voyageur qui chemine dans les montagnes,

Ne touche pas les pierres qui bordent le chemin,

Qui sait ?

Sous ces pierres reposent peut-être

Ceux qui pour leur peuple ont sacrifié leur vie.

…

Dans cette partie, ne retenant plus son émotion, Kim Il Sung pleura silencieusement en songeant à ses compagnons d'armes tombés ; l'évocation de nombreux martyrs connus ou inconnus enterrés dans les plaines et montagnes d'un lointain sol étranger sans stèle funéraire l'affligea cruellement. L'amitié qu'il a gardée dans son cœur pour eux ne se fana ni ne changea aucunement en dépit du temps.

Il est tout naturel qu'une fois qu'il le rencontre, chacun soit captivé tout de suite par sa sensibilité propre à émouvoir mille cœurs. Aussi jouit-il en tout temps du soutien et de la confiance de tout le monde.

Il n'y a aucun obstacle devant la sincérité de l'affection humaine.

Attirés par sa sublime chaleur humaine aux jours de la lutte antijaponaise, non seulement les révolutionnaires et les gens du peuple, mais aussi des nationalistes invétérés, des capitalistes consciencieux, des propriétaires fonciers patriotes et des hauts dignitaires de religion ont éprouvé de la vénération pour lui

seulement âgé de moins de 30 ans et l'ont soutenu sincèrement. Après la Libération, même ceux qui se prétendaient des personnages influents se sont inclinés devant sa largesse d'âme.

Un chercheur doyen d'une fondation internationale pour la paix des Etats-Unis a affirmé : l'ex-Président américain Carter a dit qu'il est très ému par le Président Kim Il Sung et qu'il le respecte comme un dirigeant politique ; si je dois apprécier sa personne, j'avoue qu'il est doué d'une tendresse humaine.

Le fait que le peuple coréen et les autres gens du monde ressentent tous une chaleur humaine en sa personne et se montrent déférents à son égard tient à ce qu'il incarne une humanité propre à toucher les cœurs plutôt qu'il excelle en idéologie et en direction.

Aussi, vit-il toujours dans la mémoire des Coréens et des peuples progressistes du monde.

Père, une appellation donnée par le peuple

Kim Il Sung a vécu toute la vie très humblement. Se considérant comme un fils du peuple et son serviteur, il refusa toujours les louanges à son égard et ne toléra guère tout essai et tout acte de le mettre à l'honneur.

Néanmoins, parmi les dénominations accordées à lui par le peuple, il y eut une seule qu'il ait acceptée avec grande satisfaction et bien volontiers. C'est justement le père du peuple, mot qui signifie les parents.

Dans son entretien tenu en juillet 1985 avec une délégation du Parti de gauche des communistes de Suède en visite en RPDC, il dit : nos cadres m'appellent père ; moi, je ne dis pas non à cette appellation.

Il l'informa en détail des succès et expériences obtenus par son pays dans la révolution et l'édification : les cadres du Parti et de l'Etat ici présents sont tous formés par moi-même ; aussi m'appellent-ils père, à quoi je ne m'oppose pas ; je les invite toujours à se conformer bien aux consignes du père pour travailler en cadres fidèles au pays, en bons serviteurs du peuple et en véritables révolutionnaires.

Entre de nombreux termes honorifiques et autres dénominations dédiés à lui par ses camarades révolutionnaires et le peuple dès les premiers jours de son engagement dans la révolution, ce fut père qu'il accepta avec la meilleure satisfaction et considéra comme un sujet de fierté.

Lui, Président de la RPDC et Secrétaire général du Comité central du PTC avec nombre de titres honorifiques de pays étrangers, était plus fier de cette appellation que de ses fonctions publiques.

En RPDC, on commença à employer le terme : père, pour exprimer

les liens de sang nouant le Leader et le peuple, qui aime appeler celui-là avec le plus familier des termes honorifiques dédiés à lui.

Le père du peuple, exclamation poussée par les Coréens de tout leur cœur, traduit leur reconnaissance d'avoir vécu dans son giron plus affectueux que celui de leurs propres parents, tandis que Kim Il Sung lui aussi désirait de toute sa vie d'être ainsi appelé par son peuple.

Bien entendu, chacun a ses propres parents, mais le peuple coréen voit en la personne de Kim Il Sung le vrai père.

Pour lui, Kim Il Sung était à la fois un soutien spirituel et une affection maternelle : avec l'amour qui dépasse de beaucoup celui des propres parents, il protégea toujours sa sécurité tel un bouclier et cultiva son bonheur en bon jardinier.

Il ne cessa de poursuivre ses visites aux usines, fermes, unités sous la neige et la pluie pour s'occuper de la vie matérielle des civils et des militaires et se dépensa entièrement à les nourrir, à les habiller et à les loger.

Dès son tendre âge, il vécut le martyre de la nation en détresse : alors que la population pleurait de la perte du pays tout en vivant dans une extrême misère, il naquit d'une famille paysanne typique ; aussi ne souffrit-il pas moins que les autres de la faim et eut-il du mal à porter des habits et des chaussures dignes de nom.

Chaque fois qu'il avait envie de manger de la viande, il souhaitait avoir un furoncle, et pour épargner des chaussures qui lui tombaient rarement, il ne les portait qu'une fois arrivé à l'école. Sa maison natale que l'on voit aujourd'hui encore était une chaumière de gardien de cimetière, et quelques récipients, dont une jarre déformée, et des outils aratoires, voilà tout ce qui composait les biens de sa grande famille. Toute la famille devait se contenter de la bouillie de sorgho moulu et n'arrivait pas à avoir une pendule tant enviée jusqu'à la Libération, telle est la situation familiale où il est né et a grandi comme celle des plus pauvres foyers coréens sous le joug colonial japonais.

Pas moins que les autres, il souffrit de la faim, de la misère de n'être pas vêtu ni chaussé convenablement et ressentit amèrement la tristesse de ne pouvoir aller à l'hôpital ni à l'école, faute de moyens de payer.

Jamais de sa vie octogénaire il n'oublia ces douloureuses expériences vécues en fils d'une nation colonisée. Aussi proposa-t-il comme objectif important du socialisme d'habiller bien le peuple, de le nourrir au riz blanc accompagné d'une soupe à la viande et de le loger dans une habitation à toit de tuiles pour donner toute sa vie à sa réalisation.

C'était la veille au soir du 15 avril 1952, alors que la guerre

battait son plein. Ses collaborateurs se faisaient de la bile à propos de son 40e anniversaire qu'on ne pouvait fêter de façon significative.

Vers 23 h 23 min, un fonctionnaire de l'ambassade de l'Union soviétique en RPDC visita Kim Il Sung pour lui transmettre le télégramme de Staline. Celui-ci écrivit de lui offrir 50 000 t de farine de blé.

Kim Il Sung se félicita fort en disant que la farine de blé valait mieux qu'un message de félicitations en plusieurs feuilles de papier. Ses collaborateurs, émus de son affection sans bornes pour le peuple, eurent des larmes aux yeux.

Lors de son entrevue ultérieure avec des cadres coréens, Staline leur raconta qu'il fit l'envoyer le 15 avril en Corée en croyant que celle-ci le réjouirait plus qu'un message de félicitations envoyé à l'occasion de son anniversaire.

Au plus fort de la guerre, il fit aménager près du Commandement suprême un poulailler et un bassin piscicole pour s'occuper lui-même de l'élevage de 300 poules et de 1 000 truites arc-en-ciel et cultiva divers légumes, ce pour nourrir un ambitieux dessein de développer l'aviculture, l'élevage et la culture maraîchère. Et il fit partir un avion pour un pays étranger même au fort des hostilités, afin de se procurer de bonnes races s'il le fallait pour accroître la production de viande et d'œufs destinés à l'alimentation du peuple.

Ainsi vit le jour pendant la guerre le centre d'élevage de canards de Kwangpho situé dans l'arrondissement de Jongphyong, province du Hamgyong du Sud.

Il ne cessa jusqu'aux derniers jours de la vie de parcourir les champs de régions lointaines pour s'intéresser aux travaux agricoles. Tant et si bien qu'un jour, très réjoui de voir les boîtes à lunch des enfants rencontrés être emplies de riz blanc, il éclata de rire un bon moment.

Moi, pourvu que grâce à une réussite dans l'agriculture, je puisse faire notre peuple manger à sa faim, j'abandonnerai volontiers la fonction de Président pour diriger en conseiller les affaires du secteur agricole, voilà des propos émouvants qui témoignent de la chaleur de son amour pour le peuple.

Un jour, il alla jusqu'à remettre à plus tard l'entrevue avec une délégation étrangère prévue dans le programme de ses activités extérieures pour diriger le secteur avicole.

Le 6 mai 1993, il se félicita beaucoup que 56 vers de terre de bonne espèce envoyés en juin 1978 par le Dirigeant Kim Jong Il au centre d'élevage de poules de Sopho prolifèrent.

Le lendemain, il visita ce centre avicole.

En voyant des vers de terre grouiller dans une caisse, il dit d'un air ravi : « **Bon, c'est très bon.** »

Puis, il se dirigea vers l'habitation de vers de terre où régnait l'odeur d'excréments des animaux domestiques, dont vache et poule, et de paille de maïs.

Son collaborateur suggéra de renoncer à y entrer. Kim Il Sung s'y introduit le premier en disant : peu importe l'odeur ; la visite au centre d'élevage de poules ne vaudra rien si l'on quitte sans voir son local de vers de terre. Tout indifférent à une odeur répugnante qui emplissait dedans, il fit une personne fouiller le fumier avec une pelle à main. Il gardait un sourire joyeux dans le visage en regardant un bon moment de gros vers de terre se tordre, enchevêtrés les uns dans les autres.

Il fit ensuite le tour d'un poulailler répandant une odeur écœurante, où il s'enquit de l'élevage et de la ponte de sa volaille. Après, ajournant toujours l'audience avec une délégation étrangère prévue dans l'immédiat, il présida dans un petit bureau du centre d'élevage une consultation des responsables du secteur avicole.

Pour lui qui faisait sans cesse ses inspections sur le terrain, peu importait que fussent mauvais le temps, le chemin et les conditions d'unités d'activité. Une extrême fatigue et de nombreux jeûnes ne lui comptaient non plus.

Son unique et perpétuel souci était de mieux nourrir la population. Ses visites pour son bien se poursuivirent des usines

aux fermes, des villes aux provinces, des écoles aux unités. Une fois dans une usine, il visita d'abord la cantine de son pensionnat avant de se renseigner sur sa production tandis que dans une ferme, il n'oublia pas de passer chez un paysan pour ouvrir le pot de vivres et le buffet dans la cuisine.

Dans chaque unité d'activité où il se rendit, il ne manquait jamais de faire le tour de tels endroits. C'est pourquoi les photos le présentant dans le réfectoire, la cuisine et le chantier de production d'appoint destinés aux gens du commun ne sont pas moins nombreuses que celles le montrant prononçant un discours dans les salles de réunion ou s'entretenant avec des personnes.

Sa préoccupation au sujet de la vie de la population était non seulement de l'alimenter mieux mais toujours de l'habiller et le chausser comme il faut, et de lui fournir suffisamment d'articles d'usage courant.

Lors de sa visite d'une unité, on lui apprit qu'une jeune soldate avait reçu de sa sœur cadette une lettre où elle lui confiait la pénurie de chaussures. Avec la même affection dont il avait fait preuve pendant la guerre antijaponaise pour chausser à tout prix les enfants de la zone de guérilla, il lut dans cette lettre confidentielle l'opinion publique ; il fit convoquer une réunion du Comité politique du Comité central du Parti, où il critiqua sévèrement la production insuffisante de chaussures et trouva lui-même une solution à ce problème.

Lors de ses tournées d'inspection, il remarquait des enfants mal vêtus, quand il fit arrêter sa voiture pour s'informer auprès d'eux de la raison et prendre des mesures nécessaires. Et il s'arrangea de sorte que tous les enfants du pays se voient fournir des vêtements neufs selon les saisons. Les habiller aux frais de l'Etat était le dessein qu'il a nourri déjà depuis les jours de la guerre antijaponaise.

Le 12 avril 1977, il visita l'école secondaire de Yonphung dans la ville d'Anju pour voir les élèves habillés d'uniformes scolaires fournis aux frais de l'Etat. Réjoui de les voir s'amuser gaiement, vêtus comme des fleurs multicolores, il dit : leur tenue est plus élégante que la mienne. Et il passa toute la journée à les prendre en photo. Ce jour-là, il s'estima très satisfait avec ces mots réitérés : dans ma vie de 60 ans sont rares des jours contents, mais jamais je ne me suis pas senti plus joyeux qu'aujourd'hui !

Lors d'une réunion consultative des responsables du secteur économique tenue dans les derniers jours de sa vie, il était tellement content du rapport d'un cadre concerné sur la fourniture de vêtements neufs à tous les enfants du pays qu'il le remercia plus d'une fois.

Lors de sa visite du magasin de Ryongyon dans l'arrondissement d'Anju en juin 1958, il demanda si l'on y vendait des pantalons pour vieilles femmes et recommanda à son personnel de tenir compte de la demande des clients au lieu de ne songer qu'au montant des

ventes. Pour définir le plan national de production de tissu, il en calcula avec soin dans son carnet la quantité par foyer, par personne.

Un jour de l'âpre guerre, il se rendit en personne à un marché se renseigner auprès d'un commerçant de galettes et d'un charcutier sur les conditions de vie du peuple. Et il s'arrangea pour en aménager un nouveau souterrain. Pour lui, l'amélioration de la vie de la population était l'une des plus importantes tâches de l'Etat.

Tout ce qui est destiné à la vie de la population comme les vivres, le sel, les œufs, le poisson, le savon, les chaussures, le bois de chauffage le préoccupait constamment. Grâce à sa sollicitude pour le peuple, le système de soins médicaux gratuits et celui d'enseignement gratuit furent mis en vigueur, et l'amélioration de la vie de la population proposée comme le principe suprême des activités du Parti et de l'Etat.

L'homme, pour vivre longtemps, fait appel à l'entraînement physique, au soin de la santé, à l'administration des fortifiants.

Mais, Kim Il Sung, qui veillait à faire son peuple jouir d'une bonne santé, considéra la vie aisée de celui-ci comme la première condition de la sienne. Chaque fois que les cadres et les gens du commun lui souhaitaient bonne santé, il leur disait qu'il pourrait vivre cent ans pourvu que le peuple vive dans l'aisance sans plus se soucier de rien.

Aussi les Coréens s'accordent-ils à l'appeler de tout leur cœur grand père, père affectueux, pour témoigner de leur gratitude envers lui qui les avait entourés d'un amour dépassant celui des propres parents.

Venu à l'arrondissement de Changsong, région montagneuse reculée, Kim Il Sung indiqua le moyen de faire vivre heureux sa population en goûtant lui-même de la gelée de glands d'une saveur astringente. Sans son soin d'alimenter les citadins de la ville, notamment les enfants, en maïs en herbe et en patates, il serait inconcevable de voir circuler sans cesse le convoi chargé de fruits, de légumes, de patates destinés à leur alimentation selon les saisons.

Pour les militaires de l'Armée populaire, il était non seulement le Commandant suprême mais toujours leur père affectueux.

Il daigna mettre la main dans les chaussures ouatées des soldats pour en évaluer l'épaisseur, et lors de la guerre, alla jusqu'à céder à une sentinelle son bonnet fourré et ses gants.

Faire du pays entier une grande famille était son idéal. Pour le réaliser, il travailla plus en père affectueux du peuple et en chef de la grande famille qu'est le pays.

Pour lui qui érigeait les enfants en rois du pays, le plus grand plaisir était de passer un temps agréable en chantant et dansant avec eux. Quand ses accompagnateurs et autres cadres se montraient

impatients à propos de son emploi du temps surchargé, il murmurait comme pour lui-même en guise d'excuses : une fois avec les enfants, je ne m'aperçois guère de la fuite du temps. Il lui arrivait plus d'une fois de remettre son travail prévu du fait du regret de devoir les quitter.

Au début des années 1970, le journal japonais *Yomiuri Shimbun* a relaté : « La RPDC est le seul pays au monde où les enfants appellent le chef d'Etat père. Le Maréchal Kim Il Sung se remet de ses fatigues de toute l'année en passant joyeusement le jour de l'An avec les enfants. La RPDC est le royaume des enfants. Cela reflète la politique de l'Etat. » Ces écrits ont fait sensation dans la société japonaise. Ils sont issus de la plume d'un correspondant de ce journal qui, lors de sa visite en Corée, était invité au spectacle organisé à l'occasion du nouvel An, où il eut l'honneur d'être reçu par Kim Il Sung.

Avant le spectacle, il voulut photographier Kim Il Sung tapoter affectueusement la joue des enfants, caresser leur tête, s'amuser avec eux dans une salle de récréation, être assailli partout par eux qui l'appelaient père, mais en vain, tant son émotion était forte.

Pendant le spectacle, il le regarda avec vénération tantôt s'enorgueillir du talent des enfants avec ces mots : nos élèves sont excellents ; la compagnie des enfants me remet de la fatigue, me rend gai et joyeux, tantôt les bisser à tel point qu'il écrivit dans son

carnet un poème improvisé. En voici quelques parties :

Avec le spectacle des enfants
Le Maréchal Kim Il Sung fête le nouvel An
Pas de père Noël dans ce pays
Le Maréchal donne les cadeaux,
Prépare une année pleine de gloire
Ecoute chaque année leurs chants
…
Avec cris : père les enfants
Accourent vers lui par vagues,
Submergé de la mer d'enfants
Le Maréchal trouve ses plaisirs
…

Se croyant incapable de décrire au mieux dans son poème l'univers des délices des enfants avec leur père, il finit par laisser ces notes :

« Seul celui qui a été reçu en audience par le Maréchal Kim Il Sung est à même de mesurer sa grandeur, sa simplicité et son affection. S'il lui arrivait d'ouvrir son cœur sur sa personnalité, il serait à mille lieues de traduire dans son écrit ou par ses paroles ses vertus et sa noblesse d'âme, même avec la plume d'un grand écrivain ou l'éloquence d'un tribun. »

Kim Il Sung s'estima le plus heureux de célébrer de façon modeste avec les gens du commun son jour anniversaire et les jours de fête. Chaque fois que ses collaborateurs voulaient lui préparer un festin d'anniversaire, il dit : cela ne me réjouira de me servir à l'occasion de mon anniversaire un quelconque repas ou un banquet ; toute préparation à cette occasion doit être renoncée ; je veux un repas tout comme d'ordinaire. Plus d'une fois, ses inspections en province improvisées l'obligèrent de passer ses jours anniversaires ou des fêtes à discuter sur le terrain du moyen d'assurer à la population une vie aisée.

Aussi sa mort plongea-t-elle tout le peuple coréen, y compris les enfants, dans une profonde affliction.

Le docteur Angel Castro, ex-président du Front de libération nationale du Pérou, a écrit dans ses mémoires :

« Les Coréens, pour honorer le respecté Président Kim Il Sung, l'appellent père Leader. Lors de ma première visite en RPDC, je n'arrivais pas à saisir leur cœur sincère. Mais aujourd'hui, j'en viens à l'appeler comme eux sans la moindre hésitation et spontanément. Réflexion faite, je n'ai trouvé que cette appellation pour lui. »

Le journal sud-coréen *Séoul Sinmun* a relaté : « Selon l'analyse de certains experts, les sanglots répandus par les habitants de la RPDC en se frappant la poitrine, affligés d'avoir perdu le Président

Kim Il Sung s'expliquent, semble-t-il, pas seulement par les rapports entre lui et le peuple, mais encore avec une quelconque relation particulière qui les nouait. »

Un professeur honoris causa d'une université du Japon a dit : « Nulle part un amour authentique de l'homme n'est jamais épanoui dans toute sa plénitude. Mais ce que j'ai imaginé comme l'affection humaine dès mon enfance et tant désiré, je l'ai enfin trouvé en RPDC. C'était une réalité vraiment incroyable et fantastique. »

A l'avenir comme par le passé, le peuple coréen honorera à jamais Kim Il Sung en l'appelant père affectueux.

Largesse d'âme et magnanimité illimitées

Seul celui qui est doué d'une magnanimité propre à comprendre les gens de différentes couches sociales et à les embrasser dans son giron mérite d'être considéré comme une incarnation de l'affection humaine.

Kim Il Sung fit preuve d'une grande générosité pour prendre soin du peuple entier.

Il fit de l'amour et de la confiance en ses compatriotes une arme puissante. Edifier une société de pleine prospérité sur l'amour pour

les compatriotes qui vivent dans le même territoire de génération en génération en une nation homogène, tels étaient le but essentiel et le principe de la révolution qu'il s'est proposés invariablement.

Il travailla à réaliser l'union et la réunification nationales. Plus l'édification du socialisme en RPDC s'accélère et la souffrance de la division nationale persiste, plus il entoure d'un ardent amour pour ses compatriotes.

Lors de son entrevue avec lui, un Coréen au Japon, qui a agrandi son entreprise au prix d'un effort persévérant, lui fit part de son intention de créer en RPDC une usine ; il avait modifié son projet initial de sa construction en Corée du Sud en pensant que si on l'aménageait dans l'endroit où les Américains font la loi, cela revenait à confier au loup la garde d'une brebis.

Kim Il Sung apprécia son patriotisme. Et de poursuivre d'un ton tendre : puisque la Corée du Sud aussi appartient aux Coréens, ça ne vaut pas la peine de changer de projet ; une usine de plus en Corée du Sud profitera à ceux-ci, et une fois le pays réunifié, elle constituera l'un des biens de la nation coréenne et contribuera à son développement.

Comme le fait de notoriété, la Corée a dû souffrir de l'atroce domination japonaise de plus de 40 ans, de la tragique partition territoriale par les forces étrangères et de la guerre imposée par les

Américains. Entre-temps, les rapports sociaux sont devenus très compliqués à l'échelle nationale, et voire se sont produits nombre de cas d'opposition politico-idéologique et de méfiance entre les deux parties du pays.

Toujours est-il que Kim Il Sung fit preuve d'une largesse d'esprit et d'une magnanimité illimitées pour entourer tous les Coréens de son amour paternel et les conduire sur la bonne voie, sauf une poignée de traîtres à la nation et d'ennemis de la réunification.

Le sort des compatriotes sud-coréens qui, victimes du complot des Américains de perpétuer la division coréenne, gémissent sous leurs joug et pillage coloniaux lui était une plaie du cœur. Son affliction la plus douloureuse de toute la vie était de ne pouvoir leur donner au plus tôt la joie de la libération ni leur vouer son amour.

La patrie qu'il imaginait aux jours de la guerre antijaponaise était, non point celle divisée en deux, mais le pays entier libéré, et les compatriotes qui lui manquaient tant étaient tous les membres de la nation coréenne, plutôt que ceux de sa moitié. Comme il a exprimé à des correspondants du *Séoul Sinmun* venus le voir par le 38e parallèle à la fin de l'année de la Libération qu'il voulait partir sur-le-champ pour rencontrer ses compatriotes au Sud, toute sa vie, il brûlait toujours de les voir.

Aussi considéra-t-il la réunification du pays comme la tâche

suprême de la nation aussi bien que sa mission la plus sacrée. La réunification nationale était le présent le plus précieux qu'il puisse donner à la nation. La pensée des compatriotes sud-coréens sous le joug colonial américain l'obséda perpétuellement.

Même la grande pluie et la sécheresse lui étaient des sujets de souci pour l'agriculture des paysans sud-coréens. Après la Libération, grâce à sa sollicitude, eux, qui souffraient de la pénurie d'eau, en furent alimentés par les canaux d'irrigation du Nord.

Même pendant l'âpre guerre contre les agresseurs américains, soit au début du mois d'août 1950, alors que l'Armée populaire avançait vers le Sud en repoussant par une contre-attaque immédiate l'agression des troupes américaines et de la clique fantoche sud-coréenne, il appela à Pyongyang le chef adjoint du Bureau de l'exploitation forestière du Conseil des ministres, ce pour discuter du moyen de résoudre le problème du bois de chauffage des citadins de Séoul.

Les habitants sud-coréens souffraient du manque de combustible, surtout ceux de grandes villes comme Séoul. Pour se chauffer, tout fut englouti, jusqu'aux commodes, aux battoirs, aux tables. C'était une situation vraiment déplorable. Mais personne n'y porta d'importance puisqu'on était en temps de guerre.

Kim Il Sung calcula avec le chef adjoint la quantité de bois nécessaire en dénombrant les habitants et les foyers de Séoul. Si

l'on coupait des arbres au mont Thaebaek, la tâche serait facile, mais dans ce cas, on est obligé d'y mobiliser les habitants de la zone libérée du Sud ; eux, accablés de tant de peines, devront être épargnés maintenant qu'ils sont enfin dans le giron de notre République ; nous assumerons cette besogne, aussi difficile soit-elle, lui recommanda-t-il après en avoir évalué la quantité à 400 000 m^3. Et il choisit le terrain d'abattage et régla lui-même le problème de la main-d'œuvre et du fonds nécessaires. En outre, il prit soin de lui délivrer un mandat signé par le Commandement suprême.

La production de bois de chauffage fut achevée en un mois et demi d'effort consenti jour et nuit. Mais, la situation du front empirant, le repli stratégique temporaire commença ; l'époque de dures épreuves était imminente.

Kim Il Sung dit de flotter du bois coupé en tronçons sur le fleuve pour que les habitants de Séoul les tirent de l'eau pour leur chauffage.

Ainsi, en hiver de cette année-là, ces pièces de bois furent un secours efficace pour de nombreux riverains du fleuve Han. Pourtant, ils ne savaient pas d'où et pourquoi elles parvenaient à eux.

Chaque fois que le typhon et l'inondation ravageaient les régions sud-coréennes, Kim Il Sung veilla à exiger avec force des autorités sud-coréennes qu'elles acceptassent la proposition du

Nord d'envoyer aux sinistrés sud-coréens des secours, dont vivres et vêtements, de prendre en charge l'entretien des enfants orphelins du Sud, d'octroyer des bourses d'études aux élèves nécessiteux et d'offrir des emplois aux chômeurs.

De la fin d'août au début de septembre 1984, les inondations dévastèrent la Corée du Sud. Selon les informations publiées par les autorités sud-coréennes, les dégâts furent évalués : plus de 300 morts, plus de 207 000 sinistrés, plus de 36 700 maisons d'habitation détruites, plus de 67 000 hectares de terres cultivées perdues ou submergées.

Kim Il Sung amena l'ensemble des organismes concernés, en premier lieu le comité central de la Société de la Croix-Rouge, à adopter sans délai une décision consistant à envoyer des secours aux sinistrés et fit publier au monde entier le désir ardent de la RPDC en la matière.

Malgré les entraves des autorités sud-coréennes qui avaient, contre leur gré, donné au Nord leur consentement au su de tout le monde, la préparation de secours pleins de son amour fraternel et leur remise au Sud furent achevées en rien de temps : 50 000 *sok* de riz (1 *sok* équivaut à 144 kg), 500 000 m de tissu, 100 000 t de ciment, 759 boîtes en carton de médicaments de 14 sortes ; le total des secours équivalent à 18 millions de dollars US.

On pouvait répartir à chaque famille sinistrée comprenant cinq personnes 250 kg de riz et 17 m de tissu par foyer et construire avec le ciment quelque 30 000 logements dont chacun a 60 m^2 de superficie bâtie. Le matériel de secours suffisait pour stabiliser la vie des sinistrés.

Plus de 1 400 camions et 14 cargos chargés de secours passèrent la ligne de démarcation militaire, à l'étonnement du monde entier.

Quand le chef de l'Agence de planification de la sécurité de Corée du Sud d'alors le remerciait lors de son audience pour l'envoi des secours par le Nord, Kim Il Sung lui affirma que le Sud avait été plus courageux en les recevant. Le fonctionnaire sud-coréen avouera ultérieurement qu'il avait ressenti dans ses paroles le potentiel politique de l'histoire de 40 ans.

Kim Il Sung reçut sans discrimination tous les personnages qui venaient du Sud le rencontrer.

Après la Libération, bon nombre de personnalités sud-coréennes, par exemple des hommes politiques Ryo Un Hyong, Hong Myong Hui, Kim Kyu Sik, des nationalistes comme Kim Ku anticommuniste, des savants Kim Sok Hyong, Pak Si Hyong, To Sang Rok, séduits après leur audience avec lui par sa tendresse fraternelle, se décidèrent à collaborer avec le communisme.

Dès la seconde moitié des années 1980, de nombreuses gens

sud-coréens vinrent le voir au risque de leur vie.

Quand le pasteur Mun Ik Hwan, visitait Pyongyang avec des personnalités démocrates, Kim Il Sung les embrassa tous affectueusement et lia d'une amitié inséparable avec lui. Il l'apprécia comme une figure de proue du mouvement pour la réunification nationale et lui dit qu'il vouait une entière confiance à lui, sa vieille connaissance. Ultérieurement, profondément affligé d'apprendre qu'il souffrait dans une prison, il le regretta avec une grande tristesse.

Après son audience avec Kim Il Sung en RPDC, Kim U Jung, ancien président du groupe Daewoo sud-coréen, dit aux journalistes ses sentiments de vénération envers lui : « Très sympathique et doux, il met à l'aise son interlocuteur. »

Le tableau de pierre érigé à Panmunjom et portant l'autographe laissé par Kim Il Sung aux derniers jours de sa vie pour la réunification témoignera à jamais de son amour illimité pour les compatriotes.

Aux Coréens de la diaspora aussi, Kim Il Sung prodigua son affection fraternelle.

Eux, disséminés dans tous les coins du monde en victimes du sort douloureux de la nation, jouirent des soins méticuleux qu'il leur portait avec tant d'affection comme s'ils étaient ses propres frères ou enfants.

La nation coréenne est une nation homogène fière d'une histoire cinq fois millénaire qui a vécu dans un même territoire avec une même langue. Leur sort tragique est redevable à la domination coloniale japonaise et à la guerre de Corée imposée par les Américains.

Plus de 120 pays du monde comptent les ressortissants coréens.

Kim Il Sung ne tint aucun compte de leur passé, ni de leur contribution à l'œuvre nationale, ni du pays de leur résidence pour les accueillir chaleureusement et leur prodiguer une affection paternelle pourvu qu'ils appartiennent à la nation Tangun (fondateur du premier Etat coréen, au début du XXXe siècle av. J.-C.) et gardent tant soit peu l'âme de la nation.

Les ressortissants coréens au Japon le préoccupèrent le plus.

Ils se comptent à 700 000. A l'époque de son occupation de la Corée, le Japon impérialiste chercha, pour supprimer l'identité nationale des Coréens, à les priver de leurs langue et écriture et les obligea à changer de nom.

Aussi Kim Il Sung se préoccupa-t-il invariablement du sort des résidents coréens au Japon et fit-il tout ce qui lui était possible pour défendre leur dignité et leurs intérêts. Pour défendre leurs droits nationaux démocratiques et leur permettre de vivre une vie méritoire, il prit soin de faire leur mouvement s'orienter vers un mouvement patriotique pour la nation. Ainsi l'Association générale

des Coréens résidant au Japon (AGCRJ) fut-elle fondée en mai 1955 en tant que digne organisation des Coréens d'outre-mer et front uni.

L'AGCRJ fut l'objet de son amour et de sa sollicitude paternels.

En 1957, eut lieu un examen du projet de budget de cette année-là. Du fait de nombreuses tâches à accomplir dans le cadre de la reconstruction d'après-guerre, la situation financière du pays était très difficile. Vers la fin de la réunion qui a duré bien tard dans la nuit avec une discussion serrée, Kim Il Sung se renseigna sur la subvention à l'enseignement et les bourses d'études pour les enfants des compatriotes résidant au Japon.

Les participants à la réunion n'avaient jamais entendu parler d'un tel dossier dans le budget d'Etat et jugeaient les finances du pays trop insuffisantes pour comprendre ce sujet. Un homme du ministère des Finances lui fit part que ce dossier, suivant son conseil, était prévu comme un projet particulier sans pourtant être inclus dans le budget en raison de la situation financière très difficile.

Kim Il Sung dit : mais non, il faut leur envoyer sans délai des subsides pour l'enseignement ; quitte à construire une ou deux usines de moins, nous devons octroyer les fonds destinés à l'instruction des enfants des compatriotes qui endurent des peines sur le sol étranger ; l'envoi de sommes pour eux est une entreprise patriotique permanente, plutôt qu'un simple enseignement.

Ainsi le chapitre intitulé *La subvention à l'enseignement et les bourses d'études pour les enfants des compatriotes résidant au Japon* fut-il ajouté au budget, chose jamais vue nulle part au monde. De 1957 au mois d'avril 2010, soit 156 fois au total, 46,5 milliards 94, 25 millions 390 yens furent octroyés aux enfants coréens du Japon à titre de subside et de bourse d'études, ainsi que bon nombre de manuels et d'instruments de musique nationaux.

Quand les étudiants de la dernière année de l'université coréenne étaient en danger en raison du typhon rencontré sur le chemin d'une visite de la patrie, Kim Il Sung fit organiser un sauvetage spécial. Une année, il passa son précieux temps à partager dans sa résidence le repas avec les enfants d'un cadre de l'AGCRJ. Plus d'une fois, il rencontra les délégués de l'Union de la jeunesse coréenne du Japon et les cadres de l'AGCRJ malgré sa tournée d'inspection prévue en province.

La santé des cadres de l'AGCRJ fut l'objet de ses soins. Faisant grand cas du patriotisme des commerçants et industriels coréens, il les aida de son mieux dans leurs activités d'affaires, quitte à faire subir à l'Etat des pertes.

Une année, mis au courant que leur débouché était fermé, il s'arrangea pour que le pays achetât leurs marchandises, et l'autre, un million de paires de souliers et qu'ils utilisassent à leur production les matières premières et matériaux produits au pays.

Parmi ceux qui, émus par la sincérité de son affection fraternelle, se sont décidés à refaire la vie en s'engageant dans la voie pour la réunification et la prospérité nationales, figurent le pasteur Kim Song Rak, président de l'Association pour la promotion de la réunification nationale aux Etats-Unis et conseiller de la Fédération des religions de Corée du Sud, Choe Hong Hui, président de la Fédération internationale de taekwondo, Mun Son Myong, président de la Fédération mondiale pour la paix, Yun I Sang, compositeur résidant en Allemagne, Mun Myong Ja, femme journaliste résidant aux Etats-Unis, et autres à diverses professions, opinions politiques et nationalités.

Kim Il Sung donna du prix à l'intention de Mun Son Myong de contribuer de telle ou telle façon à la réunification du pays en dépit de son passé de propagande anticommuniste et d'actes d'hostilité contre la RPDC.

Séduit au cours de son entrevue avec lui par son ardent amour pour les compatriotes et sa noblesse d'âme, Mun le pria de devenir son aîné.

Kim Il Sung accepta avec plaisir sa proposition, disant : nous sommes enfin devenus des frères jurés.

A ce propos, le journal *Séoul Sinmun* a relaté : Sa visite en RPDC a fait sensation. Enormément pour cette époque-là.

Voilà la générosité et la magnanimité avec lesquelles Kim Il Sung consacra toute sa vie à vouer amour et sollicitude aux Coréens en père de la nation.

Humanité sans frontière

Kim Il Sung lia d'amitié avec de nombreuses personnalités étrangères pour leur prodiguer tant de bienfaits et de sollicitude.

Pendant presque ses 50 ans depuis la libération du pays jusqu'aux derniers jours de sa vie, il rencontra plus de 70 000 étrangers de 136 pays du monde, par exemple, chefs d'Etat, leaders de parti, personnes de toutes les couches sociales, soit en moyen plus de 1 400 par an et quelque 4 par jour.

Parmi ses connaissances, il y eut nombre de révolutionnaires, de gens du commun et de militaires chinois des Armées antijaponaises unifiées, ainsi que des révolutionnaires et militaires soviétiques de l'Armée alliée internationale.

Il reçut en audience 120 chefs d'Etat, 206 leaders de partis, 76 chefs de gouvernement, ce qui représente quelque 1 % des hôtes étrangers rencontrés. La plupart des gens qui avait eu l'honneur d'être reçus par lui relevèrent de toutes les couches sociales, c'est-

à-dire politiciens, journalistes, hommes de presse, diplomates, religieux, ouvriers, paysans, militaires, savants, étudiants, enfants.

En dépit de son emploi du temps surchargé, il rencontra tous les hôtes étrangers qui le désiraient et noua d'amitié avec eux. Dans quelques cas, il les reçut en audience bien qu'il fût en inspection sur le terrain.

Il considéra comme ses amis intimes des personnalités étrangères et des hommes progressistes qui témoignèrent du soutien pour la cause du peuple coréen et s'attachaient à l'indépendance.

De son vivant, il aima employer le mot : liens amicaux. Ce mot résume ses rapports humains avec les étrangers qui dépassèrent ceux politiques, diplomatiques et professionnels.

Mis au courant de ce qu'un savant étranger de sa connaissance avait une peine du cœur pour n'avoir pas d'enfant, il lui fit envoyer des mets fortifiants comme *sinsonro* et *insamthang* efficaces à sa santé ; fort ravi de voir un militant de la résistance être élu Président, il lui fit don d'une montre-bracelet ornée portant son nom et d'une étoffe de luxe pour le mettre à l'honneur. Quand Norodom Sihanouk, Roi-père du Royaume du Cambodge, avait perdu le pouvoir à la suite d'un événement bouleversant surgi dans son pays, invariablement il lui donna du courage et de la force et l'assista sincèrement dans son effort de redressement national.

La famille de Takaki Takeo, ancien administrateur général de l'Association pour l'échange culturel nippo-coréenne, notamment son fils, après leur entrevue avec lui, dit : « Le Président Kim Il Sung nous a reçus avec sa noblesse d'âme dont notre père nous parlait souvent. Nous ne tardions pas de voir qu'il était très sympathique et généreux. Pour nous, il est un père affectueux. »

D'après le quotidien sud-coréen *Jung-ang Ilbo* du 5 juillet 1994, le journal français *Libération* a rapporté l'interview de Clinton, Président américain d'alors, avec des reporters avant son départ pour le sommet du G-7 de Naples. Celui-ci a dit : je pense que le Président Kim Il Sung est un homme politique prestigieux qui adhère à une logique pacifique et optimiste et je compte sur sa bonne foi.

Toutes choses du monde suivent les rayons du soleil, l'homme aspire à une affection sincère. Les hôtes étrangers vouèrent à Kim Il Sung leurs respect, confiance et vénération comme ils jouirent de son amour sincère.

Un personnage étranger qui fut deux fois reçu par lui dit que celui-ci était un grand homme qui inspire un attrait particulier au point qu'on a grand peine à se séparer de lui.

« Celui seul qui a un cœur sensible mérite d'être un homme authentique, écrivit-il, ainsi qu'une fleur attire par son parfum l'abeille

et le papillon, les gens suivent un homme sensible et se réunissent autour de lui. La chaleur humaine du Président Kim Il Sung touche mille cœurs et incite à le respecter et à le suivre. »

Aussi tout le monde chanta-t-il ses louanges, comme infiniment chaleureuse était son affection pour les gens.

Son plus grand plaisir : se faire des camarades

La vie de Kim Il Sung fut une histoire de la camaraderie.

Ardente et constante était son affection prodiguée à chacun des camarades.

Il était riche en camarades. Ses innombrables compagnons d'armes qui l'ont sincèrement soutenu en tout temps et en tous lieux furent tous découverts, formés et conduits par lui-même.

Ayant hérité de ses parents une conception particulière du camarade révolutionnaire, il consacra toute sa vie à l'acquisition de camarades.

Son père Kim Hyong Jik, qui a commencé sa lutte par la recherche des camarades, lui enseigna la vérité de la vie en matière de camaraderie.

Au dernier moment de sa vie, il dit à son fils : un bon camarade

ne tombe pas du ciel ni ne surgit de la terre ; il faut le trouver et le former soi-même avec le même soin qu'on mettrait à rechercher de l'or ou des diamants ; c'est pourquoi j'ai marché à en avoir les pieds couverts d'ampoules à travers la Corée et la Mandchourie pour trouver des camarades ; et c'est pour ça que ta mère a dû, sa vie durant, servir des invités tout en souffrant elle-même de faim ; si l'on est vraiment attaché au pays et au peuple, on peut trouver des camarades aussi précieux que des lingots d'or même avec un bol d'eau de riz ou une pomme de terre ; celui qui est capable de donner sa vie pour un camarade trouvera en celui-ci un bon camarade.

C'est à l'école Hwasong que Kim Il Sung commença à gagner des camarades. A cette époque-là, il travailla à la fois à l'étude de nouvelles idées et à l'acquisition de camarades dignes d'être l'élite d'une future organisation.

Ses camarades de l'école Hwasong jouèrent un rôle d'avant-garde dans la révolution coréenne.

La Société *Konsol* de camarades, embryon du PTC, traduisit sa ferme volonté de commencer la révolution par l'acquisition de camarades et de la faire réussir grâce à leur force unie.

Entre-temps, il en vint à avoir une noble conception du camarade inédite dans la lutte pour l'émancipation des masses populaires.

Selon sa conception en la matière, le camarade était un autre

moi, et qui se fait beaucoup de camarades peut acquérir l'univers. Pour lui, le camarade était un autre soi à qui il pouvait donner sa propre vie.

Fort de cette conception du camarade, il porta plus haut le mot d'ordre de la camaraderie à chaque période de dures épreuves de la révolution coréenne pour faire celle-ci progresser victorieusement.

Dans ses mémoires ***A travers le siècle***, il écrivit : « **Les capitalistes prennent grand plaisir à amasser de l'argent, mais, pour moi, c'est un bonheur indicible, un plaisir suprême que de gagner des camarades.** »

Chaque fois qu'il se faisait un camarade, il s'en sentait fort satisfait. S'il arriva à grand-peine à trouver un camarade de valeur, il le considéra comme un événement des plus grands heureux.

A qui se dépense pour le bien de la patrie et du peuple tombent un bon camarade ou un sauveur, c'est naturel. La réunion autour de lui de nombreux camarades de valeur fut un résultat de son effort de toute la vie.

Pour lui qui faisait de la camaraderie la plus puissante force motrice de la révolution, découvrir des camarades et nouer avec eux des liens de camaraderie était la première étape du travail et de la vie quotidienne.

Le peuple coréen le suivit en l'appelant grand Leader, père

affectueux, camarade Kim Il Sung. Mais cette dernière appellation donna lieu à une affaire sérieuse.

Une fois, les paysans d'une ferme déposèrent des plaintes à propos de son appellation : camarade. Selon eux, absolument impossible de l'appeler avec un mot banal.

Ils pensèrent intolérable d'ajouter ce titre si commun à son auguste nom.

Lui, qui considérait comme camarade chacun de ses compagnons révolutionnaires, fit plus grand cas des liens de camaraderie que des rapports entre le Leader et ses soldats.

Sa première rencontre avec Choe Hyon, illustre guerrier antijaponais, eut lieu en septembre 1933 à l'occasion de l'attaque du chef-lieu du district de Dongning. Choe, tout vexé d'avoir manqué le combat en raison de l'arrivée tardive de son estafette, demanda à Kim Il Sung ayant cinq ans de moins que lui.

–Respecté commandant Kim Il Sung, n'y a-t-il pas quelque autre plan d'attaque par ailleurs ?

–Le titre « Respecté » ne convient pas à un jeune homme. Je vous prie de m'appeler simplement Kim Il Sung.

–Qu'est-ce que le grand âge ou la jeunesse ont à faire là-dedans ? Dans mon for intérieur, il y a longtemps que je vous ai placé, commandant Kim, à la tête des troupes coréennes. Il est donc

parfaitement naturel de vous traiter avec respect.

–Si l'on flatte ainsi les jeunes gens, ils peuvent du coup devenir présomptueux, la tête peut leur tourner. Si vous continuez à me flatter ainsi, je serai obligé de rompre avec vous toutes relations.

–Je vois que vous en avez à revendre. Désormais, je vous parlerai tout simplement, comme vous le voulez.

Bien entendu, cet épisode d'il y a longtemps montre qu'il avait fait grand cas des sincères relations entre les camarades, au lieu de la politesse superficielle.

Toute sa vie il voulut et exigea de ses compagnons qu'il fût traité comme un camarade qui partage vie et mort avec eux pour la réalisation du même but.

Incarnation de la camaraderie, il considéra comme le plus précieux trésor d'avoir beaucoup de camarades, et c'était son plus grand bonheur que de jouir de leur amour et de leur confiance.

Il se glorifia le plus de s'entourer de compagnons de valeur. Il aima dire que tout au long de sa révolution, il avait vécu sous la protection et dans l'amour de ses amis qui dépassaient ceux de ses propres parents.

A ses yeux, la fidélité aux obligations était un critère moral pour juger de la valeur d'un homme. Aussi érigea-t-il ceux qui savaient se sacrifier aux obligations en modèles d'une noble moralité et par

contre, mit-il à l'index les renégats et les traînards de la révolution comme des gens moralement déchus.

Pour penser comme pour agir, il fit grand cas des obligations entre gens.

Bien des gens le questionnèrent sur le secret de la victoire de la guerre révolutionnaire antijaponaise, c'est-à-dire sur ce qui avait rendu puissante l'ARPC au point de s'opposer au Japon, une nouvelle puissance militaire.

Il écrivit à ce propos dans ses mémoires ***A travers le siècle*** : **« Pourquoi l'ARPC a-t-elle été si puissante ? Quand on me demande, je réponds qu'elle a été une collectivité unie, cimentée par la loyauté. Notre cohésion n'aurait pas pu être si puissante, si elle avait tenu uniquement et purement à la communauté d'idéologie et de volonté et qu'elle n'avait pas reposé sur la morale et la loyauté. »**

La guerre révolutionnaire contre le Japon était menée dans les pires conditions : manque de soutien de la part d'une armée régulière et manque d'un Etat comme arrière sûr. La victoire de cette guerre tint non point à l'importance des effectifs ni à la supériorité de l'armement de l'ARPC mais à l'union étroite de ses rangs basée sur la morale et la loyauté.

A la politique despotique et à la répression fasciste de

l'impérialisme japonais qui cherchait à étrangler la révolution coréenne et à supprimer la nation coréenne Kim Il Sung opposa par la stratégie de la loyauté révolutionnaire et de l'union des rangs pour conduire à la victoire cette guerre.

En mai 1971, à Pyongyang, un membre du cercle artistique de l'usine d'articles d'usage courant en plastique des glorieux blessés militaires de Wonsan eut fini son interprétation à l'instrument des *Chant du Général Kim Il Sung* et *Il neige*. Celui-ci fut le premier à le bisser, provoquant des applaudissements enthousiastes.

Il essuya avec son mouchoir ses yeux mouillés de larmes. Il pleurait de gratitude envers les glorieux blessés militaires qui continuaient à soutenir fidèlement leur Commandant suprême.

Le spectacle fini, il se leva doucement et essuya de nouveau ses larmes. La vue du spectacle des glorieux blessés militaires fait venir les larmes aux yeux, dit-il d'une voix émue, ils ont versé leur sang pendant la guerre.

Il proposa de se faire photographier avec eux.

Dans la salle d'attente du théâtre, disant que les glorieux blessés militaires étaient tous de précieux camarades révolutionnaires, il recommanda de veiller sur eux, de faire grande publicité par les journaux pour leur spectacle et d'inviter les militaires de l'Armée populaire à leur spectacle.

Il vit dans leur spectacle plus un serment de la foi et de l'obligation prêté au Parti et au Leader qu'une simple représentation artistique.

S'ils avaient versé leur sang dans une lutte à outrance contre l'ennemi, c'était tant pour répondre à son bienfait de leur avoir donné la joie de la libération et de la liberté que pour s'acquitter de leur devoir en tant que soldats.

Soucieux de soigner leur santé, Kim Il Sung fit créer un hôpital spécialisé dans l'opération orthopédique et une école exclusivement destinés à eux et instituer un système des subsides pour eux. Et il veilla à construire des usines dans les villes et arrondissements où ils vivent pour qu'ils continuassent à s'épanouir dans l'intérêt de la révolution. Chaque fois qu'il les voyait vivre et travailler avec optimisme, il les complimenta sur leur courage. Et il fit tout son possible pour les mettre à l'honneur en les considérant comme ses perpétuels compagnons de la révolution.

Ses obligations envers les camarades furent sans bornes. Forcément, le temps enterre dans l'oubli bien des choses : joie, chagrin, ami.

Avec une obligation constante, il leur prodigua amour et sollicitude même après leur décès.

Dans ses mémoires ***A travers le siècle***, il écrivit : « **Le survivant**

ne doit pas oublier le mort. S'il garde son souvenir intact, c'est que leur amitié a toujours été solide, vraie et indéfectible. »

Selon lui, dans le cas contraire, il n'y a jamais eu d'amitié. Sans des sentiments de camaraderie dépassant le temps et la mort, on ne saurait dûment perpétuer l'histoire et les traditions.

La révolution présuppose le sacrifice. La disparition de ses camarades l'affligea au point qu'il jeûna pendant des jours.

Grâce à ses obligations invariables envers les compagnons d'armes disparus, fut aménagé au pic Jujak du mont Taesong le Cimetière des martyrs révolutionnaires abritant les bustes des aînés de la révolution antijaponaise.

Au début, on proposa d'y ériger un monument où seraient inscrits les noms des combattants antijaponais. Cet avis fut désapprouvé par Kim Il Sung qui désirait montrer à la postérité leur aspect particulier au moyen de buste.

Or, la plupart d'eux furent enterrés sur le sol étranger sans avoir laissé aucune photo. De surcroît, personne ou presque ne pouvait se rappeler leur image puisque des dizaines d'années se sont déjà écoulées.

Kim Il Sung garda dans son esprit telle quelle la physionomie de chacun.

Il aida des sculpteurs à reproduire fidèlement les images de ses

soldats. Quand une envie lui venait de voir ses anciens compagnons d'armes, il les regarda par la fenêtre de son bureau dans le Palais des Congrès de Kumsusan d'alors et conversa avec eux dans son for intérieur.

Un jour d'août 1960, il rencontra un vieux qui pêchait à la ligne au bord du fleuve Taedong. Ayant appris que le pêcheur était un coiffeur de l'école des enfants des martyrs, il le complimenta sur le métier avec un large sourire dans le visage.

Pour témoigner sa gratitude au vieux coiffeur qui s'occupait des enfants des martyrs, il rebroussa son chemin d'inspection pour daigner prendre avec lui un déjeuner en lui versant du vin.

Innombrables sont les épisodes qui témoignent de la sublimité de ses sentiments de camaraderie : sa photo avec Kim Chaek, son plus fidèle compagnon, gardée dans un coffre-fort jusqu'au dernier moment de sa vie, les statues des combattants antijaponais érigées partout dans le pays, les villes, établissements et autres unités d'activité portant leurs noms, leurs enfants formés par lui-même en dignes cadres.

Touché par la camaraderie de Kim Il Sung, Staline, lors d'un banquet réunissant les chefs d'Etat des pays socialistes, proposa le premier de lever un verre à la santé de Kim Il Sung et puis un autre à la mémoire de Kim Chaek, bras droit de celui-ci.

L'univers des sublimes obligations morales était tellement étendu.

Parmi les étrangers avec qui il lia d'amitié et qui l'aidèrent tant soit peu au cours de ses activités révolutionnaires, on compte des Chinois, des militaires soviétiques, notamment Apanassenko et Novitchenko, et voire une Mongolienne.

Son regret d'anciens amis intimes fut si grand qu'il avoua son cœur dans ses mémoires : « **J'avais envie de me faire délivrer un passeport de citoyen ordinaire pour quelques mois, pendant lesquels, une paire de souliers de travail aux pieds, les jambes de pantalon enserrées dans des bandes molletières, un sac sur le dos, comme du temps de la guérilla, je ferais une randonnée à travers nos anciens théâtres de combat cachés dans la verdure, en mangeant volontiers des boulettes de riz, en passant à gué les rivières, les pantalons retroussés, j'irais sur les tombes de mes camarades pour m'incliner devant leur âme et les revêtir de gazon, j'irais voir et saluer mes anciens bienfaiteurs.** »

Sa nostalgie de la vie de simple citoyen ne tint qu'au désir de s'acquitter de ses obligations morales.

En conclusion, il prouva devant l'histoire la vérité qu'une révolution mue par la force de la camaraderie est toujours victorieuse.

3 Puissante force morale

Kim Il Sung avait une puissante force morale.

Toute sa vie il s'anima de cette force morale, héritage familial.

Son long chemin révolutionnaire fut parsemé de toutes épreuves et difficultés inimaginables. C'est avec sa foi, sa volonté, son courage, son cran, son enthousiasme révolutionnaire, son optimisme en avenir qu'il sut avoir raison de ces épreuves et obstacles.

Réussir à tout prix au nom de la patrie et des compatriotes tant aimés, telles étaient sa détermination et son attitude de toute la vie. Sa force morale irréductible servit de modèle pour le peuple coréen et fut à la source de la dignité de la Corée.

Audace incomparable

L'audace est une qualité qui détermine la force morale d'un homme.

Kim Il Sung fit appel à une audace et à un cran sans pareils pour conduire la révolution et le développement du pays.

Son audace s'exprima par la force d'âme à toute épreuve et la persévérance dont il fit preuve pour atteindre tout objectif en dépit de la pire situation. Elle fut manifestée également dans l'esprit d'offensive avec lequel il fit face à toute agression et à tout défi de l'ennemi.

Il conduisit à la victoire les deux guerres révolutionnaires. Une contre l'impérialisme japonais qui se prétendait le maître de l'Asie. L'autre contre l'impérialisme américain, soi-disant le plus puissant au monde.

Se décider avec deux pistolets à affronter un impérialisme fort de l'armement, dont avions, tanks, navires de guerre, était inconcevable du point de vue du sens commun.

S'il a déclaré une guerre contre les Japonais, c'est qu'il crut fermement en la victoire de la juste cause et en la force de son propre peuple.

Les innombrables faits de la guerre révolutionnaire antijaponaise témoignèrent de son audace : il risqua sa vie pour sauver de la purge contre *Minsaengdan* la révolution ; il fit organiser en plein jour une manifestation à l'occasion de la fête bien que sa troupe fût poursuivie par l'ennemi.

Pour défendre la dignité nationale et le destin du pays, il fit preuve d'une force morale indéfectible tout au long de la guerre de Libération de la patrie.

Le 25 juin 1950, jour du déclenchement de la guerre de Corée par les Américains, il convoqua une session extraordinaire du Conseil des ministres.

Il entra dans la salle de réunion en disant :

« …Les Américains se sont lourdement trompés sur les Coréens. »

Jetant son regard sur l'assistance, il déclara : ils méprisent les Coréens ; le loup doit être maîtrisé à coups de bâton, comme dit un dicton, et il faut montrer les forces des Coréens à l'agresseur insensé. Du coup, toute l'assistance fut saisie d'admiration devant son audace et convaincue que la guerre était déjà gagnée.

Devant son audace et son esprit, des généraux américains réputés après la Seconde Guerre mondiale sortirent vaincus de la guerre de Corée.

Des experts militaires américains dirent à ce propos : « La guerre de Corée dirigée par le Général Kim Il Sung se termina par la défaite des Etats-Unis avec bon nombre de leurs guerriers illustres morts ou destitués, par exemple limogeage de plusieurs commandants en chef des troupes onusiennes et de ceux du 8e corps d'armée américain. MacArthur et Eisenhower, censés maréchaux réputés, y mordirent la poussière. »

Un critique militaire occidental a publié dans *New York Times* son écrit : « Les marchands de guerre de Wall Street ont eu tout à fait tort de faire fi de la Corée du Nord. Les troupes nord-coréennes, quoique inférieures en armement, firent appel à une stratégie, à une tactique et à des méthodes de combat peu communes. Les généraux américains auraient dû se rendre compte qu'ils avaient affaire au Général Kim Il Sung fort habile en guerre de guérilla. »

Clark, commandant en chef des troupes américaines de l'Extrême-Orient et de celles de l'ONU, dit après avoir signé l'accord d'armistice à Panmunjom : « Puisque j'ai été aux prises avec le Général Kim Il Sung, je reconnais mon impuissance. Nul ne peut l'emporter sur la Corée. »

C'est grâce à l'audace sans égale de Kim Il Sung que le peuple coréen a pu rabattre l'orgueil des Américains et inaugurer une nouvelle époque pour la lutte anti-impérialiste et anti-américaine.

Lorsque le socialisme échouait successivement dans des pays d'Europe orientale, il publia ses œuvres classiques, dont *Mettons encore plus en évidence les avantages du socialisme instauré dans notre pays* (24 mai 1990), *Résultats de l'entretien avec la délégation du Parti social-travailliste des Etats-Unis* (5 octobre 1990), *Réponses aux questions posées par le rédacteur en chef du journal japonais Mainichi Shimbun* (19 avril 1991), *Notre socialisme est un socialisme basé sur le concept du Juche* (16 avril 1994), pour déclarer sa position révolutionnaire d'affronter jusqu'au bout les réactionnaires impérialistes de tout acabit.

Au niveau de sa direction de la révolution et du développement du pays, il conçut avec largeur d'esprit toute entreprise pour la mener avec dynamisme jusqu'à son achèvement.

Le barrage-écluse maritime de l'Ouest est l'un des témoins de l'époque du Parti du travail qui montrent son dynamisme révolutionnaire et sa capacité d'action. En octobre 1981, à la 4e session plénière du 6e Comité central du PTC, Kim Il Sung présenta les quatre tâches de transformation de la nature. A cet effet, il initia la construction du barrage-écluse maritime de l'Ouest et définit un grand projet de réalisation de cette tâche.

Il proposa d'achever cette construction dans quelques années au lieu des dizaines, une durée présumée par certains cadres et

experts, après avoir choisi son emplacement dans une mer agitée.

Forts de son organisation audacieuse et de sa capacité d'action, les bâtisseurs militaires et civils ont accompli l'exploit prodigieux d'achever le barrage-écluse maritime de l'Ouest rien qu'en cinq ans avec leurs propres équipement, matériel et technique.

Oser entreprendre tout projet et le pousser jusqu'à son achèvement pourvu qu'il profite à la postérité, tels étaient le principe et le style de travail que Kim Il Sung adopta.

Celui-ci prescrivit au secteur de la prospection de découvrir dans les parages de Kapsan un gisement en cuivre. La prospection réitérée échoua en dépit de précieuses sommes gaspillées. La poursuite ou non de la recherche fut mise sur le tapis.

Kim Il Sung fit y affecter encore de gros fonds de sorte que la découverte de minerai aboutisse. Grâce à son attention soutenue, le secteur de la prospection en vint à trouver du minerai, contribuant au développement de l'économie nationale et à l'amélioration de la vie du peuple.

Il méprisa la manière de travailler avec une ardeur fugitive et fit preuve d'une persévérance en toute entreprise.

Une politique une fois définie, il s'employa à son exécution sans la moindre vacillation et donna libre cours à l'opiniâtreté jusqu'à sa réalisation.

En mars 1987, lors d'une réunion consultative des responsables du secteur de l'industrie chimique, il insista sur la nécessité d'établir au sein des cadres le style de travail consistant à vivre selon nos convictions et leur recommanda de se débarrasser de la manie de délaisser à mi-chemin leur tâche.

Il fit preuve toute sa vie d'un esprit d'offensive défiant toutes épreuves.

Avec un aplomb imperturbable et un cran inflexible, il conduisit à la victoire la révolution coréenne.

A propos de son esprit d'offensive, il écrivit dans ses mémoires :

« Ainsi, j'ai opté toute ma vie pour l'offensive, et jamais pour la défensive. Depuis les premiers jours de mes activités révolutionnaires jusqu'à ce jour, j'ai mis en œuvre les tactiques d'offensive, allant toujours de l'avant au-devant des difficultés. Jamais je n'ai reculé ni hésité à les affronter. Jamais je ne les ai détournées ni évitées. Si j'ai préféré les tactiques d'offensive, en allant au-devant des difficultés aux différentes étapes de la révolution, c'était à cause des impératifs de notre révolution, complexe et pleine d'épreuves. Si dans les remous des événements politiques complexes du XXe siècle, j'avais été pour la défensive, pour le recul et les détours, je n'aurais pu surmonter les obstacles qui se dressaient sur notre chemin. La stratégie révolutionnaire

que nous nous sommes fixée à cette époque-là, celle d'aller au-devant des difficultés et de les maîtriser, était, estimé-je, tout à fait juste. »

La stratégie d'offensive qu'il adoptait toute sa vie témoigna en résumé de son cran peu commun. Au début de ses activités révolutionnaires comme à l'époque de la lutte armée antijaponaise, chaque fois qu'il se trouvait dans la pire circonstance, il bravait la mort pour tourner la situation à l'avantage de la révolution et convertir malheur en heur.

Il est tout naturel que le poète Ri Chan ait écrit dans son hymne le *Chant du Général Kim Il Sung* « Traces de sang sur les chaînes de Jangbaek, Traces de sang sur les méandres du fleuve Amnok » puisque celui-ci avait su aplanir les pires circonstances sans nombre par son audace d'affronter toujours l'ennemi dans des combats à outrance.

Pendant la Dure Marche, en février 1939, Kim Il Sung décida une marche en plein jour en traversant une immense plaine depuis le mont derrière le village de Jiazaishui du district de Changbai sans hésiter ni craindre l'apparition de l'ennemi.

Il écrivit dans ses mémoires en se rappelant cette marche hasardeuse : depuis son mirador, l'ennemi se contenta de nous voir passer sans même oser pousser un cri ; à l'issue de ce passage, nous nous en sommes étonnés un peu nous aussi ; quand, traqué aux abois, on se décide à braver la mort et qu'on prend son courage à deux mains, on peut surmonter tout obstacle.

Lorsqu'en printemps 1937, la troupe principale de l'ARPC se trouvait à Xiaotanghe encerclée par l'ennemi, Kim Il Sung, pénétrant la faiblesse de celui-ci, la fit emprunter les grandes routes pour entrer dans les zones habitées, sauvant ainsi ses hommes en danger.

Lui seul put réussir à coup sûr cette opération si périlleuse puisqu'il était doué d'un courage assez fort pour garder le sang-froid même si le ciel devait écrouler sur soi.

En printemps 1939 aussi, pour déboucher rapidement dans le secteur de Musan, il fit ses troupes oser marcher en plein jour sur la route de garde Kapsan-Musan nouvellement construite par l'ennemi, ce qui provoqua l'ahurissement de celui-ci.

Fort de son esprit d'offensive, il fit subir une défaite cuisante aux Américains qui se prétendaient les plus puissants après la Seconde Guerre mondiale, et dans les années 1960, leur déclara, lors de l'incident *Pueblo*, navire-espion américain, et celui de *EC-121*, avion-espion américain, la ferme détermination coréenne de répondre à leurs « représailles » par des représailles et à la guerre totale par une guerre totale, déjouant ainsi leurs tentatives d'agression.

Lorsqu'au début des années 1990, les Etats-Unis et l'Agence internationale de l'énergie atomique imposaient à la RPDC une inspection nucléaire, il fit publier la position intransigeante d'y répondre par une riposte impitoyable.

Pour la révolution, la patrie et le peuple, il brava mille dangers toujours en première ligne des combats de la résistance antijaponaise et de la guerre de Libération de la patrie.

Dans son discours prononcé le 18 octobre 1966 devant les cadres du Comité central du PTC, il dit :

« Autrefois, lorsque je me battais en partisan, je m'enhardissais jusqu'à me précipiter au-devant des dangers, au mépris des balles qui pouvaient m'atteindre, mais, bien que trouant mon havresac, elles ne me touchaient point. Vous ne pourrez continuer votre travail révolutionnaire que si vous avez une telle foi révolutionnaire. »

Pendant la résistance contre le Japon, il commanda chaque combat, le mauser à la main, se trouvant dans l'endroit le plus chaud.

A l'époque de la guerre de Libération de la patrie, il monta sur la cote 1 211, située en première ligne du front et pour encourager, sous la pluie de balles et de bombes, les militaires à gagner leurs batailles.

Insistant sur l'importance stratégique de cette cote, il leur précisa les tactiques de la défendre.

Forts de ses directives, ils en vinrent à la défendre sous le mot d'ordre : *Pour le Commandant suprême !* et à briser l'« offensive d'été » de l'ennemi.

Grâce à sa force morale irréductible et à son aplomb imperturbable, le peuple coréen put gagner la guerre de Libération de la patrie et accomplir des succès prodigieux tant dans sa sauvegarde du socialisme que dans sa création et son développement.

Avec un aplomb à toute épreuve, Kim Il Sung conduisit à une issue victorieuse la révolution et le développement du pays.

La fabrication de la poudre avec ses propres moyens dans la base de guérilla antijaponaise fut aussi un résultat de son esprit inflexible et de sa conviction que quand on est décidé, il n'y a rien d'impossible.

Après la guerre de Libération de la patrie, il fit généraliser la culture de maïs en dépit du conservatisme et de la passivité de certains, apportant ainsi une solution satisfaisante au problème alimentaire du pays.

Même dans une situation si critique, il garda toujours son sang-froid pour tourner la circonstance défavorable à l'avantage de la révolution et transformer le malheur en heur.

Un jour, lors du repli stratégique de la guerre de Libération de la patrie, il donna au chef du régiment des gardes du corps l'ordre

d'organiser une marche de sensibilisation sur les rues de la capitale Pyongyang.

La marche de chants organisée à son initiative dans la situation bouleversée inspira à tout le peuple, y compris aux citadins de la capitale, la confiance dans la victoire.

Ceux-ci, voyant les gardes du corps défiler fièrement en chantant le *Chant de la défense de la patrie*, se persuadèrent que la guerre conduite par Kim Il Sung était déjà gagnée.

Quand les Américains et les bellicistes sud-coréens cherchaient à provoquer une nouvelle guerre durant des dizaines d'années postérieures à la guerre, il disait : il faut continuer à construire jusqu'à minuit même si la guerre menace d'éclater demain matin. C'est avec cet aplomb imperturbable qu'il engagea le peuple coréen à maintenir un élan révolutionnaire dans l'édification du socialisme.

Dans les années 1960, l'incident du golfe du Tonkin et la crise dans les Caraïbes provoqués par les Américains conduisaient la situation dans la péninsule coréenne au bord d'une guerre. Le relâchement de l'édification économique causé par la crainte d'une guerre est une expression du pessimisme, affirma-t-il, nous devons penser à écraser l'agresseur plutôt qu'à éviter la destruction de la guerre.

Sa foi inébranlable et son aplomb imperturbable découragèrent

les Américains d'une nouvelle tentative d'agression contre la RPDC depuis plusieurs dizaines d'années.

En somme, Kim Il Sung était un homme sans égal dans le cran et la force morale.

Homme débordant d'ardeur

Kim Il Sung était un grand homme fervent qui a su faire appel à son ardeur sans pareille tant pour vaincre toutes les épreuves que pour accomplir des exploits immortels.

Dès le début de son engagement dans la révolution, il se consuma entièrement en dévouement à sa cause, en amour pour son peuple et en ardeur au travail. Sa vie pleine d'activités dynamiques est à la source des victoires glorieuses du peuple coréen.

La RPDC doit à sa direction énergique de s'être débarrassée d'un retard et d'une misère séculaires pour s'ériger en puissance socialiste politiquement souveraine, économiquement indépendante et militairement autodéfensive.

Le temps lui manqua perpétuellement.

A ses assistants qui le sollicitaient de ne pas travailler dès le petit matin jusque tard dans la nuit il répondit avec un sourire

généreux que cela relevait de son habitude de longue date.

Je me suis promis de dormir mon content dans le pays libéré, dit-il, mais en vain puisque bien des tâches m'attendaient, à savoir la fondation du parti, de l'Etat, de l'armée, successivement suivie de la guerre, de la reconstruction, de la grande marche Chollima ; comment rattraper les autres si je passe mon précieux temps à dormir ou à me reposer ; en somme, mon emploi du temps surchargé ne me permit pas de faire la grasse matinée ; à quoi bon la santé si elle n'est pas pour la révolution, et le révolutionnaire doit travailler sans relâche.

A l'époque de la guerre de Libération de la patrie, soit en décembre 1950, il passa les deux nuits blanches à rédiger un rapport à présenter à la 3e session plénière du Comité central du Parti.

La guerre est une confrontation avec l'ennemi tant du point de vue de la foi et de la volonté que de l'enthousiasme, assura-t-il en disant à ceux qui s'inquiétaient de sa santé, il nous faut redoubler d'ardeur pour hâter le jour de la victoire.

Un jour de novembre 1968, il quitta le petit matin Pyongyang pour discuter sur le terrain du développement de l'aviculture du pays et de l'amélioration de la vie de la population ; il visita le centre d'élevage de poules de Ryonggang et celui de vaches laitières de Ryonggang et présida dans la ferme coopérative de Chongsan

une réunion consultative des responsables des centres d'élevage de poules de Kangso et de Ryonggang, de celui de vaches laitières de Ryonggang et de cette ferme ; après s'être contenté de quelques pommes de terre et du pain comme un déjeuner dans sa voiture, il poursuivit ses visites d'inspection pour l'après-midi.

A son retour à Pyongyang, dans un bureau du Comité central du Parti, il examina des vêtements d'hiver fournis aux élèves et enfants ; dans la soirée, il se rendit à une subdivision communale de l'arrondissement de Jung de la capitale pour s'enquérir en détail de la vie de la population, notamment du chauffage, de l'aménagement des établissements de services, crèches et écoles maternelles ; il revint à son bureau en vue de rédaction de ses œuvres *Pour la solution des difficultés existant dans le domaine des transports* (16 novembre 1968) et *Quelques problèmes relatifs à l'administration du travail* (16 novembre 1968) ; à minuit bien passé, il rentra chez lui avec ses ouvrages inachevés.

Son heure du lever étant 4 h du matin, ce jour-là, il ne s'accorda que deux heures de repos. Voilà son perpétuel horaire.

Pour moi, la visite des usines et fermes est aussi un repos, assura-t-il d'un sourire ses seconds qui le priaient de se reposer un dimanche, je me sens très content quand je suis arrivé à trouver, au bout d'âpre discussion avec d'autres, une solution à des problèmes

compliqués, et cela aussi me sert à me remettre de fatigue.

Le révolutionnaire doit s'employer à ses tâches au point d'oublier le sommeil et le repas, quitte à en tomber, recommanda-t-il souvent.

Pour la libération de la patrie, il brava mille peines sous la tempête du mont Paektu et, après la Libération, et pour l'édification d'une nouvelle Corée, il se fraya le premier un chemin plein de difficultés et épreuves en terrain rude.

Le 26 août 1966, en dépit du très mauvais temps, il se rendit à l'île Pidan sur la mer de l'Ouest de la Corée pour résoudre le problème de l'habillement de la population.

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il se donna corps et âme pour le bien de la patrie et du peuple.

Son train pour la rencontre du peuple parti dès le début de l'édification d'une nouvelle Corée ne cessa de siffler jusqu'au dernier moment de sa vie.

L'ex-Président yougoslave Tito lui recommanda de se reposer sans travailler. A ce propos, Kim Il Sung dit : je compte continuer mon travail ; l'ardeur au travail d'un révolutionnaire est infinie.

Malgré son âge octogénaire, il s'occupa avec une énergie incroyable des affaires de l'Etat ; il rencontra des gens de toutes les couches sociales, tous les vétérans de la lutte révolutionnaire antijaponaise et les enfants des martyrs révolutionnaires pour leur

donner de précieuses directives. Et il profita de ses rares loisirs pour écrire ses mémoires ***A travers le siècle***.

Aux dernières années de sa vie, il souffrit de la maladie de cœur.

L'année de sa mort, il fut atteint d'ophtalmie.

De ce fait, il eut de la peine à lire son dernier message du nouvel An.

Il dut se faire opérer des yeux. Même un jeune homme a besoin de plus d'un mois de cure de repos après ce genre d'opération.

Pourtant, quelques jours seulement après cette intervention chirurgicale, il reçut Son Won Thae, puis se fit photographier avec les participants au Ve congrès de l'Organisation des enfants de Corée.

Les 5 et 6 juillet 1994, à la veille de son décès, il convoqua une réunion consultative des responsables de l'économie pour leur donner des directives-programme à suivre dans l'édification économique du socialisme.

Il dirigea sur place les travaux d'une quarantaine d'usines et unités de l'APC en deux années depuis avril 1992, année de son 80e anniversaire, jusqu'à sa mort.

Pour réaliser la réunification du pays, tâche suprême de la nation, il décida de tenir une conférence au sommet Nord-Sud et élabora lui-même les initiatives politiques et économiques à y avancer. Et il examina des documents en la matière pour les ratifier.

De son vivant, il fit 54 visites dans 87 pays étrangers en parcourant le trajet de plus de 522 460 km. Il reçut en audience d'innombrables chefs d'Etat, hommes politiques et personnalités renommées de différents pays du monde.

Il déploya d'intenses activités diplomatiques en recevant de nombreux étrangers, notamment l'ex-Président américain Jimmy Carter, posant ainsi de solides bases tant pour l'amélioration des rapports RPDC-Etats-Unis que pour la paix et la sécurité en Asie du Nord-Est et dans le reste du monde.

Grâce à son effort inlassable, la révolution coréenne progresse toujours et le peuple jouit d'un bonheur croissant.

Grand homme au cœur sensible et optimiste

Kim Il Sung vécut toute sa vie dans l'optimisme. S'il a conduit victorieusement la révolution coréenne non moins ardue et compliquée que celle d'autre pays sans le moindre déraillement ni le moindre arrêt, c'est qu'il a su surmonter de bon cœur les difficultés avec un optimisme révolutionnaire. Chaque fois que la révolution était confrontée à de multiples épreuves, il fit appel à un optimisme révolutionnaire pour les vaincre. Il écrivit dans ses mémoires ***A travers le siècle*** :

« L'espérance de vie d'une personne dépend, entre autres de sa vision de la vie optimiste. De la même façon, l'issue et la vitalité de l'œuvre révolutionnaire d'un pays dépendent dans une grande mesure de l'optimisme de son peuple. Telle est mon opinion. »

Il eut plus que personne tant de peine et d'afflictions de la perte. Pourtant, jamais il ne se laissa aller au découragement ni flancher. Avec une foi en la victoire et un optimisme débordants, il affronta toutes les épreuves et difficultés rencontrées par la révolution. C'est toujours avec un optimisme révolutionnaire qu'il tourna la situation défavorable à l'avantage de la révolution et convertit le malheur en heur.

Fort de la conviction inébranlable qu'avec un peuple et des camarades fidèles à ses côtés, ainsi que les armes, il gagnerait à coup sûr, il surmonta toutes les difficultés à l'époque de la lutte révolutionnaire antijaponaise comme pendant l'âpre guerre de Libération de la patrie.

La lutte armée antijaponaise organisée et commandée par lui se caractérisa la dureté inouïe de ses conditions : les partisans de guérilla devaient affronter l'impérialisme japonais qui se prétendait le « maître de l'Orient ».

Kim Il Sung profita de toutes les occasions pour inspirer à ses soldats l'optimisme en disant : une fois le pays libéré, nous irons ensemble à Pyongyang goûter la célèbre soupe du mulet et *kuksu* froid, puis monterons à la colline Moran pour admirer la vue du fleuve

Taedong. Dans l'adversité, il les amena à mener une vie optimiste en chantant et dansant.

Et il créa lui-même des chants et pièces de théâtre révolutionnaires pour diffuser parmi les soldats et la population. En dépit de la dureté des circonstances et conditions, il veilla à organiser régulièrement les cours de formation politique et militaire, des séances de divertissement sous un beau clair de lune et de solennels rassemblements conjoints de l'armée et de la population à l'occasion des fêtes.

Il fêta le premier mai 1940 avec un simple plat de grenouilles et dit à ses hommes : aujourd'hui, nous nous contentons d'un petit plat de grenouilles, mais plus tard, quand nous aurons écrasé l'impérialisme japonais, nous célébrerons la libération du pays en mangeant le célèbre plat de mulet du Taedong ; aujourd'hui, l'ennemi veut nous anéantir et nous attaquer avec acharnement, mais nous ne reculerons devant rien ni ne nous laisserons faire ; nous resterons confiants en l'avenir et fiers d'être Coréens, fiers d'être des communistes de Corée ; nous nous battrons plus énergiquement pour anéantir l'agresseur japonais et libérer la patrie.

Forts d'un optimisme révolutionnaire, les partisans antijaponais purent fabriquer à mains nues des bombes pour combattre l'ennemi, et une combattante, bien que voyant ses yeux perdus par l'ennemi, cria avant de mourir sur l'échafaud : maintenant, je n'ai pas mes yeux, mais je vois le triomphe de notre révolution.

Pendant l'âpre guerre de Libération de la patrie, Kim Il Sung fit appel à un optimisme révolutionnaire pour triompher de toutes les difficultés.

Encouragés par son optimisme révolutionnaire, l'armée et le peuple coréens firent preuve de leur héroïsme collectif dans leur lutte contre les troupes d'agression des 15 pays ayant comme chef de file les Américains pour la sauvegarde de la souveraineté, de la dignité et du territoire de la patrie.

Pendant la reconstruction d'après-guerre, alors qu'on devait se relever à partir de néant tout comme lors de l'édification du socialisme caractérisée par l'incessante provocation de guerre des Américains et les complots d'empêchement des révisionnistes, opportunistes et chauvinistes des grandes puissances, il garda intact son perpétuel optimisme.

Selon lui, la vie optimiste est indispensable pour que les militaires et les civils débordent d'un enthousiasme révolutionnaire, d'un moral de combat et d'une ardeur à la production redoublés et qu'ils soient sensibles et civilisés. L'issue de la guerre aussi dépend plus de leur force morale et de leur foi en la victoire que du nombre des effectifs et de la modernité des armes.

Un jour de l'âpre guerre, Kim Il Sung assista à la réunion

de la cellule du Parti de la commune de Hajang, arrondissement de Ryongchon dans la province du Phyong-an du Nord, où il recommanda aux membres du Parti d'oser dans l'adversité affronter difficultés et obstacles à la tête des masses et de vivre dans l'optimisme. Et de poursuivre : seuls ceux qui avaient foi dans la victoire et une ferme volonté pouvaient vivre dans l'optimisme sans se laisser aller au découragement ni flancher devant les épreuves de la guerre ; l'optimisme, la confiance et le courage en face des difficultés relevaient de l'esprit du peuple coréen en lutte ; rien ne pourrait avoir raison d'un tel peuple.

Il fit remarquer souvent : par notre expérience de la vie, nous sommes convaincus que le chant, c'est le signe de l'optimisme, c'est le symbole de la victoire de la révolution ; la vie réclame la poésie, la danse, la musique ; une vie qui en est dépourvue, vaudrait-elle la peine d'être vécue ?

Passionné de littérature et d'arts, il créa en personne des œuvres littéraires et artistiques révolutionnaires ; à l'époque de la lutte révolutionnaire antijaponaise, il écrivit lui-même celles, telles que *Mer de sang, la Jeune Bouquetière, Une conférence internationale sanglante, le Destin d'un membre du corps d'autodéfense, la Chapelle du village,* le *Chant de la nostalgie,* le *Chant de la guerre antijaponaise*.

Comme ses chants préférés, il y a le *Chant révolutionnaire,*

Chant de la mer, Chant des pionniers du mouvement Chollima, Mort à l'ennemi.

Un soir de printemps, son assistant entendit un son agréable de l'harmonica sortir du jardin de la résidence où hébergeait Kim Il Sung en inspection dans la province du Phyong-an du Sud. A sa surprise, il remarqua que celui-ci jouait de l'harmonica ; son interprétation était à tel point qu'elle rappela un ensemble instrumental.

Après son exécution de chants révolutionnaires *la Marche des partisans* et le *Chant du pouvoir populaire*, sa suite le bissa par des applaudissements enthousiastes.

Ça suffit pour ce soir, déclina-t-il l'invitation de ses seconds, j'aurais organisé chez moi tous les soirs un concert pour vous inviter si je n'avais pas été chef d'Etat ni Secrétaire général du Comité central du Parti ; l'homme doit vivre dans l'optimisme, et le révolutionnaire ne doit jamais se laisser aller au découragement.

Il aima aussi le sport, entre autres natation, tennis, ping-pong. La chasse et la pêche à la ligne, c'est son passe-temps préféré. Pourtant, ses occupations étaient si nombreuses qu'il ne put s'accorder le temps nécessaire.

Même ses rares occasions pour le sport ou le loisir furent consacrées à la réflexion sur des stratégies et tactiques importantes ou à la recherche de solutions aux questions urgentes dans la réalité.

Il garda toujours intactes sa confiance en la victoire de la cause et sa joie de vivre, quelque lourdes que soient ses responsabilités devant la révolution. Animé d'un tel optimisme, il conduisit à la victoire la révolution coréenne et l'émancipation du monde entier.

Fermement convaincu que l'optimisme décide de l'issue de la révolution d'un pays et de la valeur d'une vie de l'homme, tant dans sa révolution que dans sa vie quotidienne il vit tout en rose. Si la révolution coréenne a pu, contre vents et marées, progresser énergiquement, c'est qu'elle puisa une force inépuisable dans son esprit optimiste.

4 Homme à la fois éminent et simple

Kim Il Sung était simple du point de vue humain. La simplicité humaine, là était son charme.

S'il a bien mérité de l'Histoire et du peuple en portant tout le fardeau de la révolution et du développement du pays, il a cependant mené toute sa vie une existence pareille à celle de millions de personnes. Il ne différait en rien du peuple par la vie qu'il menait, dans tous ses détails, notamment le port vestimentaire et le manger. Il s'est voué entièrement à la révolution et au bien du peuple sans jamais penser à faire quoi que ce fût pour son bien personnel. Aussi le peuple, à sa pensée, éprouve-t-il un respect sans bornes, pleurant son absence.

Kim Il Sung qui a vécu en homme simple avec le peuple, vit encore et vivra toujours à ses côtés.

Simplicité dans la pensée et la conduite

Un des aspects saillants de la simplicité de Kim Il Sung, c'est une grande modestie.

Il vit sobrement en se conduisant humblement sans jamais se permettre le moindre privilège, autre attrait caractéristique de sa personnalité.

Sa modestie exceptionnelle le faisait apparaître aux yeux des Coréens comme des étrangers comme un homme à la fois éminent et simple.

Toute sa vie, il se considéra comme fils du peuple, expression qui résumait sa modestie.

Il se faisait de cette qualité une règle constante de son travail et de sa vie quotidienne.

Pendant la lutte armée antijaponaise, en février 1935, il arriva qu'il fût grièvement atteint de la grippe.

Voici l'histoire : sur la demande des communistes chinois opérant en Mandchourie du Nord, il était parti en première expédition (octobre 1934-février 1935) dans cette région à la tête d'une unité expéditionnaire forte d'environ 170 hommes de l'ARPC.

Arrivée à destination, l'unité mena des opérations militaires et politiques fulgurantes, s'acquitta de ses missions politiques et militaires, et, se mit enfin en route pour regagner Wangqing. Or, des obstacles cinglants lui barrèrent le passage à chaque pas : poursuite obstinée des troupes « punitives » japonaises, froid glacial, disette, combats générateurs de sacrifices, maladies.

L'ennemi s'acharnait contre les partisans, en ricanant : « Si nous parvenons à mettre à mort un seul communiste à force de tuer une centaine de personnes, c'est déjà un gros profit de gagné pour nous. Tandis que nous pouvons suppléer un manque de 100 hommes, les partisans ne pourront combler le manque d'un seul homme. »

Comme, dans ce contexte, Kim Il Sung se proposait même de monter la garde chaque nuit à l'égal des soldats, il finit par attraper la fièvre maligne aux environs de Tianqiaoling et perdit connaissance. L'unité comptant maintenant 16 hommes, en proie au désespoir devant le choix entre la vie et la mort, s'était effondrée autour de la charrette portant Kim Il Sung, quand celui-ci, reprenant à peine ses esprits, composa le *Chant de la guerre antijaponaise*. Les partisans, chantant aussitôt ce chant, purent s'éloigner de ce mont, où la mort les guettait, et atteindre la demeure du vieux Jo Thaek Ju sise au fond de la vallée Dawaizi des monts Laoye. Les soins de la famille Jo, aidant, Kim Il Sung se rétablit comme par miracle. Quand il

revint à lui, son planton lui relata ce qui s'était passé. Kim Il Sung s'adressa alors au vieux Jo : grand-père, dit-il, je vous remercie ; je vous dois d'avoir survécu.

Le vieux lui répondit : « Non, commandant Kim, c'est le ciel qui vous a envoyé à nous. Vous vous êtes rétabli dans cette cabane, mais vous ne le devez pas à nous, au contraire, c'est au ciel. » Puis, comme s'il voulût remercier le ciel, il leva la tête et fixa les yeux sur le plafond.

Kim Il Sung, pris d'embarras, lui dit : **« Grand-père, je vous prie de ne pas dire pareils mots. Vous avez trop loin, en me comparant à un grand général envoyé par le ciel. Je ne suis pas venu du ciel, mais je suis fils et petit-fils du peuple, issu d'une famille de paysans sans nom. »**

Le vieux sursauta alors d'étonnement, disant qu'il traînait une pauvre existence mais qu'il mesurait le mérite militaire de Kim Il Sung qu'il savait par ouï-dire. Sur ce, il pria ses enfants de s'incliner poliment devant son interlocuteur.

L'expression : fils du peuple, aussi courte fût-elle, traduisait assez sa noble volonté de ne faire qu'un avec le peuple et de vivre en homme du commun au milieu du peuple. On y voyait aussi le mode de vie auquel il attribuait une valeur insigne.

Fils du peuple désigne, d'une manière générale, un homme issu

du peuple et vivant en son milieu. Kim Il Sung l'était certes. Mais nul ne l'a mis en parallèle avec les fils du peuple ordinaires, car sa personnalité s'est avérée exceptionnelle dès le jeune âge.

Sur la scène politique internationale, il jouissait d'une haute réputation. Staline le désigna par le terme de héros le plus jeune de l'Orient et Mao Zedong et Zhou Enlai lui confièrent instamment, aux derniers moments de leur vie, le soin de veiller sur la cause de l'émancipation de l'humanité. Tito s'épancha à lui, acte tout à fait inhabituel pour lui, prêta une attention particulière aux rapports humains qu'il avait noués avec lui et, au moment de rendre l'âme, lui confia le soin de s'occuper de l'avenir du mouvement de non-alignement.

Même Jimmy Carter, au retour de son entrevue avec Kim Il Sung pendant sa visite à Pyongyang, déclara aux journalistes, que celui-ci, homme remarquable, était comme un complexe valant les trois Présidents américains les plus réputés.

Mais pourtant, Kim Il Sung fut d'une modestie invariable jusqu'à la fin de sa vie. En avril 1994, en recevant en audience le groupe de journalistes de *CNN* des Etats-Unis, il confia : **« Beaucoup de gens de par le monde, ce me semble, s'intéressent beaucoup à moi parce que je suis un homme d'Etat de longue date. Mais je suis un homme ordinaire qui n'a rien de particulier. »**

Dans la préface de ses mémoires, il a résumé ainsi sa vie glorieuse :

« Ma vie n'a rien de spécial sinon que j'ai tâché de la mettre au service de ma patrie en unissant mon destin à celui du peuple. Cela m'a suffi et j'en tire joie et satisfaction. »

Kim Il Sung était d'une extrême franchise. Il était le modèle de la franchise à l'égard du Parti et de l'Etat.

Le PTC et la RPDC devaient leur dignité au prestige de Kim Il Sung et trouvaient la principale source de leur puissance invincible dans l'éminente direction de celui-ci. C'est pourquoi le peuple appelait unanimement le PTC et l'Etat « Parti du camarade Kim Il Sung » et « Corée Kim Il Sung » et percevait à travers les idées et la direction de Kim Il Sung un avenir radieux de la révolution coréenne. Malgré cela, Kim Il Sung était plus franc que personne à l'égard du Parti et de l'Etat. Le peuple coréen comme tant de gens dans le monde le voyaient avec admiration à la tête du PTC et de la RPDC, mais cependant, il se considérait toujours comme un des citoyens de cet Etat et comme un des membres de ce Parti, point de vue où commençaient sa pensée et son action.

Après avoir reçu de l'organisation du Parti la tâche qui lui incombait, il lui rapportait ce qu'il avait fait pour la remplir. Alors, très souvent, il faisait remarquer qu'il lui revenait, en tant que

membre du Parti, de recevoir des tâches, de les réaliser, puis de faire un rapport sur l'état d'exécution.

Il est exclu qu'il y ait au sein du Parti des membres supérieurs et des membres inférieurs et qu'une double discipline y soit admise, telle est la position qu'il préconisait à l'égard du Parti et ne cessait d'exiger que les cadres adoptent, en leur prêchant par l'exemple.

Après la Libération, une cellule du Parti fut mise sur pied au sein du Comité organisationnel central du Parti communiste de Corée du Nord. Kim Il Sung fut alors le premier à présenter à la cellule son curriculum vitae. Pendant la guerre menée contre les impérialistes américains, il lui arriva de passer toute une nuit à écrire le rapport **« Situation actuelle et tâches immédiates »** (21 décembre 1950) à présenter lors de la 3e session plénière du Comité central du Parti. Cependant, le lendemain matin, la première chose qu'il fit, ce fut d'aller payer sa cotisation du Parti au secrétaire de la cellule.

Un jour, une proche assistante eut l'occasion de jeter un coup d'œil sur des cotisations de la cellule dont relevait Kim Il Sung. Quelle surprise ! On y voyait mentionnés par mois l'appointement de Kim Il Sung et la cotisation correspondante qu'il avait payée ainsi que la signature qu'il avait apposée.

Elle s'était crue mieux placée que personne pour connaître la noblesse d'âme de Kim Il Sung. Mais elle découvrit qu'il touchait

le même appointement que les travailleurs ordinaires et payait le taux de cotisation correspondant !

Plus tard, quand une occasion propice se présenta, elle lui risqua sciemment, la question : respecté Leader, est-ce que vous touchez un appointement comme tout le monde ? Il la fixa alors longuement du regard avec étonnement. Tout sourire, il répondit de bon cœur : je suis citoyen et j'ai droit à un appointement, pas vrai ?

Sa franchise faisait vibrer tous les cœurs.

Il ne cachait pas qu'il exécutait les tâches assignées par le Parti. Il le mentionnait même lors des entretiens officiels qu'il menait avec des hommes politiques ou personnalités étrangers, en qualité de Secrétaire général du CC du PTC ou de Président de la RPDC.

Le 23 juin 1984, il arriva, via Yaroslav, à Kirov en Union soviétique. Il était sur le chemin du retour après avoir visité, en parcourant plus de 60 000 *ri* durant une cinquantaine de jours, les pays socialistes d'Europe de l'Est. Une cérémonie d'accueil se tenait dans l'enthousiasme général lorsque le premier secrétaire du comité du Parti de la province, d'autres responsables du Parti et des organes du pouvoir locaux le reçurent chaleureusement.

Des enfants charmants lui offrirent des bouquets de fleurs. Pendant l'arrêt du train, il déambula la gare avec les responsables soviétiques.

Le premier secrétaire du comité du Parti de la province le pria de prendre un jour de repos avant de repartir, en faisant remarquer la longue distance du voyage que faisait celui-ci.

Kim Il Sung le remercia de sa proposition, mentionnant :

« J'ai été obligé, malgré la distance, de visiter les pays socialistes d'Europe. Je l'ai fait sur la décision de notre Parti. Un membre du Parti est tenu d'exécuter sans condition la décision du Parti. »

Cette visite relevait des activités extérieures officielles qu'il menait en qualité de chef du Parti et de l'Etat.

Comme il la considérait pourtant comme une tâche répartie par le Parti à un de ses membres, les étrangers comme ses collaborateurs furent touchés profondément.

Le 8 octobre 1962 était le jour des élections des députés à l'Assemblée populaire suprême de la 3e législature.

Il était prévu que Kim Il Sung aille participer au vote avec les ouvriers de l'endroit dans une circonscription électorale désignée.

De bon matin, la voiture arriva à la résidence de Kim Il Sung. Celui-ci s'apprêtait à y monter quand il demanda à son officier d'ordonnance : avez-vous sur vous ma carte de citoyen ?

« Respecté Leader, vous pouvez vous épargner la peine de la

porter au bureau de vote. Partons, le temps presse », dit l’officier d’ordonnance.

Camarade officier d’ordonnance, fit alors Kim Il Sung, comme vous avez dit, je pourrais voter sans porter ma carte de citoyen ; cependant, je dois à tout prix l’avoir sur moi au bureau de vote ; comment pourrais-je faire exception à l’ordre établi pour le vote quand je suis citoyen de notre République ; je me suis jamais considéré comme un être exceptionnel placé au-dessus du peuple ; je dois porter ma carte, quitte à prendre du temps.

Il attendit que l’officier d’ordonnance revînt avec la carte de citoyen. Quand celui-ci fut de retour, Kim Il Sung prit soin de s’assurer que sa carte n’eût subi aucun dommage et la mit dans sa poche. Au bureau de vote, il montra sa carte aux préposés du vote, puis reçut un bulletin qu’il mit dans l’urne.

Il voyait en effet dans le respect volontaire de la loi et de l’ordre de l’Etat un devoir sacré du citoyen, au point qu’il se conformait absolument lui-même à l’ordre établi dans toutes les unités qu’il visitait.

Un jour, malgré son emploi du temps surchargé imposé par son devoir de veiller à l’ensemble des affaires nationales, il alla visiter une école où les élèves devaient passer leur examen. Il y arriva, sans préavis, vers 9 h 30 min, accompagné de ses collaborateurs.

Le silence y régnait, les élèves étant en classes.

L’entrée de l’école, de vieille date, était étroite et sombre parce que sans soleil. Une élève, portant le brassard de garde, y était assise. Elle salua Kim Il Sung sans pourtant le reconnaître.

Il lui répondait et, d’un pas lent, il se dirigeait vers le couloir quand la voix aiguë de l’élève résonna derrière lui : « Faites-vous enregistrer, s’il vous plaît. » Les collaborateurs, pris au dépourvu, étaient décontenancés.

Pourtant, Kim Il Sung, tout sourire, dit : **« Ah, tu as raison, je dois me faire enregistrer. »** Il s’approcha du bureau et reçut le registre et le crayon tendus par la jeune fille. Puis, il nota, comme elle le lui demandait, la date, la personne à voir, le but de la visite, le lieu de travail, la fonction et le nom. Il déposa le crayon et se releva. L’élève qui avait suivi tout, saisie de stupeur, recula d’un pas, leva la tête, le dévisagea. Puis, comme si elle eût mal à en croire ses yeux, elle regarda de nouveau le cahier.

En proie à une joie immense, elle appela d’une voix étranglée l’hôte « cher Général Kim Il Sung ! », puis resta pétrifiée. Son visage étant cramoisi tant de voir, en chair et os, l’objet de sa vénération que l’avoir fait une vraie polissonnerie. Les collaborateurs eux-mêmes étaient embarrassés lorsque Kim Il Sung caressa la tête de la petite fille, disant : **« Tu es bien intelligente ! »**

L’attitude si modeste de Kim Il Sung, à qui l’on devait d’ailleurs le système d’enseignement de haute valeur instauré dans le pays, toucha la jeune fille et ses collaborateurs.

Kim Il Sung se distinguait aussi par son attitude humble à l’égard de l’instruction.

Il se révélait plus instruit que personne et plein de discernement, mais il ne cessa de s’instruire jusqu’à ses derniers jours.

L’un des objectifs de la vie qu’il s’était fixé était d’atteindre un haut niveau de connaissances.

Il énonça, le 5 septembre 1963, lors de la 7e session plénière du 4e Comité central du PTC, des conclusions où il faisait remarquer :

« Nous devons tous apprendre avec humilité. L’ignorance n’est pas un péché. La plus grande tare, c’est de simuler le savoir alors qu’on est ignorant. »

Toute sa vie, il abhorra et combattit trois formes d’affectation. C’était d’affecter d’être puissant quand on est faible, d’être beau quand on est laid, et d’être instruit quand on est ignorant. Le pire de ces défauts, c’était de feindre l’instruction.

Et le plus dangereux, c’était de méconnaître ses capacités. La réussite de toute entreprise est assurée quand on a évalué exactement ses forces. Il faut, en d’autres termes, déterminer si l’on vaut 50 *jon* ou 1 *won* pour se décider à s’instruire humblement en conséquence,

et œuvrer efficacement suivant ses capacités et son niveau de préparation. Voilà ce que Kim Il Sung aimait dire plus d’une fois aux responsables.

S’agissant de ceux qui travaillaient tout en faisant l’instruit, il les accusait de recourir à la méthode du tourisme et, plus exactement à la méthode de la fainéantise. C’est pourquoi il signalait à la première occasion : tout responsable doit, au lieu de feindre l’instruction, reconnaître franchement son ignorance et s’attacher humblement à s’instruire ; on ne se déprécie pas en cherchant à s’instruire auprès d’autrui.

Kim Il Sung apprit toute sa vie auprès des masses populaires, qu’il considérait comme ses invariables maîtres.

Dans le discours *De quelques tâches immédiates incombant aux organisations du Parti de province* qu’il prononça lors de la réunion consultative des présidents du Parti des provinces du premier mars 1953, il mentionna : les cadres doivent toujours considérer les masses populaires comme leurs maîtres et apprendre auprès d’elles et mener toute entreprise en s’appuyant sur elles.

La modestie venait de l’idée qu’il se faisait des masses populaires : non seulement compagnons de lutte révolutionnaire mais aussi maîtres omniscients et riches en idées valables.

Et leurs divers vœux et aspirations étaient ainsi synthétisés et

érigés en ligne de conduite et politique du Parti et de l'Etat, en guide de la révolution et du développement du pays. Scientifiquement établies, et systématisées sur tous les plans, cette ligne et cette politique dans leur ensemble reflétaient les plus grandes vérités qui fussent.

Vivre au milieu du peuple

Un journal sud-coréen relatait : « Ceux qui ont eu une entrevue avec le Président Kim Il Sung sont fascinés par sa personnalité, son pouvoir d'édification et son art diplomatique remarquable, en venant à se conduire comme sous l'effet d'une magie. Les milieux politiques et diplomatiques qui ont suivi la conférence de presse et les propos tenus par l'ex-Président des Etats-Unis Carter après sa visite en RPDC ont estimé qu'il semble avoir été pris à un tour de magie à l'issue de l'entrevue du Président Kim Il Sung. Non seulement Carter, mais tous ceux qui ont eu à Pyongyang une entrevue avec le Président Kim Il Sung ont fini par se faire ses porte-parole. »

Ce n'est pas un fait du hasard. En effet, cinq ans après son entrevue avec Kim Il Sung, Carter, dans l'interview accordée au journaliste du journal thaïlandais *The Nation*, a avoué : mon

entretien avec le Président Kim Il Sung s'est déroulé avec bonheur grâce à son esprit ouvert et à sa modestie.

Une fois en sa présence, chacun éprouvait une chaleureuse affection et ne résistait pas à l'envie de lui confier son sentiment intime.

C'est dû à la franchise dont il témoignait dans sa conversation. Son affinité originale avec ses interlocuteurs, qualité qu'il avait de s'entendre avec eux, le visage souriant et avec des termes courants et propos badins pleins de sel, ne tenait pas du tout de l'art diplomatique et, moins encore de la sorcellerie.

Elle résidait dans le charme des propos chaleureux qu'il adresse à ses interlocuteurs.

La langue est le premier moyen de communication des hommes et reflète de façon condensée le niveau de leurs connaissances, le point de vue et l'attitude des uns à l'égard des autres.

« La langue est une conscience pratique et réelle qui existe pour les autres et qui, pour cette seule raison, existe pour soi-même », disait Engels. Aphorisme qui signifie, peut-on dire, que chacun exprime son attitude envers les autres et se voit apprécier la personnalité selon le langage qu'il tient.

Les propos qu'adressait Kim Il Sung à ses interlocuteurs témoignaient de son caractère ouvert.

Le respect et l'amour de l'homme, la confiance dans l'homme qu'ils exprimaient faisaient ressentir une affinité irrésistible.

Il y eut de nombreux cas où, au moment d'être reçu en audience par Kim Il Sung, moment si attendu pourtant, l'on se trouvât, en proie à l'émotion, réduit au mutisme.

Comme il comprenait cela, il cherchait sciemment à mettre son interlocuteur à l'aise. Il commençait toujours par une salutation douce et bienveillante. Il esquissait un sourire et disait sa salutation avant même que son interlocuteur eût le temps de le faire, que ce fût un ouvrier, un cultivateur, voire un enfant.

Merci de vous donner tant de peine, je suis ravi de vous voir, comment allez-vous ? Telles étaient ses salutations. Et, quand il avait pris du retard à cause des affaires nationales, il s'en excusait.

Chaleur, douceur, bienveillance et franchise caractérisaient ses salutations adressées à un simple travailleur coréen, à un étranger et à toute autre personne qu'il rencontrait, les mettant à l'aise sur-le-champ et les charmant.

Après ces salutations, il tenait, en entamant la conversation, un langage si franc qu'il fascinait par sa sincérité.

Il employait un langage agréable et commun même dans les rapports qu'il présentait ou dans les discours qu'il prononçait lors des réunions importantes du Parti et de l'Etat.

Mais c'était surtout le cas quand il s'adressait à de simples travailleurs tels les ouvriers, les cultivateurs, les intellectuels et les artistes lorsqu'on en venait même à douter si un chef d'Etat pouvait dire des mots aussi communs.

Par langage succulent et commun, on entend un langage qui suscite de l'intérêt et se fait comprendre par chacun. C'est un langage tissé de métaphore vivante et d'expressions claires et faisant la lumière sur la loi de la vie et de la lutte.

Tel était le langage qui permettait à Kim Il Sung, grand penseur et éminent homme politique, de se faire entendre par tout le monde, ouvriers, cultivateurs, responsables et même enfants.

Selig Harrison, chercheur de la fondation Carnegie aux Etats-Unis, après avoir été reçu en audience par Kim Il Sung, en mai 1972, mentionna : « Le Président Kim Il Sung s'est fait poser de bon gré des questions, s'est montré coopératif et a répondu en termes intelligibles. Il était plein de chaleur et avait un attrait puissant. »

Chez Kim Il Sung, métaphores et aphorismes intervenaient même dans la définition des idées, des théories et des problèmes de la politique.

La société idéale, caractérisée par la réalisation de la liberté de l'homme, était définie société où le peuple entier se vêt de soie, mange du riz blanc avec de la soupe de viande et habite dans les

maisons à toit de tuiles. Les chemins de fer, secteur d'avant-garde de l'économie nationale, étaient les artères du pays.

De même, en termes de santé et de longévité, étaient employées les expressions « jeunesse à 60 ans » et « *hwangap* à 90 ans » (*hwangap* : fête du soixantième anniversaire de naissance-NDLT). S'agissant de la vie du Parti, Kim Il Sung disait que les membres du Parti, s'ils s'échappaient du contrôle du Parti, courraient un danger aussi grand que celui que court un bébé qui cherche à fuir le giron de sa mère.

Traitant du style de travail des responsables, il évoquait un singe qui, trop sûr de son adresse, tombe de l'arbre en se prenant pour infaillible, puis un serpent qui n'en tombe pas car il s'assure de sa sécurité avant d'y grimper. C'était pour recommander la circonspection et le sérieux dans le travail.

Kim Il Sung, lorsqu'il avait à assigner des tâches ou avait découvert des défauts chez certains, préférait, plutôt que de lancer directive ou ordre, leur dire des métaphores vivantes et autres expressions profondes de sens tirées de contes ou de maximes. Cela aidait ceux-ci à prendre conscience de la situation.

Kim Il Sung, soucieux du bien-être du peuple, alla visiter, le 13 mars 1959, l'usine céramique de Kyongsong.

Parcourant l'usine en prenant renseignement sur l'état de

production, il gagna l'atelier de triage. Il prit une assiette et l'inspecta attentivement. Il constata que le produit était d'une qualité quelque peu améliorée, mais il s'avérait encore pesant, pas assez blanc ni régulier, en un mot, sa qualité laissait à désirer. Il en avait comme de raison le cœur gros.

Au moment où il s'apprêtait à repartir, il fixa les yeux sur les jeunes mouleuses venues lui dire adieu. Les céramiques que vous fabriquez, leur dit-il, ne sont pas aussi belles que vous ; de même qu'au saut du lit, vous vous lavez le visage, vous teintez le sourcil, et vous maquillez, de même vous devez soigner vos produits et les embellir tous.

Sur ce, il rit, imité aussitôt par toutes ouvrières.

La fabrication des produits de céramique qui demande finesse et précision est un art, reprit-il : vos produits ne méritent que la note 3 sur 5 ; pourriez-vous porter la note 3 à 5 ?

La note 3 équivaut à plus de choses près à l'échec. Cependant, il s'était gardé de leur faire des reproches ou de leur demander des comptes. Il s'était contenté de faire une comparaison pour corriger leur attitude à l'égard de leur travail.

Plus tard, quand les produits de céramique s'étaient améliorés, Kim Il Sung retourna à l'usine. Il demanda à l'ingénieur en chef si sa famille avait des enfants. Nous devons nous acquitter de notre

devoir de père, fit-il alors observer, aussi nous revient-il de produire davantage de bols.

Il recommanda d'étendre la gamme de produits et d'accroître la production.

A entendre ses propos bienveillants, les responsables et les ouvriers se repentirent de n'avoir pas travaillé correctement.

Ils redoublèrent d'effort et ne tardèrent à obtenir des résultats tangibles dans leur travail, améliorant la qualité des produits, étendant leur gamme, augmentant leur production.

Les enseignants de l'école secondaire de Yaksu dans l'arrondissement de Changsong donnèrent, le 16 juillet 1964, un concert en présence de Kim Il Sung.

En plein concert, ils chantèrent faux, faisant une faute innommable. Le responsable de l'école ne savait où se mettre à cause de cette bévue, mais pourtant Kim Il Sung, lui, applaudit. Vous pouvez mieux faire de l'avenir à condition de redoubler d'ardeur, le ciel est sensible à leur dévouement sincère, une œuvre commencée est à moitié faite, bravo !, déclara-t-il en guise d'encouragement.

Lorsqu'il eut gagné la salle de repos à l'issue du concert, il mentionna le succès du concert. Le plus important, c'est d'avoir de la bonne volonté outre l'engagement général. La bonne volonté s'impose pour faire des progrès incessants, dit-il.

Son image se caractérisait par l'humour et le quotidien du fond qu'il voulait exprimer.

Quand sa table, d'ordinaire sobre, étalait du poulet ou du fromage de soja, il demanda, à la joie de l'assistance, quel jour de fête c'était, un petit oiseau voulant imiter l'allure d'une grue s'en est trouvé les jambes écartées à mort, disait-il tant pour créer une ambiance gaie que pour signaler la nécessité pour les Coréens de vivre à leur façon avec leur esprit ; lors d'une visite dans une salle de classe d'écoliers en première année, à la vue d'un écolier indiscipliné qui avait les genoux couronnés, il se courba devant lui : dans quelle « bataille » t'es-tu fais « blesser » ? demanda-t-il, éclatant de rire comme toute la classe.

Son langage était semé de plaisanteries et de propos badins même quand il conversait avec des étrangers ou des Coréens de la diaspora.

Avant la Libération, lorsque Kim Il Sung séjournait dans une base d'entraînement d'Extrême-Orient de l'armée soviétique, il vit un officier soviétique trembler de peur que sa femme ne découvre qu'il avait mangé un mets de grenouille.

Dans le but de le repêcher, il déclara qu'il lui avait servi du « poulet du ciel », en simulant les prétendus cris de cet oiseau, à l'hilarité de l'assistance.

De même, en racontant aux membres d'une troupe artistique chinoise *La Légende des Huit fées des monts Kumgang*, il exprima, l'air peiné, son regret que les jeunes célibataires de la troupe artistique ne fussent pas allés voir ces fées.

Lors du banquet célébrant le 80e anniversaire de sa naissance, il se vit offert comme aux chefs d'Etat étrangers présents, du *kuksu* sur *jaengban* (plateau-NDLT). Il évoqua l'origine de ce mets : les hauts fonctionnaires féodaux en avaient pris sur un seul plateau avec une *kisaeng* (femme d'agrément appelée à divertir les hommes-NDLT). Récit qui égaya bien les convives.

Kuno Juji, membre de la Chambre des représentants issu du Parti libéral-démocrate du Japon et ministre des PT, qui avait connu de nombreux chefs d'Etat étrangers, constata : « Quand on est chef d'Etat, on est obligé de parler en pensant au prestige et à la puissance de son pays. Il est donc admis communément qu'il ne dise que des choses bien officielles et adopte un comportement difficile et autoritaire. »

Mais, au contraire, Kim Il Sung traitait toujours ses interlocuteurs de façon humaine en leur adressant des propos pleins de quotidien.

Impossible de connaître l'homme ni de parler de lui en dehors de la vie. Raison pour laquelle Kim Il Sung préférait aborder les

choses humaines plutôt que les affaires officielles et veillait à nouer des rapports tenant du quotidien plutôt que des rapports techniques.

Quand il croisait les responsables, il s'intéressait à leur santé et à leur famille avant de les entretenir de leur travail ; quand c'étaient de simples travailleurs, il leur demandait d'abord leur région natale et leurs parents ; en visite dans un dortoir, il interrogeait ses occupants sur la façon dont leurs vêtements étaient lavés, dont ils prenaient leurs bains et si leur chambre était assez chaude ; dans les maisons d'habitation, il commençait par s'intéresser à l'approvisionnement en eau et en matériaux de chauffage.

Pendant une visite en Union soviétique, en s'entretenait avec des responsables de ce pays, il leur demanda si leurs concitoyens aimaient les aliments pimentés, les priant de se servir du kimchi de concombre et de la liqueur *Insam* en faisant remarquer leur coutume de boire du vin avant de manger du poisson.

Puis, signalant qu'un vêtement nouveau valait mieux qu'un vieux vêtement, moins un ami ancien mieux qu'un ami de date récente, il honora du nom de l'ami ancien un responsable soviétique qui avait travaillé pendant une trentaine d'années pour l'amitié coréo-soviétique.

Il abordait d'innombrables sujets concernant les us et coutumes coréennes et étrangères.

Peu attiré par la pompe verbale, il était habitué à employer un langage simple, clair, d'usage commun, à même de vibrer le sentiment du plus grand nombre de personnes. D'où le sourire qui s'épanouissait toujours sur les visages qui l'entouraient et l'euphorie où baignaient les cœurs à l'entendre.

N'admettant aucun écart entre lui et les autres, Kim Il Sung abordait tout le monde sans façon.

Dans toutes les crèches et écoles maternelles de la Corée, on voit accrochée une peinture à l'huile qui montre Kim Il Sung entouré d'enfants dans un parc : assis sur un banc ordinaire, il est assailli par une ribambelle de gosses, dont l'un tout sourire, coiffé de biais du chapeau de celui-là et un autre lui enlace le cou des deux bras, tous débordant du bonheur de se trouver auprès de leur grand-papa.

Ce tableau, empli de l'affection chaleureuse, unissant le Leader du pays et les enfants, donc le peuple, s'avère on ne peut plus beau, car étant un portrait véridique de l'auteur d'une nouvelle morale, d'une nouvelle éthique politique, d'une nouvelle physionomie de l'homme.

La simplicité et le naturel dont témoignait Kim Il Sung pour traiter le peuple expriment la vision qu'il en avait : « Le peuple est mon dieu. »

En octobre 1971, Minobe Ryokichi, préfet de Tokyo, vint en visite à Pyongyang.

En parcourant différents endroits de la Corée socialiste, il fut bien impressionné. Cependant, une question le harcelait.

Comment le Président pouvait-il se rendre partout dans le pays, les usines et les campagnes, sans se soucier de sa sécurité ?

Le hôte japonais, qui occupait pourtant la fonction suprême dans la capitale de son pays, ne pouvait y circuler en toute inquiétude par les rues.

Question qu'il pouvait poser naturellement, car, même au moment de monter dans l'avion pour venir à Pyongyang, il avait failli être attaqué par un gang de droite.

Il exprima donc au Président sa crainte au sujet de la sécurité de celui-ci dans ses sorties.

Alors Kim Il Sung lui expliqua la politique du PTC envers les commerçants, industriels et intellectuels. Pourquoi devrions-nous avoir peur du peuple, dit-il alors que nous lui faisons du bien ? Je peux aller partout sans problème et je me rends aux chantiers de construction et aux usines où travaillaient les ouvriers et dans les campagnes où je passe des nuits, ajouta-t-il.

Le culte et le respect qu'il portait au peuple lui permettaient d'approcher et de traiter sans façon celui-ci.

Un jour, quand il était en tournée à la campagne, des cultivateurs en train de faire du sarclage accoururent vers lui.

Il les invita aussitôt à se mettre à l'ombre d'un arbre, leur disant : vous méritez avec votre sueur de vous asseoir à l'ombre de l'arbre ; moi, je peux me contenter de rester ici. Et il se plaça à un endroit à découvert, qu'un soleil de plomb tapait dur, pour causer amicalement avec eux.

Il éprouvait la joie de vivre à se mêler aux gens du peuple car il voyait en eux ses chers compagnons de lutte révolutionnaire, les précieux sentiments.

Le rédacteur en chef du journal indien *The Indian Times* vint à Pyongyang féliciter Kim Il Sung du 55e anniversaire de sa naissance. Comme celui-ci était en tournée d'inspection en province, il y alla le rejoindre.

Après l'échange de salutations, Kim Il Sung dit qu'il n'avait pas l'habitude de célébrer son anniversaire.

Comme nombre de personnes, y compris des responsables, pouvaient venir me féliciter si je restais à Pyongyang, expliqua-t-il, je me suis rendu en province, faire une visite de travail tout en évitant leur affluence ; je préfère me trouver aux côtés d'ouvriers et de cultivateurs plutôt que de me voir offrir un banquet d'anniversaire à Pyongyang.

Un tel cas lui arriva plus d'une fois.

Il arriva même que, lors d'une fête nationale, il renonça à revenir à Pyongyang de la province où il était en visite de travail et y resta à célébrer la fête avec la population.

Le 10 octobre 1957, jour marquant le 12e anniversaire de la fondation du PTC, Kim Il Sung poursuivit sa visite de travail dans la province du Phyong-an du Nord.

Alors, à la nouvelle de son arrivée, les élèves de l'école secondaire de Tongju s'empressèrent de sortir dès la fin des classes. Au bord de la rivière, ils sautillaient de joie au cri de direction de Kim Il Sung qu'ils apercevaient sur l'autre rive.

Comme il leur agita la main, ils se précipitèrent éperdument à monter à bord d'une embarcation. Puis, avant même que le bateau eut accosté, ils sautèrent à l'eau.

Enfin, ils s'attroupèrent autour de lui. Il s'adressa alors à eux, leur demandant s'ils avaient fini leurs classes, s'ils avaient bien travaillé.

Comme il les traitait si aimablement et sans façon, ils cherchèrent à qui mieux mieux à s'accrocher à ses bras sans se gêner dans leurs vêtements humides. A ce spectacle, ses accompagnateurs, incapables de contenir les enfants, furent saisis d'inquiétude et l'un d'entre eux, à bout de patience, cria : « Ecoutez, les enfants, ce n'est

pas correct ! » Aussitôt, les élèves s'apercevant de leur impolitesse, se mirent à reculer.

Laissez les enfants en paix, cria alors Kim Il Sung. J'ai été trop pris pour me rendre à leur école. Heureusement, ils sont venus me voir. Faut-il s'en prendre à eux ?

Sur ce, il leur fit un signe de la main pour les faire revenir. Les enfants affluèrent de nouveau vers lui.

Kim Il Sung demanda successivement à quelques-uns ce qu'ils feraient quand ils seraient grands, les encourageant dans leur projet. Puis, il leur proposa de prendre ensemble une photo avant le coucher du soleil. Il les amena sur le gazon où il s'assit avec eux. Chacun cherchait à se placer le plus près de lui. Le photographe hésitait à déclencher le déclic.

Alors, Kim Il Sung lui conseilla de fixer le foyer de l'objectif au centre et de veiller à la netteté des images de tous les élèves sur la photo. Il le pressa, pour profiter du peu de temps qui restait avant le coucher du soleil.

Spectacle émouvant suggérant les liens unissant un vrai père et ses enfants ! La photo transmettra à jamais le modèle de l'amour pour les enfants dans l'histoire de la révolution coréenne.

J'ai une mention à vous faire, dit-il à ses assistants : je vous prie de ne pas m'empêcher de m'entretenir sans façon avec les

gens du commun ; il m'arrive dans les usines de causer simplement avec les ouvriers qui m'entourent et dans les campagnes, avec les cultivateurs ; les gens ont envie de me voir et moi, de les voir pour causer ; c'est un plaisir pour moi de les voir et quant à eux, ils sont heureux de me voir ; j'admets que vous vous inquiétiez pour ma sécurité mais ce n'est pas la peine ; notre peuple compte et soutient de tout cœur notre Parti et moi, je compte fermement sur lui et le respecte.

Et il l'a prouvé toute sa vie.

Un jour, lors de la guerre, il eut une entrevue avec des combattants modèles dans une modeste habitation rurale.

Quand on est à l'écart, on est proche du cœur les uns des autres, dit-il pour entamer la conversation. Puis, lors d'une séance de chant, il chanta le *Chant de la nostalgie*. Le chant chanté par le Commandant suprême pour les soldats en disait long comme expression de son équité sincère.

Une fois, quand il s'était rendu dans l'île Turu, il croisa un cultivateur en train de travailler dans le champ. Il le salua et s'apprêtait à lui serrer la main lorsque celui-ci hésitait, en frottant ses mains sur son pantalon, car il s'était occupé du fumier. Non, cela ne fait rien, il est naturel qu'un cultivateur ait les mains en pareil état, fit-il sans ambages, lui serrant la main.

Parmi les photos illustrant ses activités révolutionnaires, un grand nombre de gens ont été prises avec d'autres personnes et, très souvent dans une atmosphère affectueuse.

Telles sont, par exemple, celle où l'on voit Kim Il Sung les bras dessus dessous avec le cultivateur An Tal Su, celle qui montre Ri In Mo, indomptable combattant patriote de la réunification, assis sur un tricycle, et Kim Il Sung, dont un bras est posé sur l'épaule de l'autre ; celle où Kim Il Sung serre la main aux sœurs orphelines de Choe Yong Ok en s'entretenant avec elles, celle où l'on voit Kim Il Sung serrant dans ses bras des triplés déjà grands qu'il est heureux de voir comme s'ils étaient ses propres petits-fils.

Sa simplicité faisait souvent se méprendre sur lui : lors de la lutte armée antijaponaise, on le prit pour secrétaire général d'un secteur de guérilla alors qu'il était commandant, tant il se conduisait comme un homme du commun avec la population ; au lendemain de la libération, dans un restaurant à *kuksu*, un cultivateur lui demanda à haute voix du tabac comme à un copain, etc.

Kim Il Sung traitait même les étrangers de façon amicale et sans façon, sans l'embarrer des formalités protocolaires, que ce fut personnalités officieuses, telles les chefs d'Etat ou personnalités ordinaires.

Quand il alla visiter la Mauritanie, le Président de ce pays se trouva fort embarrassé.

Il l'avait invité à venir visiter son pays, mais il doutait qu'il vînt vraiment, son pays étant sous-développé et souffrant de difficultés.

Comment accueillir, alors qu'il manquait un hôtel et une salle de négociations digne de ce nom, une telle personnalité de réputation mondiale ? L'embarras s'empara aussi de son épouse, Française d'origine.

Mais cependant, un seul mot de Kim Il Sung fit voler en fumée leur inquiétude. J'aime la vie sous tente, sorte de vie que j'ai menée durant 15 ans en combattant dans le maquis, dit-il ; quoique Président de la République, je peux bien habiter sous tente.

La facilité à s'accommoder de la coutume de la vie pastorale ne tarda pas à être appréciée par l'hôte qui offrit à sa façon un banquet en son honneur.

Il se lava les mains, arracha un quart à un mouton rôti sur place et l'offrit à Kim Il Sung, en lui disant que l'aisselle était la partie la plus savoureuse. Celui-ci, sans la moindre façon, le reçut de bon cœur.

Il faisait cas des traditions et des coutumes des étrangers et de l'amitié personnelle avec eux plus que des usages et des formalités diplomatiques. Cela lui permit de nouer des rapports humains étroits

et d'opérer avec bonheur avec eux partout où il se rendait.

Somme toute, son respect de l'homme et son attitude farouche et sincère envers lui ne cessèrent de rehausser son prestige, gravant sa noble personnalité dans l'esprit de l'humanité.

Une vie entière marquée de sobriété

La revue *Samcholli* qui paraissait sous la domination coloniale japonaise publia l'interview de Kim Jong Bu, propriétaire foncier patriote qui avait eu des entrevues avec Kim Il Sung en séjournant durant quatre mois, de la fin d'août 1936 au début de 1937 au campement secret de l'ARPC. En voici un extrait :

« Corps svelte, voix sonore, signe probable qu'il est natif de la province du Phyong-an, âgé de moins de 30 ans, beaucoup plus jeune que prévu, maîtrisant la langue mandchoue. Il n'a aucun signe comme commandant, et partage la tenue vestimentaire, le repas, l'habitation des simples soldats, mais il paraît avoir du pouvoir d'édification et d'intégration. »

La relation de l'auteur se révèle sincère quant au sentiment qu'il avait éprouvé au sujet de la personnalité remarquable de Kim Il Sung.

Comme évoqué dans cette revue, Kim Il Sung vécut sobrement toute sa vie. Là est une autre caractéristique de sa noblesse d'homme à la fois éminent et simple.

Il avait perçu tôt la valeur d'une vie sobre pour la formation de la personnalité de chacun et sa lutte révolutionnaire.

On gagne à vivre sobrement, pensait-il. Plus on vit sobrement, plus on gagne en dignité, jouit du respect et de l'amour des masses, peut ainsi travailler et vivre avec les masses. C'est une précieuse vérité qu'il avait confirmée à travers la pratique. Raison pour laquelle il avait recommandé à la première occasion une vie sobre aux responsables et donné l'exemple à cet égard.

Il vécut sobrement tant lors de la lutte menée pour la libération du pays qu'après la libération, puis pendant l'édification de la patrie et jusqu'à ses derniers jours.

Sa sobriété de vie tenait à son intégrité, qui reposait, à son tour, sur la vision exceptionnelle que doit avoir un révolutionnaire des biens.

De nobles idées et esprit sont les plus précieux biens dont puissent jouir un révolutionnaire, telle est la vision qu'il s'est faite dès son engagement dans la lutte révolutionnaire. Parmi tant de personnes qu'il avait connues dans sa vie, il considérait comme un vrai riche Kim Ju Hyon, intendant typique de l'ARPC.

Depuis qu'il s'était lancé dans la lutte révolutionnaire, Kim Ju Hyon s'était attaché à veiller à nourrir, à vêtir et à loger l'armée révolutionnaire. Promu chef de régiment, il ne cessait de se préoccuper de ce problème comme du temps où il avait été officier chargé de l'intendance quand hélas, il tomba héroïquement au champ d'honneur : il collectait au miel d'abeilles lorsqu'il fut surpris par une troupe « punitive » japonaise.

Après sa mort, on fouilla son sac : rien. Pas même la paire de chaussures de réserve que devait porter obligatoirement chaque partisan : Kim Ju Hyon l'avait offerte à un soldat qui avait les chaussures usées. Ce qu'il avait obtenu de riz, tissu vestimentaire, de chaussures (plusieurs milliers de paires) pour l'armée révolutionnaire pourrait former tout une montagne, mais le seul bien dont il avait joui avant sa mort, c'est un sac vide.

Au souvenir des moments douloureux qu'il avait passés en larmes, ce sac dans les bras, Kim Il Sung, évoquant dans ses mémoires ***A travers le siècle***, la conception de la propriété et de la vie des révolutionnaires, écrivit :

« De par sa nature, l'homme est enclin à rechercher le bien-être. Dans le monde il y a pas mal d'hommes pour qui seule la richesse a de l'importance ; à leurs yeux, Kim Ju Hyon ne serait qu'un va-nu-pieds. Mais pour moi, il est le plus riche des hommes du monde, un vrai nabab pour ainsi dire, car il a gardé jusqu'au dernier moment de sa vie cette pureté, cette noblesse d'âme, qui ne s'achète pas même avec des millions d'écus d'or, qui ne se troque pas même contre la plus grosse des fortunes. »

On peut comprendre ainsi pourquoi Kim Il Sung avait considéré comme un bien irremplaçable par aucun bien matériel l'héritage moral et spirituel de ses parents et pu mener une vie intègre d'un bout à l'autre.

A ses yeux, l'argent ou un bien matériel n'avait un sens que s'il servait au bien-être du peuple.

Il ne le lia jamais à sa vie personnelle.

Un jour, comme Kim Il Sung tirait de ses appointements de quoi payer les frais du travail effectué, le collaborateur intéressé lui porta la somme de ses appointements en y joignant celle des frais de ce travail. Kim Il Sung l'avertit alors de ne pas enfreindre la discipline financière de l'Etat et lui enjoignant de restituer à la comptabilité toute la somme jointe.

Autre histoire, une réunion du Conseil des ministres fut saisie de la question de savoir comment les appointements du recteur de l'université pouvaient dépasser ceux du Président du Conseil des ministres. Quel rapport y a-t-il entre les appointements et les fonctions ? Le recteur de l'université étant un scientifique doit

toucher dûment de plus grands appointements, répliqua alors Kim Il Sung.

S'il vouait tous ses efforts au bien de la révolution coréenne en veillant sur toutes les affaires cruciales du pays, il refusa invariablement qu'on majore ses appointements.

Son indifférence à l'égard de l'argent datait de son enfance.

Son père ne lui avait donné d'argent. Il était habitué à n'employer que les cahiers et les crayons achetés par sa mère. Quand il fut près de partir pour la lutte révolutionnaire, sa mère lui donna la somme de 20 *won*, qu'elle avait gagnée en faisant du lavage à saigner de la main pour le compte d'autrui. C'était pour qu'il la dépense en cas de force majeure, quand il en aurait inévitablement besoin.

Quand on se laisse subjuguer par l'argent ou des richesses, on en vient à dégénérer en un être affreux, méconnaissant le parti et le leader, et la patrie et le peuple, voire ses propres parents, femme et enfants, telle était l'opinion de Kim Il Sung.

Aussi mettait-il même ses économies au service du peuple.

Un jour de novembre 1993, une solennelle réunion de distribution de quotes-parts s'ouvrit dans la ferme coopérative de Wonhwa dans l'arrondissement de Phyongwon, province du Phyong-an du Sud.

Il fut décidé alors de remettre à Kim Il Sung à titre de

quote-part la somme de 102 485 *won* mise à la caisse d'épargne pendant 10 et quelques années suivant son inscription en tant que membre honoraire de cette ferme à l'époque de l'organisation de coopératives agricoles socialistes. Expression d'une reconnaissance fervente pour la peine qu'il s'était donnée, depuis qu'il avait fait les semailles avec les cultivateurs lors de la guerre, pour montrer la voie à cette ferme et d'occuper de son économie.

Kim Il Sung écouta attentivement le rapport qu'on lui en présentait 100 000 *won*, somme suffisante pour faire une grande fortune, alors que les cultivateurs n'avaient même pas une couverture digne de ce nom au moment de l'organisation de la coopérative, fit-il en aparté, partout, tout exalté, à dire de mémoire : *comment dépenser cette énorme quote-part*, refrain d'une chanson. Et de poursuivre :

« Me voilà maintenant très riche, et je peux faire des largesses, on dépensera cette somme à acheter tracteurs, camions et machines agricoles pour compléter le matériel de la ferme coopérative. »

Quelques jours plus tard, il calcula avec un collaborateur le montant total du prix du matériel à fournir à la ferme coopérative. **« 104 300 *won* ? Un surplus de 1 800 par rapport à la somme de mes économies. Que faire ? Moi, je n'ai plus d'argent. Vous,**

camarade secrétaire en chef, je vous prie de me faire un prêt. Je vous rembourserai de ma prochaine quote-part. »

Enfin, tracteurs, remorques et camions totalisant 22 gagnèrent la ferme coopérative de Wonhwa, salués par le chant et la danse de ses membres venus à 4 km à leur rencontre.

Après avoir entendu cette histoire peu commune, un homme politique européen mentionna :

« C'est pour la première fois que j'ai entendu dire qu'un dirigeant de pays toucha sa quote-part de la répartition dans une ferme coopérative en qualité de membre honoraire, c'est pour la première fois aussi que j'ai entendu dire qu'il a acheté avec sa quote-part tracteurs et camions pour les cultivateurs. Une vraie histoire légendaire, la première à entendre depuis des dizaines de milliers d'années que l'humanité a commencé à pratiquer l'agriculture. »

Kim Il Sung fut toujours probe à l'égard des biens de l'Etat et du peuple comme dans sa vie quotidienne. Il préconisait qu'on ne confonde pas l'intérêt public et l'intérêt privé, car cela porterait finalement atteinte aux intérêts du peuple.

Un jour, il apprit que des collaborateurs avaient apporté 14 arbres fruitiers afin de les planter dans son jardin.

La ferme de cultures fruitières dont ces arbres ont été apportés est un précieux bien à léguer à la postérité, fit-il observer, leur

reprochant d'avoir déplanté ces biens qui avaient coûté tant de sueur aux gens et leur enjoignait de les emporter sans tarder pour les replanter à l'endroit d'origine.

Une autre fois, il apprit, pendant une visite de travail en province, qu'on refaisait la route et construisait un bâtiment de quelque taille à son intention. Il en demanda sévèrement des comptes : que je vienne ou non, à quoi bon amener les gens à refaire la route et à construire un bâtiment alors qu'il y a tant à faire, les biens de l'Etat équivalent à ceux du peuple ; le gaspillage est inadmissible ; il faut assumer devant le peuple la responsabilité de tout préjudice porté aux biens de l'Etat.

Innombrables sont d'autres histoires encore qui témoignent de son intransigeance à l'égard de ce genre de travers.

Il veilla à construire de belles maisons d'habitation à l'intention du plus grand nombre de gens, mais il n'en bâtit pas une seule pour ses grands-parents. Il évoquait souvent lui-même et avec un serrement de cœur qu'il n'avait rien fait pour leur compte, à part d'une paire de lunettes qu'il avait achetée pour sa grand-mère.

Il insistait souvent auprès des responsables : il est inadmissible pour nous tous de dépasser le niveau de vie du peuple. Et il donnait l'exemple à cet égard. Dès le lendemain de la Libération, il avait corrigé les prévisions quantitatives de projet d'approvisionnement

pour les responsables. Il signala alors que même le Président du Conseil n'avait pas droit à un approvisionnement exceptionnel, règle qu'il observe même dans le cadre de sa famille. Aussi ses propres appointements étaient-ils la seule ressource à pourvoir aux dépenses de sa famille dont la consommation ne dépassait pas du tout les quantités réglementées par l'Etat.

Des Coréens du Nord, du Sud et de la diaspora ainsi que des personnalités du monde entier, faisant l'éloge des hauts faits de Kim Il Sung et désireux de lui exprimer leurs vœux de santé et de longévité, lui firent de nombreux cadeaux. Or, il était habitué à les céder au peuple, notamment aux travailleurs de force et aux personnes de mérites. Quant à lui, il allait à un grand magasin acheter, en payant, les articles de la même qualité que les gens du commun.

Aux monts Myohyang, site pittoresque, se dresse l'Exposition de l'amitié internationale, grand monument de l'époque du Parti du travail. Comment cet établissement a-t-il pu recevoir le nom actuel et être désigné comme endroit digne d'être visité par nombre de personnes du pays et de l'étranger.

La Corée, jadis obligée de payer à d'autres pays de biens précieux et merveilleux, eut, dès l'arrivée de Kim Il Sung à sa tête, la chance de recevoir de nombreux cadeaux d'un grand nombre d'autres pays et de personnalités étrangères.

Ces cadeaux témoignaient de la reconnaissance et de l'éloge mondiaux à l'égard des idées, de la direction et des hauts faits de Kim Il Sung, traduisaient on ne peut mieux la confiance et la vénération des peuples du monde entier à l'égard de sa noble personnalité.

Kim Il Sung dit :

« Les cadeaux que j'ai reçus sont des biens appartenant du pays, non des biens privés. C'est pourquoi il faut les conserver dans l'Exposition des cadeaux. »

Il fit construire une nouvelle exposition à un endroit indiqué aux monts Myohyang et y placer les cadeaux.

Nos descendants en voudront à nous si nous conservons mal ces précieux cadeaux, fit-il remarquer.

D'où l'appellation donnée à cet établissement de conservation, expression condensée de la vénération envers un grand homme et objet de la visite de tant de personnes du pays, de la diaspora et d'autres pays.

D'une manière générale, les hommes politiques étrangers ne présentent pas au public les cadeaux reçus. S'ils le font, c'est pour en tirer gloriole, car ils les considèrent comme de simples signes de leur dignité.

Au contraire, Kim Il Sung fit de ses cadeaux des biens

nationaux et des symboles de la dignité et de la puissance du peuple.

Il visita, en les inspectant dans tous les détails, les grands monuments et vestiges historiques du pays, tels l'Exposition des Trois révolutions, le musée d'histoire et le tombeau du roi Tongmyong, mais il ne put achever de visiter tous les coins de l'Exposition de l'amitié internationale, consacrée à ses cadeaux.

Son exemple d'intégrité est unique, car montrant la valeur qu'il attribuait aux idées et à l'esprit en tant que révolutionnaire.

La sobriété de Kim Il Sung se révélait aussi dans tous les coins de sa vie quotidienne, tels les repas, la tenue vestimentaire et le logement.

Un révolutionnaire doit s'estimer satisfait de n'avoir que du riz et de la pâte de soja à manger avec de l'eau froide, pourvu qu'il puisse se vouer à la lutte, telle était sa devise de vie.

Les mets qu'il préférait figuraient parmi ceux qui étaient les plus simples et répandus en Corée : mélange de riz avec quatre autres céréales, soupe de légumes avec pâte de soja, ragoût en pâte de soja, ail saumuré, kimchi, mets de légumes sauvages, mysis salée. Il raffolait surtout du *kuksu* de pomme de terre gelée, de la bouille de maïs en grain, du gâteau de pomme de terre, de la courge cuite, autant de mets répandus aussi.

Il tenait beaucoup à son mode d'alimentation.

Ainsi, un jour, répondant au collaborateur qui se plaignait d'être incapable d'améliorer l'alimentation de Kim Il Sung, sa grand-mère fut obligée d'avouer : « Je vous comprends. Mais peut-on changer notre Général de nature, lui qui est fait de l'aloi du peuple ? Moi non plus, je n'y peux rien. »

Sobriété dans la tenue vestimentaire et les chaussures aussi. Au début de juillet 1984, à l'issue de sa visite dans les pays socialistes d'Europe, Kim Il Sung séjournait dans les parages des provinces du Hamgyong du Nord et du Ryanggang, en faisant une visite de travail.

Une fois dans le jardin, les responsables venus lui adresser leurs salutations matinales furent surpris de le trouver très jeune. Tout sourire, celui-ci portait le costume à col ouvert et une cravate. Répondant à leurs salutations, il fit : je fais gentilhomme, vous dites ; comme vous êtes de bonne humeur, je vois que je fais vraiment gentilhomme. Il raconta ensuite l'histoire de son costume à col ouvert.

Pendant la visite en Europe, Kim Il Sung avait porté, seul, le costume à col fermé tandis les autres membres de la délégation portaient le costume à col ouvert et la cravate.

Cela intriguait Kim Jong Il. Celui-ci fait donc confectionner

un costume à col ouvert et l'offrit à Kim Il Sung dès son retour au pays.

En le lui proposant, il dit avec insistance : vous n'avez fait que souffrir jusqu'ici en portant l'uniforme militaire et le costume à col fermé ; je vous prie de porter désormais le costume à col ouvert et de prendre un peu de repos, alors que je m'occuperai des affaires du pays en costume à col fermé.

Quelques jours plus tard, une agence télégraphique d'un pays capitaliste, se démanda le motif et les circonstances de l'adoption d'un port pourtant jamais pratiqué par Kim Il Sung, chef d'Etat, depuis des dizaines d'années, et alla jusqu'à conjecturer un « changement de politique de la Corée du Nord ».

Surpris bien compréhensible, car on l'avait toujours vu en costume à col fermé.

Une seule fois, il avait eu l'occasion de mettre le costume à col ouvert.

Au lendemain de la Libération, il portait invariablement l'uniforme sentant la fumée de canonnade des champs de combat de la guerre contre le Japon. Les anciens combattants chargés de l'assister décidèrent de lui offrir un costume complet. Ils se procurèrent du tissu marron rayé pour costume et du tissu pour chemise et confectionnèrent les vêtements prévus.

Kim Il Sung les reçut volontiers, faisant remarquer qu'il allégerait l'inquiétude qu'il éprouvait du manque de vêtement de sortie.

En effet, il prévoyait de prononcer un discours en public à l'occasion de son retour triomphal et d'avoir des entrevues avec de nombreuses personnalités des différentes couches sociales et le costume complet offert par les anciens partisans était, par conséquent, le bienvenu. L'un d'eux proposa alors de se procurer un tissu de bonne qualité pour confectionner plusieurs costumes de sortie de réserve. Non, ce costume me suffit, fit Kim Il Sung pour refuser. Le pays a été libéré, cependant, le peuple reste déguenillé ; puis-je me vêtir bien ; nous hâterons la construction d'une patrie nouvelle et, quand tout notre pourra mettre des vêtements de bonne qualité, j'accepterai d'en faire autant, déclara-t-il avec ardeur dans la voix.

C'est ainsi qu'on put voir Kim Il Sung, vêtu du costume à col ouvert, prononcer son discours de retour triomphal et faire des retrouvailles touchantes avec ses grands-parents à Mangyongdae. Et c'est pour la première fois qu'on le vit paraître dans les photos et les films documentaires dans ce costume et portant une cravate, brillante image.

Depuis lors jusqu'à la vieillesse, il avait cessé de porter ce

genre de costume. C'est que le souci d'améliorer au plus tôt la tenue vestimentaire du peuple l'accaparait.

Il suivait la même exigence en matière d'habillement envers sa famille et sa parenté. Ses grands-parents avaient souffert le martyre sous l'oppression et la persécution des impérialistes japonais. Aussi les anciens partisans cherchèrent à les vêtir décemment, d'autant plus que ces vieux restaient mal habillés. Kim Il Sung les dissuada, mentionnant : attendons que le peuple tout entier jouisse d'une vie aisée, nous pourrons alors offrir de beaux habits au grand-père comme à l'oncle. Le grand-père, sensible au dévouement sincère de Kim Il Sung, insista : « Ne vous faites pas de souci pour moi, je suis heureux de voir notre Général veiller au bien du peuple. De tout temps, on a dit que l'homme ne peut valoir grande chose s'il se laisse accaparer par les soucis familiaux. »

Kim Il Sung dit : inutile de porter des habits de haute qualité pour aller vers le peuple ; si j'ai une tenue vestimentaire particulière, les ouvriers et les cultivateurs sont gênés pour m'aborder. Il préférait le costume à col fermé car tout Coréen aime porter.

Il est presque d'usage de porter le costume à col ouvert et la cravate sur la scène diplomatique et politique internationale, fait qui laissait pourtant indifférent Kim Il Sung qui aimait garder une tenue sobre, favorable à son contact avec le peuple.

Facile de comprendre dès lors, la joie qu'il manifesta, en même temps que sa reconnaissance, lorsqu'il eut reçu, d'une vieille provinciale, une veste légère qu'elle avait confectionnée avec du tissu de chanvre de son cru. Il l'essaya même en sa présence. Plus tard, ses collaborateurs voulurent substituer à cette veste, maintenant usée, une autre, faite d'un tissu de qualité supérieure. Pourquoi l'abandonner alors que j'aime, pour sa simplicité, la mettre pour visiter les usines et les campagnes, expliqua-t-il, enjoignant de la retourner pour la raccommoder. Une autre fois, un matin, il faisait du chemin à la fois pour se donner du mouvement et aller voir des enfants de martyrs et franchissait une colline quand son pardessus ouaté se prit à une branche d'arbre et se déchira. Il refusa alors de quitter ce vêtement, disant : comme tout le monde, je peux mettre des habits rapiécés.

Il était habitué aussi à porter des chaussures et des chaussettes de qualité ordinaire. S'il portait des chaussures de cuir lors des entrevues avec des étrangers, des réunions, pour vaquer à ses affaires dans le cabinet de travail, il portait cependant le même genre de souliers que les gens du commun.

Un hiver, les collaborateurs, à la vue de l'usure de l'intérieur de ses chaussures de cuir, projetèrent de lui offrir des chaussures neuves. Mais il refusa, suggérant le moyen de réparer l'intérieur des vieilles chaussures. Puis, à la vue des chaussures réparées, il s'en

félicita, les trouvant belles comme si elles étaient neuves.

De même, il portait des chaussures ordinaires qu'on trouvait dans les magasins.

Au temps de la dernière guerre, il en porta deux ou trois à tour de rôle. Si des chaussettes de bonne qualité, par exemple, des chaussettes de laine, lui tombaient sous la main, il les offrait à son collaborateur ou à un garde.

En général, le chef de famille occupe la meilleure pièce de chez lui.

Mais, Kim Il Sung, qui était pourtant à la tête du pays, ne se permit jamais, où que ce fût dans le pays, de séjourner ou de travailler dans un local spécialement aménagé.

En 1976, le Palais des Congrès de Kumsusan (actuellement Palais du Soleil de Kumsusan) fut aménagé en palais présidentiel. Cependant, même après cette construction sans parler des années précédentes, il fut presque en permanence en visite de travail.

Il n'y avait donc pas pour lui un cabinet de travail, une salle à manger ou une chambre à coucher spécialement désignés. Tous les endroits où vivait et travaillait le peuple, tels de simples foyers paysans, des galeries souterraines qui suintent, un train, pouvaient lui servir de cabinet de travail, de lieu d'hébergement.

On peut citer en exemple d'abord, une chambre d'un simple

foyer paysan sis dans une vallée de l'arrondissement de Poptong dans la province du Kangwon, où lors de la guerre de Libération de la patrie, il élabora le plan opérationnel pour la défense côtière du secteur de Wonsan et mûrit le grand dessein d'inaugurer un changement stratégique de la guerre ; ensuite, un foyer paysan tout aussi simple de la commune de Hyangha dans l'arrondissement de Janggang, province du Jagang, où il prépara l'historique 3e session plénière du Comité central du Parti.

Lorsque la reconstruction d'après-guerre avait abouti à de grands changements et que la construction de maisons d'habitation et de bâtiments publics battait son plein, on proposa à Kim Il Sung des projets pour la construction d'une résidence à son intention et d'un bâtiment public où l'on voulait qu'il vaque à ses affaires.

Or, chaque fois, il coupa court à ces tentatives, disant d'un ton sévère : que diront alors les gens ? et suggérant de construire à la place école, école maternelle ou hôpital.

Staline avait fait cadeau d'une voiture à Kim Il Sung. Cette voiture pare-balles, fabriquée sur sa demande spéciale, avait des hautes performances. Cependant, ayant servi pendant longtemps, à savoir à l'époque de l'édification d'une patrie nouvelle, puis pendant la guerre, elle était usée. Des collaborateurs émirent l'avis de renouveler la voiture.

Entre-temps, en août 1962, à l'issue d'une réunion organisée dans l'arrondissement de Changsong où il était en visite de travail. Kim Il Sung vit son chauffeur en train de réviser la voiture. La voiture a vieilli sans doute, fit-il, fixant les yeux là-dessus. Puis, il demanda la puissance en CV du moteur du « Sungri-58 », camion de fabrication coréenne. Comme le chauffeur répondit que ce camion avait 70 CV, Kim Il Sung fit remarquer que la voiture, ayant elle aussi 70 CV, pourrait servir toujours si l'on y installe le moteur du « Sungri-58 ».

Actuellement, poursuivit-il, l'Etat dépense de façon très économique l'argent produit à grand-peine par le peuple ; nous ne sommes pas encore riches, et ne parvenons pas à couvrir les besoins en chaussures du peuple ; si nous avions le fonds nécessaire pour importer une voiture, je demanderais qu'on importe le plus de chaussures possible pour le peuple ; je vois qu'on peut bien se servir de cette voiture si l'on la répare avec soin ; nous ferions bien de la réparer correctement et de nous en servir.

Expression du désir sincère qu'il nourrissait de faire tout pour contribuer au bien-être du peuple, alors qu'il devait parcourir le pays entier, au nom du Parti, de la révolution, de la patrie et du peuple. Sans doute, ce sentiment l'animait aussi quand il acheta pour son usage un éventail simple fabriqué dans une coopérative de femmes

au foyer et fit confectionner pour lui-même un vêtement avec le tissu produit dans une petite usine textile de l'industrie locale.

La sobriété de sa vie fait un contraste frappant avec sa réputation et ses hauts faits.

Le cœur du peuple coréen vibre d'autant de profonds regrets à son souvenir.

*   *   *

Aujourd'hui, alors que 110 ans ont passé depuis la naissance de Kim Il Sung, sa noble personnalité inspire toujours le peuple coréen qui l'honorera éternellement comme son soleil.

Grand homme

Texte : Ho Sun Bok

Rédaction : Yun Yong Il, Jang Hyang Ok

Traduction : Kim Il Nam, Paek Won Gi

Editions en langues étrangères, RPDC

Avril de l'an 111 du Juche (2022)

E-mail: flph@star-co.net.kp
http://www.korean-books.com.kp

Editions en langues étrangères
R P D C
An 111 du Juche (2022)



